

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



GUIONVAC'H

Chronique Bretonne

PAR L. KERARDVEN

NOUVELLE ÉDITION

AVEC FRONTISPICE ET NOMBREUSES ILLUSTRATIONS DE M. TH. BUSNEL

INTRODUCTION PAR M. RENÉ KERVILER



NANTES

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS

ET DE L'HISTOIRE DE BRETAGNE

—

M. DCCC XC

Champion (Coll.)
Librarian
3-8-1923

GUIONVAC'H

Chronique Bretonne



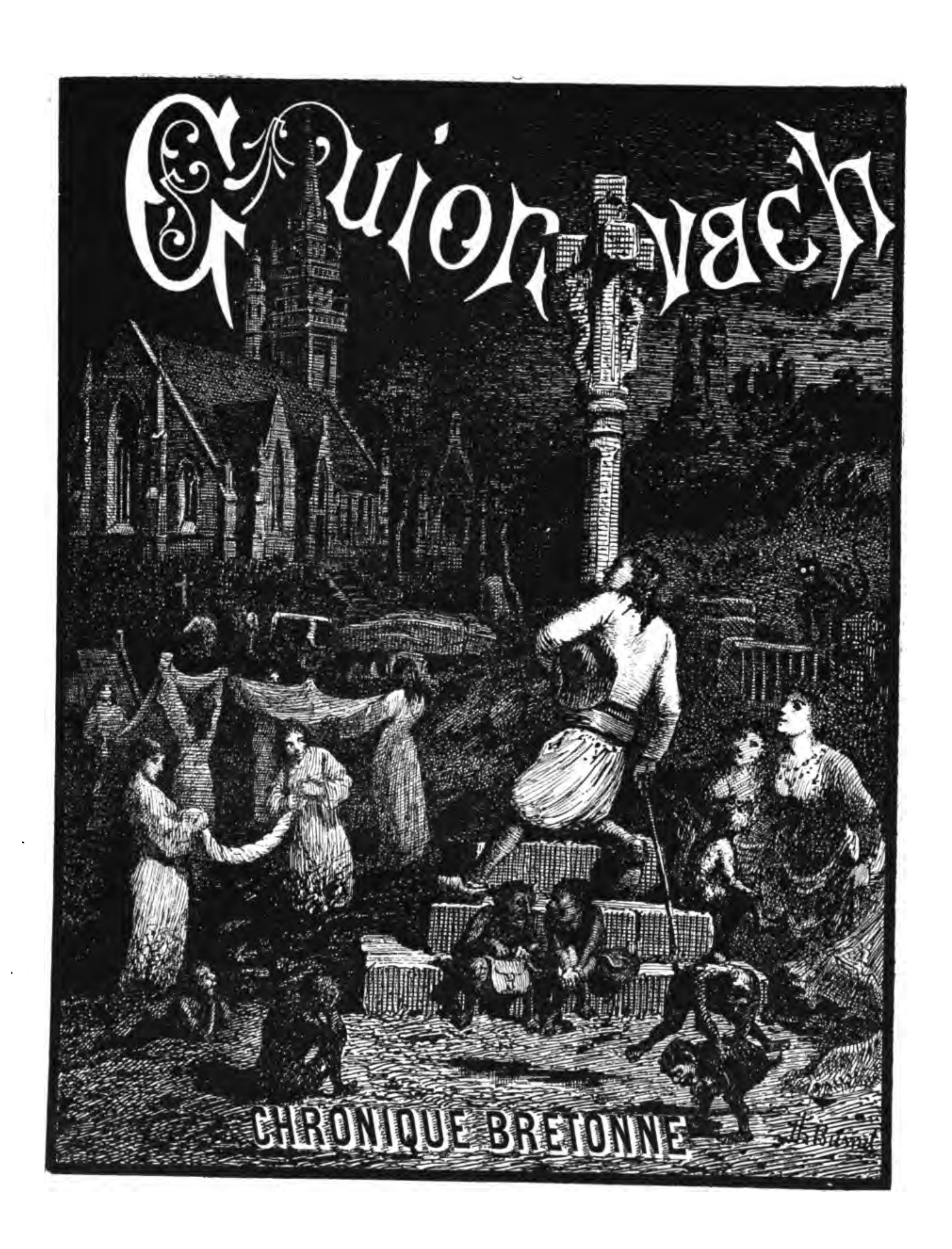
GUIONVAC'H, édition illustrée par Th. Busnel, a été tiré à 500 exemplaires in-4°, papier vélin, dont 400 pour les Membres de la *Société des Bibliophiles Bretons*, 100 pour être mis en vente, et en outre à 25 exemplaires sur papier du Japon.

N° 86

EXEMPLAIRE

DE

M. AUGUSTE DE FOUCAUD


Guionvach
CHRONIQUE BRETONNE

GUIONVAC'H

Chronique Bretonne

PAR L. KERARDVEN, pseud

Louis Dufilhol,

NOUVELLE ÉDITION

AVEC FRONTISPICE ET NOMBREUSES ILLUSTRATIONS DE M. TH. BUSNEL

INTRODUCTION PAR M. RENÉ KERVILER



NANTES

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS

ET DE L'HISTOIRE DE BRETAGNE

—

M. DCCC XC

ACHEVÉ D'IMPRIMER

A RENNES

PAR ALPHONSE LE ROY

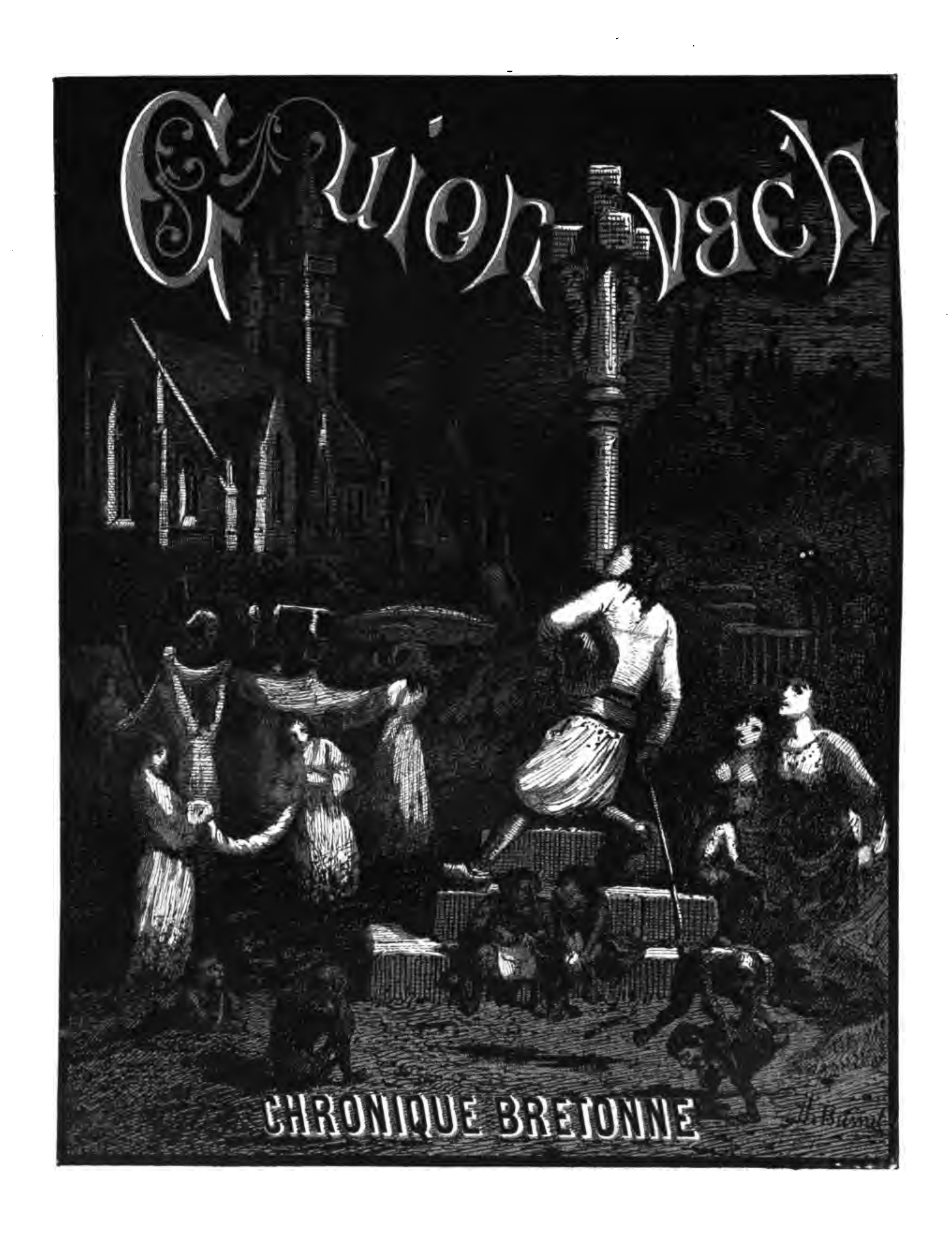


POUR LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS

Le xxx[e] jour de Juillet

M. DCCC XC.


Guion-vach
CHRONIQUE BRETONNE



INTRODUCTION

Notice sur Dufilhol.

Dufilhol est un inconnu pour la génération qui atteint aujourd'hui la quarantaine. Mais pour ceux qui achevaient leurs études classiques de 1835 à 1850, le recteur de l'académie de Rennes et de l'académie de Montpellier est resté l'une des grandes figures du monde universitaire à cette époque. Esprit encyclopédique, il avait tout embrassé. Les lettres grecques et latines lui étaient aussi familières que les mathématiques spéciales et les sciences naturelles : la matière administrative n'avait aucun secret pour lui : et l'aménité de son caractère, la distinction de son esprit, la sûreté de son commerce, lui avaient attiré, dans toutes ses résidences, l'estime universelle et les plus hautes sympathies privées. Et cependant combien peu de personnes pourraient, de nos jours, dans cette ville de Rennes, où il passa la plus grande partie de sa carrière et où il la termina, aider son biographe dans la reconstitution de son œuvre! Serait-ce parce

qu'il signa d'un pseudonyme sa publication la plus originale, celle que nous rééditons aujourd'hui ?... Je ne le crois guère : les pseudonymes ne restent mystérieux que pour les personnages obscurs; mais leurs masques sont bien vite percés à jour lorsqu'ils sont pris par des auteurs que leurs fonctions mettent par elles-mêmes en évidence. Jules de Glouvet, pour ne pas sortir de ceux qui ont occupé à Rennes des postes éminents, n'est pas aujourd'hui plus caché que ne l'était alors Louis Kerardven. Mais M. Quesnay de Beaurepaire pourrait-il espérer être plus connu des Rennais, dans cinquante ans, que ne l'est actuellement Dufilhol, s'il n'avait exercé le ministère public dans l'affaire Boulanger? Et Boulanger lui-même, toujours un Rennais, lorsqu'un demi-siècle aura passé, pèsera-t-il beaucoup plus qu'un fétu dans les balances de nos annales? A Dieu ne plaise pourtant que j'aie l'intention d'établir la moindre comparaison entre le laborieux recteur de l'académie de Rennes et le bruyant agitateur dont l'étoile vient de pâlir si brusquement. Ce que j'en dis n'est que pour constater une fois de plus combien la renommée de second ordre est éphémère; nous travaillons pour les contemporains beaucoup plus que pour la postérité : celle-ci s'occupe à son tour des vivants de préférence aux morts. Il est parfois cependant des justices tardives, témoin notre notice aujourd'hui : mais avec quelle peine avons-nous pu arriver à la construire! Nous frappions à bien des portes qui ne parvenaient pas à s'ouvrir devant nous. Il a fallu nous adresser aux anciens élèves du maître, et non point *de minimis,* parmi ceux qui l'approchèrent de plus près, aux deux extrémités de sa carrière, car je parle de deux anciens ministres de parti différent, MM. Jules Simon et Louis Grivart, dont les lettres sincèrement émues par le souvenir de l'ancien professeur resteront comme un touchant témoignage des profondes amitiés qu'il avait su conquérir. Je veux joindre à leur

nom, dans ma reconnaissance, celui de M. le conseiller Saulnier, dont l'obligeance inépuisable m'a déjà rendu tant de services pour démêler les problèmes biographiques les plus compliqués : je lui dois ici des dates précises et des documents perdus dans les journaux du temps. C'est grâce aux communications de ces bienveillants collaborateurs que la présente notice vaudra quelque chose.

Né à Lorient, le 20 mai 1791, de *Jean-Baptiste Dufilhol,* courtier maritime, et de *Marie-Thérèse-Félicité Rivalain* (d'où sa parenté avec les *Charil de Ruillé*), le futur recteur d'académie appartenait à une famille de négociants qui est encore représentée à Lorient par un ancien élève de l'École polytechnique, membre de la Chambre de commerce de cette ville, et reçut au baptême les noms de *Louis-Antoine*. C'était au moment des premiers troubles pour l'établissement de la constitution civile du clergé; et son père, reçu membre du club des Amis de la constitution, dès la troisième séance, le 19 septembre 1790, avait été mêlé aux événements qui suivirent l'émeute de Vannes; mais si l'on veut savoir comment le commerce lorientais comprenait alors ses devoirs patriotiques, en voici un exemple que j'emprunte aux procès-verbaux mêmes du Club, dans sa séance du 7 mars 1791 : « Il a été aussi fait lecture d'une lettre adressée à l'assemblée par notre frère M. Mouquet, datée de Vannes le 7 de ce mois. A la suite de quelques détails relatifs à l'élection d'un nouvel évêque, M. Mouquet annonce que M. *Périer,* membre de notre Société, s'est rendu adjudicataire de biens nationaux, situés dans le district de Vannes, pour une somme de 20,000 livres, et par un acte en bonnes formes il en a passé la propriété aux veuves et aux enfants des victimes de la malheureuse affaire du 13 février dernier. » Le Club applaudit avec enthousiasme au récit de cet acte

de générosité, et la ville de Vannes, changeant le nom de l'une des rues voisines de la cathédrale, qui s'appelait *rue des Trois-Duchesses*, la baptisa *rue de la Bienfaisance*. Elle porte encore ce nom aujourd'hui : je doute que beaucoup de ceux qui y passent ou même qui y habitent, connaissent l'origine de cette désignation, d'aspect aussi banal que celles de l'*Union*, de la *Loi*, et autres qui furent aussi adoptées à Vannes vers la même époque. Nos pères commirent bien des erreurs en 1791, en particulier au sujet de la constitution civile du clergé, mais on ne peut leur refuser le bénéfice des pratiques généreuses.

Plus tard, et pendant les plus mauvais jours de la Révolution, le désintéressement du commerce lorientais ne se démentit point; on arma force corsaires dont les opérations ne furent pas toujours rémunératrices, et lorsque l'heure sonna pour le jeune Dufilhol, vers 1806, d'aborder les écoles d'enseignement supérieur, les ressources de sa famille étaient presque épuisées.

Il avait fait de fortes études classiques sous la direction de l'abbé Le Priol, au milieu de difficultés de toutes sortes, car le Morbihan ne possédait alors d'établissements d'instruction secondaire, qu'à Vannes, à Josselin, à Ploërmel et à Pontivy : il les couronna par d'aussi fortes études scientifiques et fut reçu le troisième à l'École polytechnique : malheureusement on ne donnait pas encore de bourses pour cette école : et voulant épargner à sa famille des frais onéreux d'entretien, il préféra n'y pas entrer et devint maître d'études et simple répétiteur dans l'Université impériale, mais avec cette sainte ardeur de la jeunesse, prête à tous les sacrifices pour forcer les portes de la destinée. Infatigable au travail, il se fit recevoir, tout en surveillant ses élèves, licencié ès lettres, licencié ès sciences, et docteur en médecine, c'est-à-dire qu'il abordait résolument tous les genres d'études, et non pas à la légère, mais avec un esprit investigateur très décidé, car je rencontre de lui, pendant cette période, un mémoire de

hautes mathématiques fort original qui appela sur son nom l'attention des savants les plus distingués. Cela est intitulé « Mémoire sur les surfaces considérées comme lieu des sommets communs de plusieurs pyramides, » et fut publié en 1815 à Rouen où il n'était pas encore professeur en titre.

J'ai dit que Lorient ne possédait pas à cette époque d'établissement d'instruction secondaire digne de ce nom. En 1820 on n'y comptait que deux modestes institutions rivales, celles de MM. Granger et Bernard, dans lesquelles les familles envoyaient leurs enfants, suivant leurs préférences politiques, pour les préparer aux basses classes et les envoyer ensuite à Vannes, à Ploërmel, à Quimper, à Pontivy ou au Petit Séminaire de Sainte-Anne. M. de Kerdrel, maire de Lorient, et père du sénateur actuel, se préoccupant de combler cette lacune regrettable, résolut d'essayer l'établissement d'un collège dans les bâtiments mêmes de la mairie, et pour donner un démenti à ce vieux proverbe qui prétend que nul n'est prophète en son pays, il songea tout aussitôt à Dufilhol, dont lui avait parlé son parent, M. Huon de Kermadec, conseiller à la Cour d'appel de Rennes, pour lui confier la direction de cette expérience. Le succès dépassa son attente. Dufilhol fondit ensemble les deux précédentes institutions ; il s'attacha M. Granger comme son principal, chargé de tenir une pension, et Gicquel, le premier professeur de M. Bernard, comme maître de littérature; et l'on ouvrit en 1822, à la mairie, des cours d'externes comprenant les lettres jusqu'à la quatrième, et des cours de sciences jusques et compris la préparation à l'école navale qui était alors établie à Angoulême. Dufilhol cumula les fonctions de principal avec celles de professeur de sciences et de médecin de l'établissement[1]. Ce n'était pas une sinécure.

(1) Signe des temps. Ses appointements étaient simplement de 1800 fr., dont 1500 fr. comme directeur et 300 fr. comme professeur de mathématiques. Devenu principal en titre en 1825, il eut 2400 fr. d'appointements. (Registre du conseil d'administration du collège.)



Or, dès la première année, plusieurs élèves furent reçus à l'École d'Angoulême : Chaigneau, qui devait devenir contre-amiral; Collier, plus tard capitaine de vaisseau et père du commandant Collier qui s'est rendu célèbre lors du récent incendie de « *La France* ». La nouvelle s'en répandit aussitôt dans les départements voisins; et de Brest, de Quimper, de Nantes, de Saint-Malo et de Granville, accoururent en 1823 des jeunes gens se destinant à la marine et jaloux de prendre part à ces succès : le plus brillant d'entre eux fut celui qui devait être plus tard l'amiral de Gueydon.

En présence de ce succès, le Conseil municipal décida qu'un bâtiment spécial serait affecté au nouveau collège : on acheta un terrain dans l'îlot sur lequel s'élève le lycée actuel : la construction de la première partie des édifices fut terminée en 1824 : l'inauguration en eut lieu le jour de la Saint-Louis, et peu de temps après le recteur de l'académie de Rennes obtint du grand maître de l'Université que cette institution fût érigée en collège communal sous le principalat de Dufilhol.

On s'attaqua aussitôt à plus forte partie. L'infatigable professeur ouvrit un cours de mathématiques spéciales et prépara lui-même des candidats à l'École polytechnique. Là encore le succès le plus éclatant couronna ses efforts. Au nombre de ses premiers élèves, je rencontre Armand Guieysse, devenu directeur des constructions navales à Lorient; Charles Le Diberder, plus tard directeur de la manufacture des tabacs de Nantes; Le Gall, qui abandonna, comme jadis son principal, l'École polytechnique pour le professorat; Armand Laity, le capitaine d'artillerie, compagnon d'aventures du prince Louis, qui l'envoya plus tard siéger au Sénat; Penguilly l'Haridon, l'habile artiste qui croisait si bien le pinceau avec l'épée et qui est mort directeur du musée d'artillerie...

En 1827, le nouveau local était déjà insuffisant, mais la position financière de la commune ne lui permettait pas de faire une nouvelle avance de fonds. M. de Kerdrel convoqua une réunion d'actionnaires et leur proposa, avec l'autorisation du Conseil municipal, de fournir, par emprunt, les fonds nécessaires pour acquérir les terrains qu'exigeait un agrandissement. Douze d'entre eux répondirent à son appel, et je crois que leurs noms doivent être transmis à la postérité : ce furent avec M. de Kerdrel, MM. Guieysse, Vallée, Lestrohan, Roguebert, de Roussy, Galabert, du Couedic, Vrignault, Rotinat, Hello, Coquebert et Poussin. Les nouvelles constructions coûtèrent près de cent mille francs, et Dufilhol s'y installa au mois de décembre 1829 : il pouvait être fier de son œuvre.

M. Jules Simon me trace un charmant portrait de lui à cette époque : « J'ai connu Dufilhol, » m'écrit-il, « dès ma plus petite enfance, car il était le médecin de la maison. Il était en même temps principal du collège de Lorient, et très considéré en sa double qualité. J'ai été élève de cinquième et de quatrième au collège de Lorient (1); non seulement il était populaire parmi nous, mais il menait bien la maison, deux choses qui ne vont pas facilement ensemble.

« J'étais dans un autre collège en 1830 (à Vannes), mais j'assistais comme spectateur à la distribution des prix où il se déclara libéral. Il eut ce jour-là un très grand succès. Il avait une belle voix, bien timbrée, une déclamation savante, un peu emphatique, de beaux gestes. Je crois même qu'il était beau garçon, figure accentuée, et une forêt de cheveux noirs et crépus. On l'envoya d'emblée *proviseur à Nantes*, et presque aussitôt *à Rennes* où je le trouvai pro-

(1) Un rival de M. Jules Simon au collège de Lorient, à cette époque, était un Lorientais nommé Leblanc, qui se fit prêtre, devint supérieur du Petit-Séminaire de Sainte-Anne et représentant du Morbihan à l'Assemblée constituante de 1848. On a de lui un recueil de sermons et discours. — A côté d'eux, je rencontre aussi M. Audren de Kerdrel, le sénateur de nos jours.

viseur en 1832. C'est lui qui présidait la commission qui m'a reçu bachelier, ayant pour assesseur M. Caro, le père du membre célèbre de l'Institut. Il me prit au collège [1] et me donna toute l'année des leçons pour me préparer aux examens de l'École normale, où je fus reçu en 1833. Je vous cite ce fait pour vous montrer combien il était bon. Il avait pris à la même époque sous sa protection M. Steinfort (de Gourin), qui vit encore à l'âge de plus de quatre-vingts ans... » [2].

Ce fut, en effet, le 22 octobre 1830, que Dufilhol quitta, pour Nantes, ce collège de Lorient qui était son œuvre propre et qui a été transformé en lycée par un décret impérial de 1863. C'était un bel avancement, et le prix de son adhésion chaleureuse au nouvel ordre de choses. On lui a reproché ce brusque revirement d'opinion. Il aurait, dit-on, changé trop facilement son fusil d'épaule, et même, accusation plus grave, évité de rencontrer désormais d'anciens amis qui eussent été compromettants, et parmi lesquels j'éprouve un vrai déplaisir à mentionner le parrain de sa fille. Je me borne à constater ce reproche, en biographe impartial, mais je ne le discute pas, parce que je ne veux pas faire de politique. Depuis ce temps, du reste, on en a vu bien d'autres... Ce qui est sûr, c'est que son séjour à Nantes fut de courte durée : ses talents l'appelaient sur un plus vaste théâtre et nous l'y suivrons à Rennes en 1832. Il y avait alors dans cette ville un mouvement littéraire très accentué, dont j'aurais plaisir à esquisser ici le tableau, si je ne devais me borner à ce qui touche directement l'auteur de *Guionvac'h*. Qu'il me suffise de dire que des efflorescences de ce genre se produisent à Rennes environ tous les vingt-cinq ans : de nos jours, le branle est mené par Louis Tiercelin, avec les

(1) Comme maître d'études.
(2) Lettre inédite.

collaborateurs de l'*Hermine*. En 1832, le groupe qui se proposa de réunir ses forces en fondant la *Revue de Bretagne* (non pas celle qui vit encore et a pris naissance à Nantes en 1857) se composait d'une trentaine d'écrivains dont plusieurs ont largement dépassé le cercle des réputations provinciales : j'en citerai les principaux, par ordre alphabétique pour ne point faire de jaloux : C'étaient Armand [1] (de la Durantais), Boulay-Paty, Charles Boyer, Amédée Bourgeois (un des rares survivants, qui vit encore à Tréguier), Brizeux, qui venait de publier *Marie,* Louis Dufilhol, Ernest Fouinet, Eugène Guieysse, le procureur général Hello, le professeur de droit public H. Hamon, Hippolyte Lucas, Jules de la Pilorgerie, Émile Souvestre, Édouard Turquety, Jean-Baptiste Tarot [2], Ernest D. de Villeneuve; et pour ne pas oublier le sexe des muses, Mesdames Nanine Souvestre et Desbordes Valmore. La revue était mensuelle et la première livraison parut en juillet 1832. Prose et vers s'y mêlaient fraternellement : les sujets les plus divers étaient abordés, et bien qu'en dépit de la mode romantique le titre ne portât point d'épigraphe, on aurait pu y inscrire *utile dulci*. Armand (de la Durantais) y étudiait le théâtre breton avec une introduction sur le théâtre grec, le théâtre romain et le théâtre du moyen âge; Hello analysait les œuvres complètes de Chateaubriant; Hamon recherchait les origines de quelques superstitions de la Basse-Bretagne; Souvestre déplorait la destruction de nos vieux monuments; La Pilorgerie, H. Lucas et Mme Souvestre, écrivaient de charmantes nouvelles en prose, et Boyer, Boulay-Paty, Amédée Bourgeois leur répondaient en vers... Dufilhol se réserva la monographie des mœurs bretonnes contemporaines et sous le titre d'*Études sur*

(1) *Bernard de la Durantais*, de Chateaubriant (voir la *Bio-bibliographie bretonne*), ne signait que de son prénom *Armand*.

(2) Ancien inspecteur de l'Université, encore vivant à Rennes.

la Bretagne, il donna dans la nouvelle revue une série de tableaux pittoresques et très vivants sur les luttes, les pardons, les pèlerinages et toutes les vieilles coutumes conservées dans les campagnes. C'est en prose ce que notre grand poète Brizeux devait traiter en vers dans son poème *des Bretons* : aussi l'auteur de *Marie* dut-il prendre ses précautions devant le public, lorsqu'il eut connaissance des premiers articles de Dufilhol, et je trouve de lui sur ce sujet, à la date du 10 juin 1833, dans la *Revue de Bretagne,* une lettre fort peu connue, que je reproduirai ici parce qu'elle appartient à notre histoire littéraire :

« A Monsieur le directeur de la *Revue de Bretagne.* Monsieur, depuis longtemps, je m'occupe d'un poëme qui doit renfermer toute la synthèse de la Bretagne. Je voudrais faire épiquement ce que j'ai déjà essayé de faire sous une autre forme. Cependant quelques peintures de mœurs de notre pays ont déjà paru dans la *Revue de Bretagne,* d'autres pourront suivre; et comme la poésie ne saurait lutter de vitesse avec la prose, il m'importe de prendre date d'antériorité. Cela dit, je pourrai suivre en paix l'œuvre que je consacre à mes compatriotes. Agréez, etc... L'auteur de *Marie*[1]. »

Donc les études de Dufilhol inspiraient à Brizeux la crainte qu'on ne l'accusât plus tard de les avoir simplement traduites en vers. C'est là, pour moi, leur plus bel éloge, et le lecteur va pouvoir en juger bientôt par lui-même, puisque ce sont elles que le proviseur du collège de Rennes allait recueillir en volume, en leur adjoignant une œuvre d'un autre genre, sous le titre de *Guionvac'h,* et en prenant le pseudonyme de *Kerardven,* uniquement destiné aux Parisiens puisqu'elles étaient signées du véritable nom dans la *Revue de Bretagne*[2].

(1) *Revue de Bretagne,* II, p. 118, 119.
(2) *Guionvac'h.* Études sur la Bretagne, par. L. Kérardven. — *Paris,* Ébrard, 1835, in-8°, 387 p.



Guionvac'h, autrement dit *le Petit-Guion*, est le héros d'un roman à trame légère, que l'auteur appelle « chronique bretonne », et que nous pouvons qualifier de tableau sincère des mœurs du pays breton, à la suite duquel sont réimprimées les études de la *Revue de Bretagne*, sans doute à titre de documents; et tout le volume a un intérêt spécial pour les études celtiques et pour les amis de la littérature populaire, car on y trouve, en particulier, un certain nombre de chansons authentiques, en traduction française avec le texte breton en appendice; aussi MM. Gaidoz et Sébillot l'ont-ils catalogué dans leur *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne*. M. Jules Simon, alors maître d'études au collège de Rennes, avait fourni plusieurs de ces matériaux à son principal, en les demandant à ses anciens camarades du Morbihan[1], et lorsqu'il fut installé à Paris, comme élève de l'École normale, il reçut la mission d'éditer le volume. L'histoire de cette publication racontée par lui-même est assez piquante et je ne voudrais pas priver le lecteur de ce récit : « Lorsque Dufilhol voulut mettre ses études en volumes, » m'écrit M. Jules Simon, « il me les envoya à Paris et me chargea de les faire imprimer. — Tu t'arrangeras avec l'éditeur et tu garderas pour toi les bénéfices. — Le rare est que je trouvai un éditeur. Ce fut un certain Ebrard, qui était douanier et libraire, et qui a édité, outre *Guionvac'h*, un ouvrage sur Camille Desmoulins. Par exemple, je ne trouvai pas de bénéfices, et j'eus bien de la peine à acquitter, en plusieurs années, la dette que je contractai envers Ebrard pour la publication du volume. Cet Ebrard était le père d'un M. Ebrard mort inspecteur général de l'Université...[2] »

Cependant, il faut constater que presque tous les exemplaires de cet ouvrage

(1) Voy. *Revue illustrée de Bret. et d'Anjou*, 1886, I, 176; et Gaidoz, dans *Mélusine*, n° du 5 juillet 1886, col. 145 à 150.

(2) Lettre inédite.

ont disparu. A peine en connaît-on deux ou trois chez les bibliophiles bretons les plus avides de rareté; et M. Jules Simon lui-même n'en possède plus un seul; pourtant il y avait presque collaboré : « Je me souviens, » me dit-il en confidence, « que j'y ai écrit, à la demande de Dufilhol, deux ou trois pages, je ne sais plus si c'est à la fin ou au commencement... » Ceci augmente encore pour nous l'intérêt du volume, et c'est pourquoi nous le rééditons aujourd'hui. On y trouvera une saveur de terroir toute particulière, analogue à celle qui se dégage de la *Galerie bretonne* de Perrin de Rostrenen, et l'on partagera sans doute le sentiment de l'un des anciens disciples de Dufilhol, Armand de la Durantais, qui appréciait ainsi en 1864, cette œuvre originale, dans le discours sincèrement ému qu'il prononça sur sa tombe :

« Au milieu de sa carrière, » dit-il, « M. Dufilhol se révéla sous un jour nouveau. Il prit la plume pour défendre, pour peindre la Bretagne si chère au cœur de tous ses enfants. Épris de son pays, attristé de le voir méconnu ou défiguré par une foule d'écrivains ou de voyageurs de passage, il publia dans un recueil littéraire *ses études sur la Bretagne*, si pleines de charme, de couleur et de vérité, esquisses remarquables qui sont peut-être, avec la poésie de Brizeux et quelques pages de Souvestre — tous deux morts aussi — le meilleur tableau, le tableau le plus saisissant, le plus vrai de notre Bretagne aimée, de ses mœurs et de ses traditions, de ses aspects, de son génie et de son caractère. Il peignit avec un rare talent la touchante résignation du paysan breton au milieu des luttes du travail sur son sillon séculaire. — Il dit le culte des morts dans ce pays si religieux et si grave et récita la fameuse ballade bretonne du Trépassé, avec cette admirable strophe si saisissante au bord d'une tombe entr'ouverte : « un drapeau blanc, cinq planches, un oreiller de paille sous la tête et cinq pieds de terre par dessus, voilà tous les biens de ce monde. »

« Il raconta d'un accent attendri la légende du pèlerinage et la foi vive qui pousse aux sanctuaires vénérés la foule des pèlerins bretons comme les croyants à la ville sainte; — enfin il traça et il nous a laissé quelques pages sobres mais admirablement remplies qui vengeaient la Bretagne et qui resteront comme un mouvement de piété filiale avec leur empreinte mélancolique, leur poésie saine et leur douce philosophie [1]. »

Peu après la publication de *Guionvac'h,* Dufilhol, qui avait perdu sa mère à Rennes le 22 juin 1834, fut appelé en Corse, en qualité d'inspecteur recteur, avec la mission d'organiser et d'étendre l'instruction primaire dans ce rude et sauvage pays, afin d'adoucir ses mœurs, de les transformer et de les mettre en harmonie avec la civilisation française. Il y passa deux années dont il conserva de profonds souvenirs. « Je l'ai souvent entendu, » m'écrit M. Louis Grivart, « parler de la Corse avec enthousiasme, et il avait écrit sur ce pays plusieurs opuscules dont quelques-uns ont dû être publiés. » Je ne les ai pas retrouvés.

Mais le climat n'était point favorable à sa santé. Il demanda de rentrer sur le continent, et en récompense des services qu'il avait rendus dans l'île, on le nomma en 1839, recteur de l'Académie de Rennes, en remplacement de M. Legrand. Le soldat était devenu général.

C'était le moment des luttes ardentes engagées au nom de la liberté d'enseignement dont le drapeau, dit un témoin de ces batailles « était déployé dans le vent et les tempêtes. Le nouveau recteur, universitaire de cœur et d'intelligence, par devoir comme par conviction, lutta, combattit, soutenant mille assauts, portant haut et ferme son drapeau, avec vaillance, avec constance, mais avec calme, avec modération. Ce ne fut pas une tâche toujours facile; ce ne

(1) *Journal d'Ille-et-Vilaine,* du 30 juin 1864.

fut pas un combat sans honneur et sans péril, au milieu des passions et des luttes politiques de l'époque. Il y eut des blessés, il y eut même des morts laissés sur ce champ de bataille si longtemps et si vivement disputé entre les combattants.[1] »

Je suppose qu'en traçant ce tableau mouvementé, Armand de la Durantais rangeait Dufilhol parmi ces morts, car il fut mis d'office à la retraite par le ministre de l'instruction publique en 1847 : mais je ne crois pas que cette mesure fort sévère, bientôt suivie d'une éclatante réparation, ait eu pour cause les luttes de la liberté d'enseignement : les difficultés qui l'amenèrent eurent vraisemblablement pour causes les excentricités d'un professeur de droit romain nommé Sarget, qu'il fallut suspendre, et l'échec subi par la Faculté de Rennes à l'occasion de la vacance de la chaire de droit administratif. Un arrêté du ministre, M. de Salvandy, ayant décidé, contrairement au désir de la Faculté de Rennes, que le concours pour l'obtention de cette chaire aurait lieu devant la Faculté de Paris, la Faculté de Rennes rédigea, le 16 avril 1847, une protestation qui fut adressée au ministre et suivie d'une seconde délibération longuement motivée le 23 mai. M. de Salvandy ne céda pas, et par un arrêté du 20 août 1847 fixa au 6 décembre suivant le concours devant la Faculté de Paris. Trois semaines après, dans son numéro du 16 septembre, le *Journal de Rennes* annonçait que M. Dufilhol, recteur de l'Académie, prenait un congé de plusieurs mois et que M. Laferrière, inspecteur de l'ordre du droit, était chargé de l'intérim de la place. Le 8 novembre, la rentrée des facultés eut lieu, en effet, sous la présidence de M. Laferrière, et le congé de Dufilhol était bel et bien transformé en une retraite anticipée.

(1) Armand de la Durantais, *loc. cit.*



Dufilhol partit aussitôt pour Paris, afin d'en appeler au ministre mieux informé, et s'adressa tout d'abord à son ancien élève et éditeur, Jules Simon, dont le nom était déjà célèbre. Celui-ci n'hésita pas à plaider la cause de son maître devant M. de Salvandy, et la compensation ne se fit pas attendre : la retraite fut relevée : Dufilhol reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur, et un rectorat qui devait faire bondir de joie son cœur de vieux médecin lui fut accordé. « Comme j'avais fait du chemin de mon côté, » m'écrit M. Jules Simon, « c'est moi qui eus le plaisir d'obtenir pour lui le rectorat de Montpellier. Il était à Paris, fort inquiet; je lui portai la bonne nouvelle. — De son séjour à Montpellier, je ne sais qu'une anecdote, c'est qu'ayant été invité chez le directeur de la maison centrale, il y dîna à côté d'une jeune dame dont il fut charmé. On ne lui dit son nom qu'après qu'elle fut retirée. C'était Mme Lafarge. Le directeur la croyait innocente. Elle était en faveur à Montpellier, surtout parmi les dévots... »

Quand l'heure du repos sonna définitivement, Dufilhol revint en Bretagne, à Rennes, vivre au milieu de ses vieux amis dans une retraite paisible et laborieuse, « repassant sa vie avec calme, résumant ses études avec fruit, semant discrètement les bienfaits sur son passage, et voulant, comme le sage, comme le vrai chrétien, que sa main gauche ignorât ce que donnait sa main droite, se consolant des tristesses du soir de la vie dans le commerce intime des grands esprits de l'antiquité, s'entretenant avec Homère et Platon, Cicéron et Virgile, Sénèque et Lucrèce. Avec quel amour nous l'avons vu dans ses dernières années, méditer et traduire ces admirables traités *De senectute* et *de amicitiâ,* si pleins de tendresse, de vertu, de haute philosophie et de divines consolations... [1]. »

(1) Armand de la Durantais, *loc. cit.*

Tous les souvenirs que j'ai recueillis de lui, à cette époque, sont empreints de la plus affectueuse sympathie et montrent quelles amitiés profondes il avait su former : — de Jules Simon : « C'est chez lui que je demeurai, lorsque je fus à Rennes pour me marier. Il avait fait mon mariage de concert avec Steinfort. Il était veuf avec une fille unique. A présent ils sont tous morts, lui, sa fille, le curé Charil que j'aimais beaucoup. Il me reste de lui le souvenir d'un homme excellent, bon écrivain, bon administrateur, assez bon médecin, si je ne me trompe... » — d'Armand de la Durantais : « Adieu Dufilhol ! tu fus le professeur, le maître de ma jeunesse ; tu fus l'ami, le guide éclairé de mon âge mûr. J'ai béni tes leçons, tes conseils et ton amitié. Je devais à ta tombe ce tribut d'un cœur brisé ; je devais à ta mémoire cet hommage du disciple reconnaissant et de l'ami dévoué... » — de M. Louis Grivart : « M. Dufilhol avait l'esprit fin et très orné : c'était un causeur aimable et il avait le cœur affectueux. En 1849, ma mère me confia à lui pour me faire faire mon premier voyage de Paris. Nous passâmes ensemble plusieurs semaines, et j'ai gardé un reconnaissant souvenir de ses bontés qui depuis ne se sont jamais démenties... Je l'ai connu presque jusqu'à la fin : après m'avoir consulté sur ses dispositions, il m'avait fait l'un de ses exécuteurs testamentaires, fonctions qui, du reste, ont été tout honoraires, son testament n'ayant donné lieu à aucune difficulté d'exécution... »

Voilà l'homme. J'aurais mauvaise grâce, moi qui ne l'ai point connu, à ajouter quoi que ce soit à des témoignages aussi autorisés. Surtout rendez justice à ses grandes qualités, me recommande M. Jules Simon. Je crois avoir rempli ce programme.

Atteint de sénilité dans les derniers mois de sa vie, Dufilhol mourut à Rennes dans une maison de santé, le 26 juin 1864, à l'âge de soixante-treize

ans et un mois. Il était veuf de Virginie Brice, fille d'un ancien commissaire des guerres du premier Empire : sa fille unique, qui avait épousé un universitaire nommé Delacroix, mourut fort jeune et ce fut la grande douleur de sa vie. Depuis son veuvage, il vivait avec sa belle-sœur, Mlle Brice, qui lui a survécu et qui a été sa principale légataire, en sorte que la postérité de cet administrateur distingué n'existe plus pour perpétuer sa mémoire; mais son nom est aujourd'hui très honorablement porté à Lorient par ses neveux et petits-neveux.

Une foule émue assista à ses obsèques : les élèves du lycée suivaient le cortège officiel : des discours furent prononcés et tous les journaux de la ville de Rennes consacrèrent un article d'hommage à la mémoire de l'ancien recteur. Je veux retenir, pour terminer, ces dernières lignes de la notice du *Journal de Rennes :* « Nous différions assurément d'opinions et de tendances avec ce haut fonctionnaire de l'Université. Nous avons eu, dans diverses circonstances, à critiquer les actes de son administration; mais nous avons toujours su apprécier la distinction de son esprit, et rendre hommage au mérite du penseur et de l'écrivain. »

Puisse cette courte notice apprendre un jour son nom à nos neveux, comme celui d'un homme de grande science, de travail et de devoir.

René KERVILER.





Note bibliographique.

La première édition de *Guionvac'h* forme un volume in-8° de 387 pages chiffrées, plus le titre, le faux titre, et la couverture jaune clair, où on lit :

GUIONVAC'H.


Études sur la Bretagne.

PAR L. KÉRARDVEN.

Deuxième Édition.

PARIS.

ÉBRARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES MATHURINS SAINT-JACQUES, 24.

1835

Le volume comprend deux parties entièrement distinctes :

1° *Guionvac'h,* qui est un roman ou — comme l'auteur le qualifie en tête du premier chapitre — une « *chronique bretonne,* » dont les événements auraient eu lieu vers le milieu du siècle dernier (voir ci-dessous, p. 166);

2° Les *Études sur la Bretagne,* qui sont une série de tableaux — au nombre de cinq — des mœurs bretonnes actuelles.

Guionvac'h occupe les pages 1 à 164; les *Études,* p. 165 à 360. La fin du volume contient les *Notes;* celles de *Guionvac'h,* p. 361 à 373; celles des *Études,* p. 374 à 387.

Les mots *Deuxième édition* — qui manquent sur le titre de plusieurs exemplaires — ne peuvent s'appliquer qu'aux *Études;* avant 1835 et avant ce volume, *Guionvac'h* ni en tout ni en partie n'avait vu le jour nulle part; au contraire, les *Études sur la Bretagne* avaient déjà paru dans la première *Revue de Bretagne*, publiée à Rennes par livraisons mensuelles pendant deux années seulement, 1833 et 1834. Ces deux années forment cinq volumes in-8°, les trois premiers pour 1833, les deux derniers (un peu plus gros que leurs aînés) pour l'année suivante. Les *Études sur la Bretagne* forment six articles, dans les tomes I, II, IV, de cette première *Revue de Bretagne;* en voici les titres, extraits des tables de ce recueil :

(Tome Ier.) — « *Études sur la Bretagne,* par M. Louis Dufilhol. Premier article : Résignation, p. 53. — Second article : Commémoration, p. 169. »

(Tome II.) — « *Études sur la Bretagne.* Troisième article : Gymnastique, p. 57. — Quatrième article : Pardons, p. 181. »

(Tome IV.) — « *Études sur la Bretagne.* Cinquième article : Sainte-Anne d'Auray, p. 53. — Sixième article : Sainte-Anne d'Auray (suite et fin), p. 201. »

Ces six articles, formant cinq *Études*, ont été réimprimés en 1835 à la suite de *Guionvac'h*, avec quelques retouches mais peu nombreuses. L'auteur y a inséré six chansons et cantiques populaires de Basse-Bretagne, texte breton et traduction française; il en a donné de même quatre autres dans *Guionvac'h.*

Ces *Études* ont le mérite d'être le premier ouvrage, où l'on ait pris pour sujet la description des mœurs, usages, croyances et types populaires de la Bretagne [1], le premier où on ait publié en texte breton des chants populaires bretons. Dans ces cinq *Études* on trouve des traits curieux, des observations bien faites, fort intéressantes; la troisième (*Gymnastique*), relative aux luttes bretonnes, est très remarquable; les autres, malgré leur intérêt, restent au-dessous de *Guionvac'h.* Dans ce dernier livre il y a des tableaux véritablement faits « de main d'ouvrier, » où la fidélité la plus consciencieuse s'allie à une énergie pittoresque très pénétrante : par exemple, la veillée au moulin de la Saudraie (chapitre Ier), l'expédition des fraudeurs dans l'anse du Couragan (chap. II), la bénédiction du coureau de Groix (chap. V), le

(1) Cambry avait bien donné quelques détails de ce genre dans son *Voyage dans le Finistère en 1794,* mais ce n'est chez lui qu'un accessoire.

cabaret de Kernitra (chap. VI), peinture unique en son genre et digne de Callot; la scène des âmes, le portrait de dom Réguidel et l'évangélisation (chap. VII et VIII); le tableau si net, si frais, si réel, des noces bretonnes (chap. X), etc.

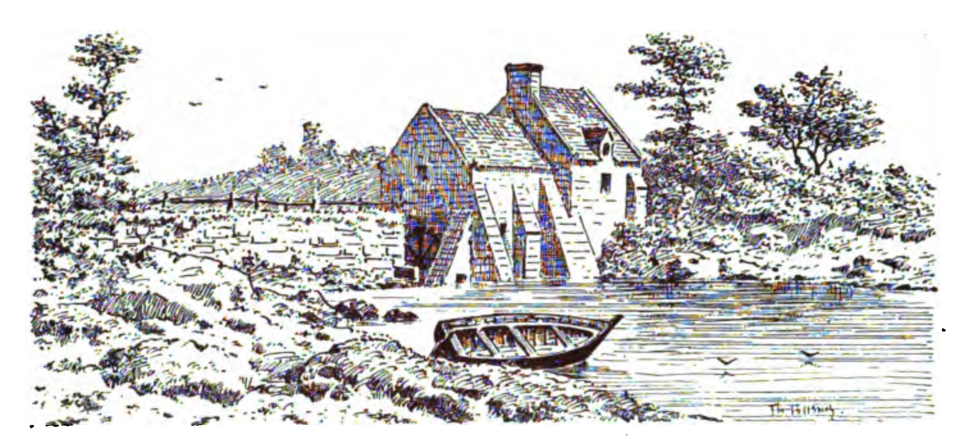
Avant que Souvestre eût donné dans la *Revue des Deux Mondes* ses chapitres détachés des *Derniers Bretons,* les *Études* de Dufilhol *sur la Bretagne* avaient paru, et de même le volume de *Guionvac'h* (1835) précéda d'un an l'apparition en volume des *Derniers Bretons* (1836). On sait quel succès obtint l'ouvrage de Souvestre, succès absolument justifié par le mérite du livre et le talent de l'auteur, mais qui eût été moins grand, surtout moins rapide, sans l'appui que lui prêta l'immense et puissante publicité de la *Revue des Deux Mondes.*

Ce succès étouffa *Guionvac'h,* qui sombra dans un injuste oubli et disparut complètement; aujourd'hui les exemplaires en sont presque introuvables.

On saura gré à la Société des Bibliophiles Bretons d'avoir ressuscité cette curieuse et excellente peinture des mœurs rurales de Bretagne, surtout en lui donnant pour parure, ou plutôt pour complément nécessaire, les pittoresques dessins de M. Th. Busnel, tout imprégnés de sentiment breton, et qui font vivre à nos yeux les scènes, les types si originaux décrits par l'auteur de *Guionvac'h.* Notons, entre ces dessins, le frontispice où, au milieu d'un paysage nocturne rayé de clartés lunaires, les esprits de ténèbres en crédit dans les campagnes armoricaines — koriquets, teuz, chats noirs, fées des grèves, lavandières, etc. — prennent leurs ébats dans une fantastique *Nuit de la Walpürgis* bretonne et menacent de leurs assauts le pauvre *Guionvac'h,* qui s'élance, pour les fuir, au pied de la croix.

A. de la B.





Le moulin de la Saudraie.

CHAPITRE PREMIER

La Veillée.

Au village de la Saudraie, dans le moulin du vieux Guennaü, non loin de la pointe du Pouldu[1], qui lutte contre les courants du nord et semble prête à fendre l'eau comme l'avant d'un vaisseau de ligne, quelques familles s'étaient rassemblées par une soirée d'octobre. Les veillées recommençaient : elles sont délicieuses, les veillées d'automne, quand

on a donné tout le jour à battre le blé noir, à grimper dans les greniers le long de l'échelle, les épaules bien chargées de gros sacs de froment ; à teiller le chanvre en cadence, à serrer vigoureusement la vis du pressoir ; et qu'on a vu des flots de cidre couler dans de larges tonneaux. Les hommes se reposent ; les femmes filent en chantant, sur un air aux finales traînantes, les *sonen*[2] du vieil aveugle qui est venu ces jours derniers s'asseoir sur le pas de la porte. Il a reçu un morceau de pain de seigle et quelques crêpes qu'il s'est hâté de ramasser dans sa besace de cuir. En échange, il s'est mis à chanter :

Tostet oll de clevoet
Eur sonen newé composet.
. . . .

Approchez tous, venez entendre
Un air nouvellement composé.
. . . .

Ou bien, les plus âgées des veilleuses racontent les histoires de *Yan-er-Homzour*[3], qui, voyageant de la pointe du Raz au cap Saint-Mathieu, de Ploumoguer à Plougonwelen, sa patrie, a vu

pendant deux âges d'hommes tant de naufrages dans la baie des Trépassés, tant de flèches de clochers frappées de la foudre, et tant d'âmes revenues demander des prières. Toujours pieux et faisant de longs pèlerinages, il finit par ne pouvoir se mettre à genoux que sur son bonnet brun. La terre devenait par trop dure à ses os plus que centenaires.

Les souvenirs de Yan-er-Homzour lui ont survécu longtemps dans les veillées. Pour lui, on le voit encore avec sa barbe pendante et ses paupières baissées, prosterné au milieu des brouillards du promontoire de Saint-Mathieu, ou bien assis paisiblement, le soir, sur la pointe de ces rochers jumeaux qui se séparèrent pour laisser passer le vaisseau des anciens moines.

C'était donc dans le moulin du vieux Guennaü qu'on était rassemblé cette fois, autour d'un feu de lande et de fougère. Des femmes rangées en cercle, assises sur les petits escabeaux dont on se sert pour traire les vaches, filaient la quenouille de chanvre, à la lueur inégale et vacillante du flambeau de résine. Au milieu d'elles se remarquaient la vieille Barbann et la jeune Marivonic[4].

Barbann avait été tailleuse dans sa jeunesse. Elle allait travailler dans les granges, assise sur les gerbes de seigle, et tous les

passants se croyaient obligés de lui dire un mot, de lui chanter une *sonen,* ou de lui conter une histoire. Aussi savait-elle beaucoup de choses. Aujourd'hui elle ne faisait plus que répéter. Sur l'âge, Barbann s'était faite bonne sœur. Elle portait le scapulaire en sautoir, puis le rosaire à son côté. Elle gardait toute la journée son capuchon de serge noire, et d'un air grave, elle n'épargnait ni sermons ni conseils à ceux qui cherchaient à se passer des uns et des autres. Pour le moment Barbann s'occupait à effiler de la laine de toutes les couleurs.

Marivonic, fille du meunier Guennaü, n'avait guère que dix-huit ans. Elle devait être désormais la seule compagne de son vieux père au moulin de la Saudraie. Sa mère, depuis plus de quatre années, avait été déposée dans le trou de terre avec les siens. La pauvre femme avait souffert pendant longtemps d'une maladie de langueur, et n'avait dû quelque soulagement qu'aux soins touchants de sa fille. Aussi chacun disait-il dans le quartier que Marivonic avait bien mérité les bénédictions de Dieu dans ce monde... ou dans l'autre : car, pour ce monde, Dieu ne dit jamais ce qu'il donne.

Sur sa physionomie, où siégeait l'innocence d'un ange, on retrouvait une harmonie de douceur et de vivacité qui charmait tous

les jeunes gars de la Saudraie. Aussi arrivaient-ils bien empressés dès qu'il y avait une veillée au moulin de Guennaü.

Marivonic, plus habile que les vieilles fileuses, n'avait pas seulement une quenouille, mais devant elle était posé un beau rouet en buis, dont la roue était sculptée comme la balustrade d'une église; elle le tournait vivement du pied, en faisant rendre à la corde un son monotone.



Marivonic.

Pour les hommes, ils s'asseyaient sur les tables, se couchaient sur les bancs, ou s'accoudaient sur la grande tourte de seigle recouverte de son panier.

Trévihan, au milieu d'eux, excitait parfois quelque hilarité. Il avait pour métier de raccommoder les voiles des chaloupes pendant la pêche de la sardine. Il était pourvu d'une de ces figures auxquelles il est impossible d'attribuer un âge quelconque. C'était un véritable nain enseveli dans des bragaw-bras (5) plus larges que des sacs de farine. De l'une de leurs extrémités sortaient deux petites jambes, soutenues sur deux longs pieds que Trévihan avait soin de cacher, les jours de fête, dans des souliers garnis de belles boucles de cuivre jaune. Au-dessus de tout cet appareil était posée une grosse tête, que Trévihan appuyait parfois sur la proéminence de sa poitrine. La bouche fendue, les joues grimées, il ricanait d'un œil et clignotait de l'autre. Un bras pendait négligemment, et l'autre, posé sur la hanche avec une certaine prétention, soute-



Trévihan.

nait un large chapeau de paille. Le malin Trévihan avait été autrefois *eur potr digass*, un vrai sans-souci, et il lui en restait bien encore quelque chose. Il ne pouvait guère en être autrement, car il avait l'avantage d'être proche parent du tailleur Favennec (6).

Ce grotesque personnage contrastait singulièrement avec l'air grave et réfléchi du meunier Guennaü, qui jetait des regards de contentement sur tous ces braves gens groupés autour de son foyer.

A travers les barreaux de la petite fenêtre, on suivait de l'œil une longue traînée de sable : c'était l'enfoncement du Loc'h, où la marée se jette deux fois le jour en repoussant vers sa source le torrent de la Saudraie.

Plus loin, des rochers noirs rangés en demi-cercle étaient presque effacés dans l'ombre. Leurs têtes fantastiques semblaient se rapprocher; on eût dit un conseil de vieux druides. Une forte brise, reste d'un orage de la veille, gémissait encore au milieu d'eux et n'empêchait pas d'entendre dans la campagne les derniers aboiements des chiens de ferme.

La conversation roula d'abord sur les travaux de la saison, sur les dangers que l'on avait courus les jours précédents à la

récolte des varechs, au milieu des grosses lames qui se brisaient contre le coupant des rochers et frappaient contre le fond des voûtes.



« Approche un peu, que j'allume ma pipe. »

— Allons, meunier, dit Trévihan au bonhomme Guennaü, approche un peu que j'allume ma pipe à la tienne.

Guennaü se baissa et Trévihan se mit sur la pointe du pied, en sorte qu'ils se trouvaient face à face pour cette grave opération.

Ils se regardaient jusqu'au fond des yeux, leurs cheveux se mêlaient, leurs lèvres grimaçaient, vous auriez dit deux dogues sur le point d'en venir aux dents.

Le jeune Er-Govic chercha le premier à piquer Trévihan pour le mettre en joyeux propos.

ER-GOVIC.

Tu es sûrement sorti du sac d'un tourigan [7], vieux piqueur de toile, pour te tordre ainsi le visage, à faire pleurer Notre-Dame de Pitié.

TRÉVIHAN.

C'est bien à toi, petit gars, à rire de ma tournure. N'as-tu pas failli me ressembler ? Quelques jours de plus et j'étais le mari de ta mère, de la belle Francique Er-Bail.

ER-GOVIC.

De ma mère ?... eh ! comment n'a-t-elle pas voulu de toi ? Est-ce qu'elle a trouvé que Dieu avait distribué toutes les figures quand tu es venu en chercher une ?

2

TRÉVIHAN.

Eh bien ! riez... riez, mais écoutez la vérité : la belle Francique n'avait peur ni de mon dos ni de mes jambes ; et si j'avais voulu, tu ne t'appellerais pas Er-Govic, mais bien Trévihan.

ER-GOVIC.

Quel dommage vraiment !... il ne me faudrait pas tant d'étoffe, à moi, pour me faire une camisolen et des bragaw-bras.

TRÉVIHAN.

Il n'y a pas de si mauvais sabot qui ne trouve son pareil... rappelle-toi cela pour ton usage... C'est bien moi qui n'ai pas voulu... et pourtant Francique Er-Bail était une fille bien gaillarde... Mais, vois-tu, la biche blanche de sainte Ninoc'h se mit un soir à sauter autour de moi dans le bois de sapin de Kerisouet... et...

ER-GOVIC.

Ah ! ah ! que te voulait-elle donc la biche blanche ?

Barbann.

Prends bien garde, Govic, mon pauvre enfant! ne vas pas mal parler de la biche blanche de sainte Ninoc'h, de celle qui courut, il



La biche blanche de sainte Ninoc'h.

y a plus de deux mille ans, se cacher dans l'oratoire de la sainte pendant que les chasseurs lui lançaient des épieux, que les chiens lui montraient les dents et que les cors sonnaient tout le long des montagnes de Saint-Mathieu, de l'étang de Lanenec et de la lande de Bioué... il y a plus de mille ans... Eh bien! on la voit courir au

brun de nuit, et le plomb des chasseurs ne lui fait pas plus de mal que si elle reposait encore dans l'oratoire et sur le giron de la bonne sainte Ninoc'h... Moi qui vous parle, j'ai vu la biche blanche... Écoutez de vos deux oreilles, car voilà qui est bien sûr... Le jeune homme qui voit le soir, au brun de nuit, la biche blanche de sainte Ninoc'h, doit mourir le jour de ses noces.

TRÉVIHAN.

Eh bien, Govic!... c'est pour cela que...

BARBANN.

Taisez-vous, écoutez toujours : vous saurez le grand malheur du comte de la Saudraie. Là-haut sur le rocher, au-dessus du moulin, voilà tout ce qui reste de son vieux château. Il n'a pas été toujours ainsi, debout comme un mendiant, et déchiré en lambeaux du haut en bas; sur la tour, au milieu du lierre, il n'y a pas toujours eu des corneilles à pousser des cris, à causer dans leur langage d'enfer, à ricaner, à se réjouir quand le *golern* (8) déracine les sapins, fait crouler les grosses murailles qui tombent le long de la

montagne en broyant les rochers, comme la meule du moulin du Guennaü broie un pauvre grain de seigle... Ah! oui, le château est bien triste, mais pas si triste que l'histoire de la pauvre Gertrude.



Le château de la Saudraie.

MARIVONIC *(toute émue)*.

O Barbann, dites-nous l'histoire du seigneur de la Saudraie et de la pauvre Gertrude.

BARBANN.

Je vous en dirai une partie, et la *sonen* dira le reste.

Ces deux manoirs du Kerisouet et de la Saudraie, qui sont si tranquilles aujourd'hui, et qui se regarderont comme deux moribonds dans le même lit jusqu'à ce que leur dernière pierre soit tombée, n'ont pas toujours été des tanières de renard ou des nids de fresaie. Les seigneurs cachaient dans leurs tours des hommes tout couverts de piquants de fer, et les pauvres paysans n'avaient pas avec eux plus beau jeu qu'une sardine avec un homard du Couragan. Et puis, ils avaient querelle pour les vaisseaux que le vent brisait à la côte. Le seigneur de la Saudraie prétendait que tout ce qui passait le goulet du Loc'h, hommes, cordages, tonneaux, ferrures, débris, était à lui; et celui du Kerisouet se disait roi des grèves, des rochers, des barres et des naufrages depuis Lann-en-Nec'h jusqu'au Pouldu. Alors les soldats descendaient sur le Loc'h et les seigneurs avec eux, et là le sable devenait bientôt rouge.

Pourtant la belle Gertrude avait remis la paix entre son père, le seigneur du Kerisouet, et le jeune Alan, comte de la Saudraie. Elle était si bonne !... Il y a bien longtemps de cela : eh bien! les pauvres savent encore qu'à la porte de ce château la belle Gertrude donnait, tous les samedis, du pain et des sabots aux bonnes gens

et des maillots pour les petits enfants. Et lorsqu'ils passent près de là, on les voit s'arrêter encore aujourd'hui, tirer leurs bonnets, faire le signe de la croix; ceux qui ont un rosaire le tirent de leur poche, et chacun dit : Dieu fasse paix à l'âme de la belle Gertrude!

Si bien donc qu'elle allait se marier au jeune Alan. On était revenu de l'église. C'était une noce comme on n'en verra plus : du cidre et du rôti pour toutes les paroisses de Plœmeur, de Guidel, de Clohar... Il y avait des soldats avec des bragaw, des camisolen, et des chapeaux de fer et de cuivre jaune, de belles dames sur des haquenées blanches.

Il commençait à faire brun de nuit, la lune tombait dans le coureau (9) de Groix. Alan et la belle Gertrude causaient tout doucement sous les peupliers devant le château, quand le feuillage remua bien fort. Gertrude serra le bras du jeune Alan, alors ils virent... ils virent tout près d'eux passer, comme une pierre de fronde la biche blanche de sainte Ninoc'h.

— Rentrons, dit Gertrude.

— Oh! répondit Alan, j'ai tué trop de loups, et dardé trop de sangliers pour avoir peur d'une biche blanche.

Au même instant on entendit dans le bois le son du cor et comme une troupe de chasseurs qui se donnaient plaisir.

— Qui ose ainsi chasser sur les terres des seigneurs de la côte? s'écria le jeune Alan.

Ses yeux brillaient de colère..... il s'élance pour aller voir.

Écoutez maintenant la *sonen* de la belle Gertrude et de sa mère [1] :

Chant de Gertrude et de sa mère.

— Ma mère, dites-moi, je vous en prie, où est allé monsieur le comte? — Il est allé chasser au bois; bientôt, ma fille, il sera près de vous.

— Oh, que cette nuit est longue!... Où donc est allé monsieur le comte? — Vous m'étonnez beaucoup, ma fille, de demander si souvent votre époux.

— Hélas! ma mère, dites... pourquoi des prêtres qui chantent dans la maison? — C'est ce pauvre malheureux que nous avons logé; il est mort cette nuit au milieu de nous.

(1) Voir à la fin du volume le texte breton de toutes les ballades.

— Dites-leur de prier pour lui... je ferai les frais du service... Mais, ma mére, je vous demande encore... pourquoi les cloches sonnent-elles des glas ?

— Le petit-fils du roi est mort, les cloches sonnent dans tous les pays. — Ma mère, il faut me dire à présent... pourquoi les domestiques pleurent-elles ?

— Elles ont été laver... *il leur manque un drap blanc.* — Ma mère, dites-leur qu'elles ne pleurent pas, je leur donnerai de quoi en avoir un autre.

— Ah ! je suis bien étonnée ; monsieur le comte ne vient pas me voir... Hélas ! ma mére, dites-moi, faut-il aller à l'église en bleu ou bien en rouge ?

Elle a demandé un habit rouge, c'est un noir qu'on lui a donné. — Ma mère, dites-moi.... pourquoi cet habit noir ?

— Hélas ! ma fille, la mode en est venue... c'est en noir que les grandes dames vont à l'église. — Quand elle fut entrée dans le cimetière, elle vit la tombe de son époux.

— Quel est celui des miens qui est mort?... voilà de la terre nouvellement remuée. — Hélas! ma fille, je ne puis plus le cacher, ton pauvre époux est là... au fond.

— Tenez, ma mère, voilà les clefs; conduisez bien les pauvres malheureux... apprenez-leur à prier Dieu de bonne heure; votre fils est mort, votre fille est morte [10].

Vers la fin de la *sonen*, Marivonic se cachait à l'ombre de sa quenouille pour dérober quelques larmes que l'on voyait cependant tomber sur la piécette de son tablier.

MARIVONIC.

Mon Dieu!... cette bonne Gertrude, quand elle donne les clefs de son armoire... cela me fait pleurer...

GUENNAÜ.

Prends garde, Marivonic, je ne pleure pas même au prône... mais à te voir comme ça... je crois que... Allons, dis-nous quelque chose aussi toi.

ER-GOVIC.

Regardez plutôt Trévihan qui tâche de relever ses trois cheveux sous son chapeau... Voyons, piqueur de toile, qu'est-ce qui te réjouit donc maintenant quand tous les autres pleurent?



« Ils virent tout près d'eux passer la biche de sainte Ninoc'h » (p. 15).

TRÉVIHAN.

C'est... c'est la biche blanche... Oh! tu as l'air bien à l'aise,

toi... mais si les jeunes filles te faisaient des agaceries comme à Trévihan... Il y en a qui viennent me donner des poussades dans le dos, à me faire frapper contre un pommier ou contre un tas de landes... d'autres qui prennent mon chapeau et le jettent par-dessus la haie... d'autres qui se cachent pour me lancer des mottes de terre ou me brouiller les cheveux avec du chardon... C'est bien agréable, mais Trévihan ne se laisse pas prendre; Trévihan ne veut pas mourir le premier jour de ses noces... soyez bien tranquilles.

ER-GOVIC.

Nous le sommes bien, je t'assure... D'ailleurs nous en serions quittes pour t'aller jeter de l'eau bénite avec des branches de gui arrachées au mur d'un cabaret.

BARBANN.

Oh ! doucement... doucement, Govic. Ne parle pas comme cela de l'eau bénite. Tu en auras besoin quelque jour, et si tu restes sept années sans mettre la main dans le bénitier, tu seras changé en loup-garou. Je sais bien que le diable ne perd pas son

temps avec toi... Vois pourtant l'exemple de Loïsic Guionvac'h, le déserteur. Il parlait comme toi... Ce n'est pas ma faute, je lui donnais de bons conseils; mais quand il me voyait dans un chemin, il s'en allait par l'autre. Il a été courir bien loin, et maintenant il se promène la nuit avec son chien... On dirait qu'il s'est levé de son lit en rêvant aux morts, et souvent quand on lui parle il ne répond pas...

ER-GOVIC *(d'un air mutin).*

Ah! si je pouvais lutter, courir, loger la soule, et lever une perche comme lui, je me moquerais...

GUENNAÜ *(ému).*

Le malheureux Loïsic!... il a mangé mon pain quand il était petit, je ne le regrette pas... Ma pauvre femme l'aimait tant! Quand il mit ses premières bragaw et sa première camisolen, quelle fête au moulin de Guennaü!... tu t'en souviens, Barbann, tu étais là... toi-même tu avais taillé l'habit, et tu n'avais pas épargné l'étoffe. Le pauvre petit mineur était si fier de son habit traînant!... il sautait comme un chevreau... à nous fatiguer les genoux... Il se

démettait le cou pour se regarder en arrière.... Nous lui fîmes des crêpes de froment avec du sucre... La jolie fête, Barbann, au moulin de Guennaü !... Mais il y a bien longtemps de tout cela. Aujourd'hui Loïsic ne sait plus obéir qu'à Magdeleine la folle.

TRÉVIHAN *(malignement)*.

Mais il pourrait bien en écouter quelque autre, si l'on voulait.

Ici le rouet de Marivonic se mit à tourner avec une étonnante rapidité, et l'on n'entendit pas quelques paroles que murmurait Trévihan, qui continua en élevant la voix :

— Écoutez, je ne sais pas si le mauvais esprit s'en mêle... mais Guionvac'h est un gars qui défend le quartier de Guidel. A la Saint-Jean, il se jeta dans l'étang de Lann-en-nec'h pour enlever la soule [11] que ceux de Plœmeur y avaient lancée de rage. En trois coups de brasse, il les laissa tous derrière lui ; son gros chien nageait auprès, et les gars de Plœmeur ne se seraient pas plus frottés à eux qu'à une troupe de marsouins. Quand il eut pris la soule, deux fois plus grosse que mes boules de gayac, il se mit à courir, à sauter par-dessus les claies, les talus, les rochers, à tra-

verser le Loc'h, et la soule fut bientôt logée au bourg de Guidel pour l'honneur de la paroisse. Ensuite nous fûmes nous asseoir chez Le Clanc'h, à l'endroit où l'on fait les fiançailles... Il y a là de bon cidre... eh bien! ce grand Guionvac'h peut en boire une demi-barrique sans que ses jambes s'en aperçoivent... regardant toujours avec ses yeux noirs comme des corbeaux...

BARBANN.

Vraiment, il était en bonne compagnie pour devenir meilleur sujet. S'il avait connu comme moi sa mère, la pauvre Martha de Clohar... mais il ne l'a jamais connue; elle est morte sans l'avoir conduit à l'évangélisation. S'il avait senti sur sa tête l'étole du prêtre, il ne serait pas tourmenté par le mauvais esprit, il n'obéirait pas à Magdeleine la sorcière... Je sais bien des choses que je ne veux pas dire...

MARIVONIC *(vivement)*.

Ne les dis pas, Barbann; il faut lui pardonner, puisqu'il n'a pas connu sa mère... et qu'il est revenu ici... dans le pays...

GUENNAÜ.

Mes enfants, ne l'oubliez pas : il ne faut jamais quitter le pays... ou bien, quand on est bien loin, il faut revenir pour se reposer dans le trou de terre avec les siens... Eh bien! Marivonic, tu n'as pas chanté de *sonen*. Commence.

MARIVONIC.

Je dirai celle du jeune matelot qui voudrait venir se reposer dans les champs de sa paroisse.

Chant du Jeune Breton.

Dieu tout-puissant, vous lisez dans mon cœur, vous comptez mes larmes et mes profonds soupirs : voyez, fixez le moment et l'heure qui doit terminer ma peine et ma misère.

Deux ans sont écoulés, je ne dis pas le reste, depuis qu'on m'embarqua sur la rade de Brest, où je suis maintenant, où je serai peut-être jusqu'au jour douloureux qui terminera ma vie.

Quand je montai à bord, quelle fut ma surprise de voir ce grand château balancé sur de l'eau bleue! La côte, comme un cercle, se voyait loin de nous, partageant en deux pièces la mer profonde et le ciel.

La pointe des mâts est plus loin de l'eau que celle de la plus haute tour ne l'est du cimetière. Des cordes grandes et petites, ensuite le perroquet, en travers sur chaque mât, forment des croix parfaites.

Avez-vous vu le matin, autour de la fougère, des fils tout croisés en long comme en travers? Sur un vaisseau il y a plus de cordages qu'il n'y a de fils autour de la fougère.

Quatre-vingts canons, quarante de chaque côté, bouchés de liège blanc, le corps peint tout en noir, bombes, pierriers, fusils et mousquetons, font bondir le cœur sitôt qu'on les entend.

Dieu tout-puissant, vous lisez dans mon cœur, vous comptez mes larmes et mes profonds soupirs, voyez, fixez le moment et l'heure qui doit terminer ma peine et ma misère (12).

A la fin de la *sonen* de Marivonic, le père Guennaü trouva bien l'occasion de redire ses avis ordinaires. Il n'était pas venu à son âge sans avoir vu beaucoup de gens qui s'étaient faits voyageurs par ambition, par amour des hasards, et beaucoup d'autres qui avaient jeté loin d'eux la camisolen, les *chaussaü* et les sabots de forêt, et qui avaient coupé leur longue chevelure, pour se mettre sur les épaules la casaque des villes et se faire appeler *Monsieur*... Mais il n'en avait que plus de cœur à dire : Mes enfants, restez au pays... sous nos vieux pommiers... dans la lande où vous cherchiez des nids quand vous étiez petits. Restez dans la paroisse, près de la pierre des vôtres... Ceux qui courent en valent-ils mieux?

Dans ce moment il se prit à redire d'une voix émue et pénétrante, en jetant les yeux sur Marivonic :

— *Oui, restons près de la pierre des nôtres...*

Marivonic se mit la main sur les yeux... elle pensait à sa défunte mère.

Une légère émotion parcourut l'assemblée... il se fit un silence, et l'on n'entendait que les gémissements des sapins et la chute du torrent de la Saudraie.

Il était déjà bien tard...

Un bruit retentit à quelque distance...

Ce n'était pas le cri du canard sauvage, ni du cormoran, ni du butor qui passaient au-dessus du moulin. Ce n'était pas non plus le cri de la chouette ou de la fresaie, ni même le hurlement nocturne du loup ou du blaireau : c'était quelque chose de plus sinistre, de plus glacial... Les rouets, les fuseaux s'arrêtèrent, on prêta l'oreille en tremblant.

Le cri se répète, se prolonge, se mêle au choc du torrent. Puis il devient un chant sauvage dont on entend quelques mots, comme brisés par les cavernes de la côte.

— C'est Magdeleine la folle, se dit-on tout bas.

C'était bien la folle Magdeleine.

Comme elle est triste cette voix de femme qui s'en va courant la nuit le long des grèves et sur la chaussée des moulins... improvisant des vers rudes et mystérieux, qu'elle ne répète jamais à moins qu'ils ne renferment une prédiction de malheur.

Et pourtant, depuis plus de vingt ans, Magdeleine crie toutes les nuits, surtout quand elle peut jeter sa voix dans la tempête.

On la voit au clair de lune, dénouant ses longs cheveux gris,

étendant ses grands bras vers le large, et baignant dans l'écume ses pieds décharnés comme la griffe d'un vautour.

Parfois elle chausse de gros sabots et se met à danser, mais d'une danse discordante, démoniaque, frappant la terre à contre-mesure et décomptant les nombres comme pour une évocation. Ou bien, pendant toute une journée, bien sombre, elle s'obstine dans un silence aussi lugubre que ses chants; elle ramasse une valve de coquille ou les os d'un naufragé; elle les contemple des heures entières; on dirait qu'elle veut y découvrir quelque chose... quelque chose qu'on ne peut y lire qu'avec beaucoup de temps.

Rarement Magdeleine prend du repos. On la trouve cependant couchée sur un lit d'algues marines, dans quelqu'une de ces cavernes prolongées qui ont gardé la forme des dragons qu'elles recélaient autrefois, et que de saints ermites sont venus chercher en les attachant à leur étole.

Quelquefois aussi, elle se glisse dans une étable où se trouve un poulain nouveau-né; elle se couche et dort auprès. Les jours suivants le pauvre animal est languissant, on ne sait pourquoi, car Magdeleine pour l'attirer met toujours du foin à sa quenouille.

Depuis plus de vingt ans, Magdeleine avait abandonné Clohar

pour venir à Guidel. On la disait liée par un pacte aux Tourigannet, dansant, tourbillonnant avec eux et les aidant à trouver des nourrices pour leurs hideuses familles.


La folle Magdeleine.

Voilà ce qu'on disait..... Après cela on ne s'étonnera pas du tressaillement que fit éprouver à la petite veillée de la Saudraie, la voix nocturne de Magdeleine la folle.

Les cris tombaient par intervalles, on respirait; mais soudain ils devenaient plus perçants :

— La corneille approche, dit Guennaü.

On distinguait même quelques mots mêlés à des glapissements confus : « *Je connais sa nourrice; il tourne autour de moi comme la roue autour de l'essieu.* »

— C'est de Guionvac'h qu'elle parle, dit Marivonic toute

tremblante; chut!... chut!... peut-être ne viendra-t-elle pas jusqu'ici.

Il n'était plus temps, la hideuse figure de la folle était déjà collée aux barreaux de la fenêtre... On voyait ces traits creusés, cette peau brune et desséchée comme la momie de Landeda debout dans son reliquaire [13]...

Elle se mit à rire : on eût dit une louve qui montrait les dents...

— Holà! gars de la Saudraie, dit-elle, Magdeleine est en belle humeur... Guerre aux gabelous, guerre aux habits verts!... Venez, je connais le sable et ce qui est dessous...

— Bien, bien, Magdeleine, dit Govic en prenant son penbac'h [14]; puisqu'il s'agit des habits verts, je me pends à ton tablier... mais le grand Guionvac'h y sera-t-il?

— Guionvac'h! dit-elle en grinçant des dents.

Puis elle se mit à danser en faisant sonner ses sabots et criant à déchirer les oreilles :

— Je connais sa nourrice... ne tourne-t-il pas autour de moi comme la roue autour de l'essieu?

— Allons, Magdeleine, dit le bonhomme Guennaü, laisse ces jeunes gens rentrer dans leurs maisons, et toi, va coucher à l'étable, je te donnerai de la paille bien fraîche.

— Dort qui veut, bonhomme Guennaü, dit-elle, regarde-moi.

Ses yeux étincelaient dans l'ombre :

— *Arrose, arrose ton moulin, il veut tourner avec du sang.*

— Méchante folle, cria Marivonic, tes paroles font mal.

— Ne te fâche pas, petite fille, répondit-elle avec un sourire plus terrible que tout le reste, je serai près de toi le jour de tes noces... Eh! bien, mes gars!

— Haro sur les gabelous! cria Govic.

Et tous répétèrent le cri et sortirent en même temps, excepté le bonhomme Guennaü.

Trévihan faisait l'arrière-garde.



Yan-er-Houzour (voir P. 2 et 3).



« Tous étaient rangés le long de la chaussée, sur une file, comme des canards sauvages » (p. 35).

CHAPITRE II

La Fraude.

VOILA donc les gars de la Saudraie hors de la maison et répandus autour de Magdeleine sur la longue chaussée du moulin de Guennaü.

— Cette méchante folle pourra bien leur porter malheur cette nuit, disait le bonhomme à sa fille. Kerias le gabelou n'a pas besoin d'un si beau clair de lune pour y voir. On sait bien qu'il a des

yeux de chat sauvage... et puis ils font là, sur la chaussée, un bruit à réveiller le loup-garou de Plœmeur... Je vais faire tourner le moulin.

Il sortit donc aussi lui, avec son levier de fer, et se mit à soulever par secousses la palette qui arrêtait et détournait les eaux du ruisseau de la Saudraie.

Le fracas du moulin se répétait dans le creux du vallon et couvrait les clameurs de Magdeleine et de sa troupe.

Cette précaution n'était pas de trop, car il était difficile de ranger une troupe de jeunes gens commandés par une sorcière. Govic voulait courir en tête et Trévihan tirer de l'arrière.

— Que Trévihan marche en avant, dirent les autres, on est sûr qu'il regardera autour de lui.

Le piqueur de toile n'était pas de cet avis, mais on le prit au collet, on le secoua de manière à casser ses sabots contre les pierres et à lui frapper alternativement la nuque et le menton contre les os de la poitrine, et bon gré mal gré, on le traîna à la tête du bataillon. Enfin tous commençaient à se taire, si ce n'est Magdeleine qui avait couru en avant et qui ne cessait de danser et d'imiter le hurlement d'une louve à l'entrée de la nuit par un temps de neige.

On était habitué à l'entendre, la nuit et les rochers lui appartenaient, et les gabelous même s'en inquiétaient peu, quoiqu'elle ne cessât pas de répéter : *Je sais creuser le sable, je sais bien ce qu'il y a dessous.*

Trévihan donnait l'exemple d'une prudence des plus minutieuses :

— Mes gars, se prit-il à dire d'une voix pleine de mystère et de tremblement, les gabelous ont des yeux de verre pour voir la nuit ; cachez-vous bien, faites-vous petits comme ça (ici Trévihan se blottit comme une boule), et puis, mettez tous vos penn-bac'h sur vos épaules, les habits verts les prendront pour des fusils.

— Tu montreras l'exercice en chemin, dit Govic en lui adressant une poussade ; il faut partir.

Et la troupe se mit en mouvement. Tous étaient rangés le long de la chaussée, sur une file, comme des canards sauvages. Leurs larges bragaw et le penn-bac'h couché sur l'épaule les faisaient assez bien ressembler à un guet de nuit du temps de la Ligue. Leurs ombres bizarres s'allongeaient sur les nappes d'eau, se raccourcissaient et se déformaient sur les rochers, et malgré toutes les prières et tous les tremblements de Trévihan, les sabots en

retombant faisaient le bruit des marteaux de bois qui, sur un large galet, écrasent en cadence les pointes de la jeune lande que l'on doit donner l'hiver aux chevaux.


Le chemin creux.

La troupe s'enfonce dans un chemin creux... De chaque côté un talus hérissé de ronces; au dessus, le croisement des petits chênes, et partout un voile noir... Pour se rassurer lui-même et pour entendre la voix de ses compagnons, Trévihan faisait quelques récits. Puis il s'arrêtait, comme suffoqué, si une ronce s'attachait à son habit, croyant

sentir un croc de sorcière. Ses discours n'étaient pas de nature à rassurer la troupe, qui pourtant ne manquait pas de confiance dans la puissance de Magdeleine pour la garantir des maléfices.

TRÉVIHAN.

Voici le temps où le loup-garou de Plœmeur et le barbet noir dans lequel a passé l'âme de Boudaü [15], bondissent à travers les landes, à moins qu'ils n'aient pris leur course pour les montagnes d'Arez...

ER-GOVIC.

Oui... pour se rouler et crier au haut du Mené-Hom... Et je puis dire que mon père a mieux vu que toi ce barbet noir descendre d'un gros nuage, par un jour de tonnerre...

TRÉVIHAN.

Ton père a-t-il vu aussi la procession des six dames blanches du seigneur de Keroman?... C'est bien à cette heure-ci qu'elles voltigent roulées dans une gaze et portant leur tête à la main... Mais chut! regarde Magdeleine... là-bas, où la lune paraît...

La troupe s'arrêta. Ce n'était pas sans raison; Magdeleine était restée debout dans une éclaircie du chemin. Elle avait dénoué ses cheveux et les faisait ondoyer avec fureur; elle levait ses poings fermés vers une foule de formes hideuses et cabalistiques, qui l'environnaient. Il semblait qu'un sabbat tout entier fût descendu vers elle... Au-dessus de sa tête planait le squelette immobile d'un oiseau inconnu, dont le crâne ouvert, le bec en spatule allongée et rompue en fragments inégaux, le ténébreux orbite, le cou tortueux et ridé, les pattes bizarrement tordues, les griffes demi-usées, auraient épouvanté les plus téméraires contrebandiers. Plus loin, le corps d'un gros serpent dressé sur sa queue, et surmonté d'une tête de taureau dont les cornes étaient à demi brisées, et dont les mâchoires s'ouvraient pour dévorer un énorme polype à dix bras étendus en étoile... Joignez-y des ébauches, des essais monstrueux de formes humaines, des larves, des araignées gigantesques et d'énormes pélicans qui se recourbaient le cou pour se déchirer les entrailles : tout cela dans une immobilité plus terrible que la vie, et au milieu, Magdeleine échevelée...

— Vous savez tous, mes gars, que je n'ai pas peur, dit Trévihan; cette fois, avance qui voudra contre le sabbat... Moi je prends

mes sabots dans mes mains, je jette mon penn-bac'h de côté et je cours au moulin.

Les ténèbres ne sont pas amies du cœur de l'homme : combien de paniques ont circulé comme l'éclair, vers l'heure de minuit, à travers les armées les plus intrépides, tout étonnées de se voir lancées en arrière et courant à perdre haleine, sans savoir où elles s'arrêteraient !

Govic lui-même se laisse entraîner par ce torrent qui remonte vers sa source. Il court dans le chemin noir, les chutes augmentent le désordre, et Magdeleine, qui entend rouler les sabots, remplit l'air de ses imprécations. Elle grimpe de rocher en rocher avec l'adresse et l'expérience d'une vieille chèvre, pour arrêter les fuyards au débouché du chemin creux. Elle arrive la première, dans une attitude vengeresse, et face à face avec Trévihan, elle pousse un cri qui le renverse.

Elle n'était pas seule : contre son tablier se frottait un chien au cou énorme, à la gueule fendue, plus gros que le plus gros loup. Il n'aboyait pas, mais il grondait et n'attendait qu'un signal.

Imaginez une armée prise entre deux feux et dans cette situation perplexe où les jambes ne veulent plus ni avancer ni reculer.

— C'est le chien de Guionvac'h, dirent-ils en même temps.

— C'est lui, et je connais ses dents,... cria Magdeleine. Là, là, Minn-dû !

Et elle le pose en arrêt devant l'ouverture du chemin :

— Or ça, couards de la Saudraie, laissez là vos sabots, ramassez vos penn-bac'h, et haro sur les habits verts !

Entre deux maux on évite le plus prochain ; force fut de se remettre en route... Mais tous se rabattaient le chapeau sur les yeux, tremblant de revoir le cortège de Magdeleine. Après bien des heurts, bien des chuchotements, bien des haltes, ils arrivèrent à l'éclaircie où la folle s'était montrée au milieu de son appareil infernal ; mais en se découvrant le visage avec toutes les précautions possibles, ils ne virent plus rien... que Magdeleine debout au milieu d'une multitude de vieilles souches de chênes en partie abattues, tout récemment émondées, ne conservant d'autre feuillage que le lierre qui s'était incrusté à leur antique épiderme, et figurant du reste tous les contours bizarres qu'une imagination épouvantée pouvait y reconnaître.

On respira plus facilement, le courage commença à renaître.

La troupe est ralliée, chacun a repris la file et remis son penn-

bac'h sur l'épaule. On compte seulement un compagnon de plus, c'est le terrible Minndû, le fidèle gardien de Guionvac'h le déserteur : il marchait derrière Magdeleine. Er-Govic tout confondu prit la parole.



Le sabbat de Magdeleine la folle (p. 38).

ER-GOVIC.

Quelle honte ! voilà donc ce qui nous faisait tant de peur... quelques vieux pieds d'arbres et pas autre chose. Celui-ci est fait comme un oiseau, celui-là comme une tête de taureau... celui-là... Ah! si l'on savait que les gars de la Saudraie ont jeté leurs sabots pour courir

à se casser le cou, parce qu'ils ont vu quelques morceaux de bois au clair de lune! Si nous n'avions pas eu devant nous ce vieux fou de piqueur de toile!...

TRÉVIHAN.

Doucement, Govic, parle plus bas... j'en sais long sur tout cela, je connais le sabbat de Magdeleine; et puis, vois-tu, je ne tiens pas à marcher le premier...

A l'instant Trévihan quitta le poste d'honneur et se retira tout à fait en arrière.

Cependant... les voilà tous sortis de ce gouffre noir où dorment les vieilles souches; ils ont presque oublié les visions magiques qui ont failli déconcerter l'entreprise et maintenant ils franchissent les collines sablonneuses qui bordent le rivage. Autour d'eux végètent, en immenses traînées, le tithymale et le chardon de mer, chargés d'une multitude de petits coquillages blancs qui s'y sont attachés malgré les piquants des feuilles et la rudesse de l'écorce, comme l'homme s'attache à la vie, et qui restent se sécher, se consumer et mourir sur la plante où ils se sont posés par un temps

meilleur, comme fait le pauvre Breton sur le sol rocailleux de sa patrie.

Entre les monticules se cachaient des compagnies de halbrans qui criaient et prenaient lourdement leur volée à l'approche de la troupe.

— Ceux-là vont dire aux gabelous que nous sommes ici, répétait Trévihan.

Pourtant, sans incident, l'on traverse les gorges qui conduisent à l'anse du Couragan.

La scène prit là un aspect nouveau, un aspect de ruine et de désolation. La mer, encore grosse des tempêtes de la veille, grondait, montait et retombait en lourdes lames, comme pour enfoncer la plage. On entendait retentir au dessous les voûtes mystérieuses, qui s'écrouleront au dernier jour sous les coups séculaires du bélier qui les bat.

Sur les brisants, aux pâles reflets de la lune, on voyait des montagnes d'écume blanche s'élancer de la mer comme des avalanches venues d'en bas. On entrevoyait, à demi engloutie dans le sable, la carène brisée d'un navire : sur ses côtés, hérissés d'éclis et de pointes de fer, se dressaient, comme des hydres affamées, de grosses lames qui achevaient d'en ronger le squelette.

L'ombre des rochers s'allongeait toute noire sur le fond du golfe et semblait traversée par les étincelles sinistres que lançait l'écume des brisants.

Les gens de la côte, habitués à ces grands spectacles, les contemplent froidement, et ne voient dans la succession du calme et de la tempête que celle du jour et de la nuit, à moins que parmi eux quelques âmes privilégiées entendent plus distinctement le langage que Dieu apprit aux éléments le jour de la création. Pour le moment il ne s'en trouvait pas dans la troupe de la Saudraie. Pour eux, le bruit des flots avait tout simplement l'avantage de dérober leur marche, les rochers étaient de vrais parapets, commodes pour se cacher et guerroyer contre les habits verts.

Minn-dû, le gros chien de Guionvac'h, se lançait à la mer; puis se laissant soulever par les lames, il retombait, déployait toute sa vigueur et semblait chercher quelque chose.

— Ici, Minn-dû, cria Magdeleine; c'est un vaisseau de Saxons, laissons les Saxons boire l'écume... demain nous les trouverons, nous les enterrerons dans le sable... Allons, Minn-dû, cherche ton maître.

Le chien se mit à fureter vivement dans les anfractuosités, et

remuant sa queue garnie de longues soies blanches, il se baissa doucement et se tint immobile.

— Il est là, dit Magdeleine.

Elle arriva auprès de Minn-dû, les autres l'entouraient sans rien dire.

Dans le ravin, entre deux rochers qui ressemblaient à un arbre fendu, on voyait un lit de sable blanc déposé par les hautes marées, puis une pierre enveloppée de longue mousse verte. C'est là que dormait un homme qui semblait de stature élevée. Son costume breton était caché sous une capote de marin. Ses cheveux noirs, séparés en longues mèches, lui couvraient une partie du visage sans empêcher d'y reconnaître des traits empreints de tristesse et de beauté. Son sommeil ressemblait à une pensée douloureuse, sa poitrine se soulevait lentement et vibrait avant de retomber, ses sourcils s'agitaient; il commençait quelques mots qu'il ne finissait pas.

Magdeleine le regarda avec un sourire de maléfice; puis elle se mit à danser et à chanter.

— Déserteur, lève-toi, voici les gens du roi...; tourne autour de moi comme une roue sur son essieu.

— C'est ta voix, misérable sorcière, dit le jeune homme en se levant en sursaut; tu me fais mener la vie d'un enfant perdu...

MAGDELEINE *(avec ironie).*

D'un enfant perdu?... Comment! Loïsic, c'est moi qui te conduis dans les bons souterrains du Kerisouet avec les chauves-souris, dans les bonnes cavernes de Moëlan avec les gros cancres barbus, dans les carrières de Carnoat avec les salamandres et les crapauds... J'ai soin de toi, tu vois bien... et sans moi le déserteur...

GUIONVAC'H.

Et ne vaut-il pas cent fois mieux tomber avec du plomb dans les os, que de te voir et de t'entendre toujours, fresaie de cimetière?

MAGDELEINE.

Pourtant, Loïsic, tu me verras encore quelque temps. Je suis ta mère, moi... car tu n'as pas connu la tienne... Je sais des chansons pour t'endormir... (*Elle chante.*) Arrose, Guennaü, arrose ton moulin, il ne veut plus tourner qu'avec du sang.

— Assez, tais-toi! cria le jeune homme d'une voix terrible, en levant son penn-bac'h, ou plutôt sa noueuse massue... Tout à l'heure tu ne diras plus ta chanson de malheur.


Guionvac'h.

Magdeleine se mit à rire en regardant Guionvac'h sans la moindre émotion, et lui dit tranquillement :

— Qui donc te conduirait après dans les bons souterrains du Kerisouet avec les chauves-souris, dans les cavernes de Moëlan avec les gros cancres barbus, dans les carrières de Carnoat avec les salamandres et les crapauds?

ER-GOVIC.

Laisse là cette coureuse de nuit, Guionvac'h, elle nous ren-

verse l'esprit... Tiens, tu es le meilleur gars de la paroisse. Voilà ceux de la Saudraie qui sont venus te chercher; veux-tu les aider contre les gabelous?

GUIONVAC'H.

Les gabelous me chassent comme un sanglier... Je connais leurs tours... Puisque vous êtes venus, Guionvac'h vous aidera. Marchez sur les grèves, et moi sur les rochers...

Désormais la marche ne fut pas longue. Après quelques pas Magdeleine s'arrête, trace un grand cercle sur le sable, range son armée autour, frappe trois fois la terre, se met au centre, et commence à décompter.

Er verb e dès naü merh :
A naü i tant de eih,
A eih de seih,
A seih de ueh.
. . . .
De unan a hanni :
Er verb ne dès quet merh er bet.

Le verbe a neuf filles :
De neuf elles viennent à huit,
De huit à sept,
De sept à six.
. . . .
De une à rien :
Le verbe n'a plus de filles.

Puis Magdeleine se jette à genoux et se met à gratter la terre avec ses ongles.

— La louve est dans le cimetière, crie Govic.

Magdeleine n'écoutait pas ; elle grattait, elle grattait.....

Sur un signe de la sorcière, tous se mirent à creuser en même temps avec le penn-bac'h. Ils sentirent un corps qui résistait ; ils en suivirent les contours. Peu à peu se dessina dans le trou un tonneau bien cerclé parfaitement sain, que la tempête avait laissé intact en l'enterrant dans le sable.

A cette vue, à cette apparition providentielle, les terreurs de la nuit disparurent, la sorcière fut un ange.

— Est-il plein ? se disait chacun en frappant sur les cercles.

Et réellement il était plein.

— Place ! place ! s'écria Trévihan ; voilà de bons outils.

Il tire une vrille, qui lui servait à faire des trous aux mâts des chaloupes pour y attacher les voiles. Puis tournant avec une étonnante rapidité, fruit d'une longue habitude, il fait un trou à la douvelle d'en haut, il y enfonce le tuyau de sa pipe, et dilatant toutes les cavités de sa poitrine, il se met à faire des aspirations plus avides que celles d'un nouveau-né sevré pendant vingt-quatre heures. Enfin il relève la tête et s'écrie en toussant :

— *Guin ardant!* [16].

Guin ardant, guin ardant! se répète comme un écho. On se pousse, on veut arracher Trévihan ; mais il s'était cramponné, il faisait corps avec le tonneau. Il tomba plus tard comme une sangsue gorgée, un autre prit sa place, et cette manœuvre dura jusqu'à ce que chacun y eût passé.

Guionvac'h, cependant, restait debout sur un tertre, regardant de tous côtés, il veillait comme il l'avait promis.

Les penn-bac'h s'agitaient, se frappaient déjà ; on allait jusqu'à pousser des cris de joie, quand on entendit la voix grave de Guionvac'h :

— Gare les habits verts !

— Roulons, roulons, dirent les buveurs en tâchant de parler bas.

Les réflexions qu'ils faisaient alors étaient tout à fait stimulantes : un tonneau contient tant de bouteilles, une bouteille donne tant de joie. Et puis les fatigues, les peurs, les dangers de la nuit... tout cela en vain ! Un tonneau de *guin ardant* donné par la tem-



« Tous se mirent à creuser en même temps » (p. 49).

pête, acquis légitimement par *droit de bris,* pour être après la proie des gabelous?... non, jamais!...

Allons, pousse!... et le tonneau roulait. Mais en écrasant le galet, il faisait le bruit d'une petite charrette dans un chemin pierreux.

La troupe était toute entière à son opération, mais quelques signes lointains paraissaient fixer toute l'attention de Guionvac'h et de la folle. Au bord des grèves, dans des cabanes construites avec quelques cailloux jetés presque au hasard et recouverts d'un jonc mêlé de chaume, cabanes plus pauvres que des huttes de sauvages et dont le moindre coup de vent fait voler au loin la toiture, on voyait quelques lumières qui passaient d'une lucarne à l'autre, disparaissaient et se rencontraient encore, aussi mobiles que des feux follets.

— Ils ne restent pas dans leurs terriers les gabelous, dit Guionvac'h; Minn-dû, va!

Le chien se lança dans la plaine.

— Minn-dû connaît le fumet de Kerias, dit la folle.

Ce nom de Kerias ne rassurait pas la troupe. Il ne faut pas s'en étonner.

Kerias le gabelou, nerveux, maigre, sec et grêle, était fait pour battre la côte comme un chien courant pour se frotter aux broussailles. Il ne dormait pas. De sa méchante cabane il jetait souvent les yeux sur la campagne. Il semblait que la côte et la grève fussent une toile d'araignée tendue par son industrie, et que les pas

éloignés du plus léger contrebandier vibrassent jusqu'à sa dernière fibre. Il prenait son arquebuse et sa poire à poudre, faisait de longs circuits. Le soir, sur la côte, on l'avait souvent pris pour un héron à l'affût.

Pourtant Kerias ne pensait pas à grand'chose; il n'avait qu'une idée, mais bien fixe. Nul ne fut jamais plus pénétré des devoirs de sa charge. Il ne voyait aucun crime comparable à celui d'un pauvre paysan qui enlève de la côte un peu de sel ou quelques feuilles de tabac... Mais pour un tonneau de *guin ardant*..... ah! s'il en était échappé un seul! Kerias n'aurait plus eu de paix avec lui-même, lui qui était là pour arrêter ce qu'on appelle la fraude.

— Il est encore dans sa cabane, je vois de la lumière, dit Govic.

— Tu ne connais pas les randonnées de la gabelle, répond Guionvac'h.

Minn-dû arrive tout agité, se frotte à son maître en indiquant un monceau d'algues marines... Guionvac'h se lève et disparaît.

L'alarme a gagné toute la troupe... Pourquoi Guionvac'h est-il parti si vite? Le danger presse, on roule le tonneau, on le dresse contre un rocher tout près du mât des signaux. Les hommes se

couchent, s'amoncèlent en rangées de fascines autour de ce nouveau bastion. Tous, jusqu'à Magdeleine, n'osent souffler : on attend.

Bientôt sur le rocher opposé s'élève lentement une grande silhouette noire armée d'une longue arquebuse.



Le douanier Kerias.

— Miséricorde! c'est Kerias!... chut! chut!...

C'était bien le gabelou. Il regardait de tous côtés, et sans doute il ne distinguait pas le monceau d'hommes et de choses caché dans l'ombre et bien appliqué à la pierre, de manière à figurer un prolongement du rocher.

Le plus rusé gabelou, malgré le secours de sa longue-vue, ne pouvait manquer de s'y méprendre; car, sauf les tremblements de Trévihan, toute la troupe, entassée, blottie, attendait dans une immobilité parfaite que Kerias se fatiguât à considérer vainement l'ombre des rochers. Mais le vieux Kerias avait trop

vécu dans la gabelle pour se hâter de quitter un poste avantageux. Aussi restait-il planté droit, puis couchant sa longue arquebuse, il promenait le bout du canon tout autour de lui, s'arrêtant sur les endroits les plus suspects.

Ce procédé n'était pas de nature à tranquilliser Trévihan :

— Mes gars, murmura-t-il tout bas, allons-nous donner notre peau pour un tonneau de *guin ardant?*

— Malheur à toi si tu parles, dit Magdeleine en lui mordant l'oreille.

— Mange-moi l'oreille si tu veux, folle enragée, réplique le patient, je ne veux pas être tué au gîte.

Puis d'une voix de cauchemar, il s'écria comme il put :

— Holà! Kerias, ne tire pas, nous n'avons que des *penn baç'h.*

Kerias poussa le glouglou de joie d'un cormoran qui vient de prendre un poisson :

— Halte-là, fraudeurs, dit-il, mort à qui bougera! Puis il ajouta d'une voix de fausset : Procès-verbal, au point du jour!...

Procès-verbal! ce redoutable mot fait trembler la troupe. Adieu tant d'espérances. Chacun était consterné, si ce n'est Magdeleine, qui, relevant la tête, posait sur Trévihan deux griffes mena-

çantes. Le temps s'écoulait, le jour ne devait pas tarder à poindre.

Et toujours Kerias se tenait à l'affût, assez semblable à ces mannequins qui effraient les moineaux dans un potager.

Cependant, derrière l'immobile gabelou on voyait s'avancer un grand corps : c'était Guionvac'h..... Minn-dû marchait près de lui.....

Soudain Guionvac'h s'élance, enlace le vieux Kerias dans ses bras vigoureux, tandis que Minn-dû passe en avant, lui met deux larges pattes sur les épaules et lui montre assez près du nez deux crocs blancs et pointus, qui au premier signal se seraient implantés dans les chairs.

— Le renard est au piége, crie Magdeleine en accourant. Ce sera beau en l'air, la peau d'un gabelou..... Vite, vite! hissons-le au mât des signaux.

En même temps elle dénouait une grosse corde qui lui servait de ceinture.

— Eh bien! dit Trévihan tout gonflé, je sais ce que je fais, moi : tu as eu beau me mordre l'oreille; si je n'avais rien dit, serait-il resté attendre Guionvac'h?

Pendant tous ces éclats, Guionvac'h enlevait à Kerias son fusil et sa poire à poudre, et livrait aux gars de la Saudraie le maigre

prisonnier qui, dans cette triste péripétie, semblait indifférent à sa propre infortune. Mais, fixant des yeux consternés sur le tonneau qu'il venait enfin d'apercevoir, le gabelou se mordait les lèvres et répétait :

— Il passera donc en fraude!

— A l'ouvrage, à l'ouvrage! disait Magdeleine, en faisant un nœud coulant au cou de Kerias. Cette corde en a déjà serré un. Plus tard vous en aurez chacun un morceau. Cela vous portera bonheur, vous pourrez aller dans les foires, dans les marchés, votre fortune est faite comme si vous aviez le chat noir.

— Écoute, Magdeleine, dit Guionvac'h, il y a ici deux choses : le tonneau à sauver et Kerias à pendre; roulez d'abord le tonneau, et puis...

— Non, non! cria Kerias, serrez plutôt le nœud, que je ne le voie pas passer en fraude.

— Eh bien! tu le verras, répliquent les contrebandiers.

Et ils l'attachent au mât des signaux. Magdeleine le coiffe de goëmon et lui envoie quelques maléfices, puis on allait se mettre en devoir de rouler le tonneau.

Mais, chose extraordinaire, Kerias venait de relever la tête, il

avait regardé au loin, et tout garrotté qu'il était, on remarquait dans sa personne un certain air d'espérance et de contentement.

A cette vue les gens de la Saudraie pressentirent quelque malheur, ils se dispersèrent pour observer de tous côtés.

Sur la grève on apercevait un mouvement de lumières, et tout le long de la côte filait une petite voile blanche surmontée d'une longue flamme.

— Voilà le corsaire des gabelous en route, dans une demi-heure ils sauteront à terre... Malheur à toi, Kerias! Tu sentiras auparavant la jarretière de Magdeleine...

Mais Kerias n'en paraissait pas moins soulagé d'une grande inquiétude. Il respirait à l'aise en disant :

— Il ne passera pas en fraude!

— Malédiction! hurla Magdeleine. Non, non, ils ne l'auront pas... Vite, relevez le tonneau... Buvez, buvez vite, et toi, tu vas voir comme on baptise un gabelou.

En même temps elle ramasse une grande carcasse de crustacé, elle la remplit de *guin ardant,* qu'elle verse à flots sur la tête de Kerias.

— Attends, dit Trévihan, il serait trop heureux si le courant lui passait sur les lèvres.

Puis, arrachant une poignée de saxifrage, il en essuyait les lèvres de Kerias, qui variait de mille manières ses contractions et ses grimaces.

Les gars de la Saudraie ne perdent pas leur temps; ils courent à la côte, prennent de larges coquilles, se dépêchent de puiser et de puiser encore au tonneau, jurant, maudissant, se poussant : il n'y a pas d'estomac qui ne devienne une outre... et les jambes de chanceler.

Enfin, bon nombre de buveurs couvrent de leur corps les approches du tonneau. C'est un vrai champ de bataille...

— Voilà le corsaire à la côte, il faut partir, dit Guionvac'h.

Mais l'immobilité la plus parfaite régnait autour de lui. Magdeleine seule était debout : elle court prendre de l'eau de mer dans le vase qui a baptisé le gabelou, elle en inonde la tête des asphyxiés. Quelques-uns se relèvent sous l'effet de cette douche. On charge comme on peut sur les épaules ceux qui ne donnent plus signe de vie, et les porteurs tout chancelants, tout fléchissants sous leur fardeau qu'ils laissent parfois tomber, semblent procéder aux grotesques funérailles de cette nuit aventureuse...

Guionvac'h et Minn-dû forment l'arrière-garde.

Chemin faisant, Magdeleine s'aperçoit qu'elle n'a plus la corde qui lui serrait les reins et qui était destinée à prendre des qualités nouvelles en servant de cravate à Kerias. Elle n'était pas d'humeur à perdre ainsi le plus fort de ses talismans. Elle retourne au mât des signaux et détache le gabelou, à demi mort de tant de secousses. Puis elle s'en revint en criant haro sur les habits verts, qui débarquaient à la cale du Couragan.



« Les gars de la Saudraie ne perdent pas leur temps »
(p. 59).



« S'il apercevait quelque mère bien tendre... » (p. 62).

CHAPITRE III

L'Orphelin.

Ce Guionvac'h que nous avons vu courir la nuit avec le seul ami sur lequel il pût compter, avec le fidèle et intelligent Minn-dû ; ce Guionvac'h, que l'on nommait *le déserteur,* avait mené une vie errante et agitée.

Victime obscure de la destinée, il concentrait en lui-même tous les besoins d'une âme ardente, inquiète, pleine de dévoue-

ment. Orphelin de bonne heure, il n'avait conservé aucun souvenir du regard de sa mère; et cette lacune de l'existence, il la sentait cruellement.

Le malheureux, quand il avait couru la campagne, évitant les poursuites dirigées contre lui, si vers le soir, au pied de l'arbre d'une petite ferme, il venait à prendre siége sur la pierre de l'hospitalité et qu'il aperçût quelque mère bien tendre, allaitant son petit enfant, le fêtant, lui faisant des joies, essayant de lui faire rendre sourire pour sourire, ses yeux se remplissaient de larmes; car, pour lui, il n'avait pas connu sa mère, et le souvenir d'une mère, et même d'une mère qui n'est plus, c'est le ciel en ce monde.

Que ne disait-on pas sur l'enfance du pauvre Guionvac'h? car il occupait tout le monde. Son regard mélancolique ne s'oubliait pas, oh non! pas plus que ses longs cheveux noirs flottant sur son cou musculeux, pas plus que la fierté de sa démarche, l'indépendance de son caractère, la supériorité de sa force, de son adresse, de son courage. On parlait souvent de Guionvac'h, on le craignait même : car abandonné, errant, avec un cœur brûlant comme le sable du désert, il écoutait parfois les sinistres inspirations de Mag-

deleine la folle, il se livrait à l'orgie. Ses cris avaient trop souvent retenti dans la nuit.

Une chose encore faisait regarder Guionvac'h comme doué d'une âme peu commune. Parfois il interrompait tout à coup sa marche ou ses discours. Son œil restait fixe, ses membres immobiles. Absorbé dans une réflexion secrète et profonde, il ne respirait plus, il n'était plus de ce monde. Un fer brûlant ne l'aurait pas tiré de sa rêverie. Plus tard il revenait à lui-même en poussant quelques sanglots et tombait dans un abattement qui ne se dissipait qu'avec lenteur.

Pour ce qui concernait son enfance, c'était la vieille Barbann, la bonne sœur, qui en parlait dans les veillées. Lorsqu'elle racontait au coin du feu l'histoire de Guionvac'h, les jeunes mères frissonnaient et pressaient leurs nourrissons contre leur sein, en regardant bien autour d'elles. Voici à peu près ce qu'elle en disait :

— Il y avait à la ferme de la Saudraie une jeune fermière, venue de Clohar avec son mari. La jeune femme se nommait Martha, et son mari René Guionvac'h. Ils s'aimaient bien, car ils caressaient, ils berçaient l'un après l'autre un joli petit garçon que Dieu leur avait donné. Quand René revenait le soir et passait sous

les larges frênes du *pâtis* avec ses bœufs traînant la charrue, le soc en l'air, Martha courait lui porter son petit garçon, qui se mettait à rire en jouant avec le fouet de son père et en jetant sur l'herbe son large chapeau.

Martha laissait parfois à la maison endormi son fils, le petit



Le retour du laboureur.

Loïsic ; elle le posait doucement dans son berceau, le liait avec des tresses, le couvrait de son tablier, lui donnait un baiser, le regardait un peu et s'échappait pour aller aux champs. Mais elle revenait souvent mettre l'oreille à la fenêtre pour écouter si le petit Loïsic ne criait pas. Au moindre bruit elle accourait et lui présentait le sein.

Elle ignorait, la pauvre Martha, tout ce qu'on disait dans le

pays sur le danger de laisser les enfants seuls ; elle l'ignorait, parce qu'on osait à peine parler de ces choses aux étrangers.

Pourtant, elle aurait bien dû avoir quelques craintes. Il y avait tout autour de la Saudraie, dans les taillis comme sur le penchant des collines, au milieu des landes comme dans le fond de quelques vallons incultes, des *dol-men*[17] qui cachaient l'entrée de vastes souterrains, et des *galgals* tout crevassés. Par là sortaient la nuit des bandes de courils[18] noirs : non pas de ces courils qui ne savent que danser et faire des niches aux tailleurs qui reviennent tard de leur journée, mais des courils d'une espèce méchante et venimeuse, véritables vampires qui cherchent à nourrir leur affreuse famille du sang des jeunes mères.

Un jour donc elle revenait voir si l'enfant pleurait, ou bien si, tirant ses petits bras hors de son lit, il jouait avec ses rideaux.

Elle fut glacée en entendant sortir du berceau un cri semblable à celui d'une chauve-souris qui se débat dans la nuit. Elle découvre le berceau et recule... C'était un monstre hideux comme la momie de Landeda, aux membres velus et racornis ; aux dents et aux ongles noirs et pointus :

— Loïsic, Loïsic, mon fils, est-ce toi ?

Elle voulait approcher, mais elle ne pouvait; le petit monstre la regardait avec des yeux de vipère; elle frissonna d'horreur quand elle le vit tendre vers elle des bras armés d'anneaux et de ventouses.

Martha remplit la maison de ses cris douloureux; elle veut sortir pour chercher son fils.





L'enfant de la Korrigane.

Une femme était assise sur la pierre de la porte, c'était Magdeleine, oui, Magdeleine la folle : elle souriait froidement et contemplait avec l'expression d'une ironie infernale ces angoisses de la pauvre Martha.

— Ah! rends-moi mon fils, mon petit Loïsic, prends ce monstre affreux, dit celle-ci.

— Ne te mets pas en peine, Martha, lui dit Magdeleine. C'est bien ton fils Loïsic, qui est là dans le berceau; les sorciers lui ont bien un peu changé la figure, mais donne-lui de ton lait, il reviendra ce qu'il était.

— Au nom de la très sainte Vierge, ne me trompe pas, dit la crédule Martha, est-ce bien lui ? Il reviendra ce qu'il était... ce qu'il était avec ses jolis petits cheveux noirs bouclés, son œil si doux, ses petites mains si caressantes ?

— Fais ce que je te dis, tout cela reviendra, répondit Magdeleine d'une voix d'airain.

Alors Martha s'avance vers le berceau : elle était toute tremblante. Plusieurs fois elle essaie de présenter son sein, mais elle recule d'horreur. Enfin elle se dévoue, elle se précipite.

— Malheureux, s'écrie-t-elle, reviens, reviens, ne fais plus horreur à ta mère.

Soudain le monstre s'accroche à sa mamelle : c'est l'aspic sur une colombe.

— Tu m'as trompée, ce n'est pas mon fils, cria Martha, d'une voix déchirante.

Elle tombe presque morte sur la pierre de son foyer; le monstre s'attache à elle comme un vampire.

Martha sentit un froid mortel quand elle se réveilla de cet affreux sommeil. Un délire douloureux s'empara de la pauvre mère. Elle mourut en appelant son fils.

René Guionvac'h ne survécut à sa femme que peu de jours.

Pour le petit Loïsic Guionvac'h, on fut quelques semaines sans en entendre parler, pas plus que de Magdeleine.

Un soir, on revit Magdeleine assise sur le pas de la porte.

Elle portait sur les bras un jeune enfant; c'était le pauvre petit Loïsic, mais pâle, mais souffrant, l'œil terne, les doigts maigres : il ne riait plus. Magdeleine le faisait rudement sauter, et jouait avec lui comme avec une proie. Enfin elle le jeta sur le pailler en lui criant :



Le pailler.

— Fils de Martha, je t'ai donné une bonne nourrice, va-t-en, je te retrouverai.

Et elle s'en fut.

Dans ce bon pays de Bretagne, si mal jugé sur tant de points, dans ce bon pays de Bretagne, les orphelins ne sont pas abandonnés. Autour du lit d'un mourant on se distribue sa famille pour qu'il puisse passer en paix. Quand il sera là-haut il priera; ici-bas l'on soignera les siens; voilà l'échange de services. Le

moribond s'en va, bien assuré que ses enfants trouveront à s'asseoir sur la pierre d'un autre foyer.

Le petit Loïsic ne resta donc pas bien longtemps sur le pailler où Magdeleine l'avait jeté. Malgré le mystère des derniers événements, il fut recueilli et passa de maison en maison. Il séjourna plus longtemps dans celle du meunier Guennaü, qui le faisait jouer avec sa petite fille Marivonic.

Loïsic vagabonda avec toute la liberté d'un pâtre. Intrépide dans ses courses, il ne craignait ni les loups des montagnes, ni les vipères des taillis. Il grimpait sur les pins les plus élevés, et s'avançait bien plus avant que les autres au fond des longues cavernes creusées dans les rochers du Couragan. Puis il se jetait à la mer et nageait seul pendant de longues heures.

Le curé, qui l'avait remarqué le dimanche lorsqu'il venait à la messe avec Marivonic et sa famille, témoigna le désir de l'avancer et de lui apprendre le latin. Mais Guionvac'h ne pouvait se plier à cette vie monotone de l'étude. Il aimait mieux se cacher dans les landes, s'asseoir sur les rochers, se coucher sur la grève et regarder jaillir l'écume du moulin de la Saudraie. Il aimait mieux surtout la compagnie de la petite Marivonic, qui se mettait en

colère lorsque de méchants enfants venaient dire à Loïsic : Tu n'as ni père ni mère.

Ce n'est pas que Guionvac'h manquât de réflexion. Bien au contraire. On voyait quelquefois ses grands yeux noirs se fixer vers la terre pendant longtemps, et sans doute se produisaient alors en lui quelques-uns de ces mouvements spontanés d'une âme pleine de feu et de mélancolie. Il semblait contempler avec délices le ciel, la nature, et toutes les grandes scènes qui l'environnaient.

Ainsi, à mesure que les forces de son corps se développaient, celles de son âme devenaient aussi surabondantes.

D'abord, Guionvac'h se mit à courir les luttes et les pardons [19] lointains de la Cornouaille et du Léonais.

On le voyait assis dans le porche de l'église de la Martyre, au-dessous d'une treille de granit qui, souple et sinueuse, retombe élégamment de tout le pourtour de l'archivolte.

Ou bien, à la fête de saint Éloi, il se chargeait de monter à poil des chevaux indomptés et de leur faire franchir d'un bond le large ruisseau qui tourne autour de la chapelle. L'animal qui a subi cette épreuve l'emporte en vigueur sur tous les autres, une

partie de sa crinière est déposée sur l'autel, et le cavalier s'en va couvert d'honneur.

D'autres fois, Guionvac'h était envoyé par les gens de son



« Il se chargeait de monter à poil des chevaux indomptés » (p. 70).

quartier pour disputer un morceau de la croix de Santec, de cette petite croix de sureau garni de ses fleurs, que le prêtre lance au milieu de la foule. Plus de dix paroisses se sont réunies pour se la disputer avec fureur. Tous se précipitent les uns sur les autres, vous diriez une colline en mouvement. Chacun veut emporter un

débris de la petite croix, qui assure une belle moisson pour l'année suivante.

Au milieu de ces violents exercices et des triomphes qu'il y obtenait, Guionvac'h parvenait quelquefois à se faire illusion sur sa situation réelle et à donner le change à cette tristesse, compagne inséparable de celui qui ne s'est jamais connu de famille.

Il faut le dire : Guionvac'h aimait le sourire et les éloges de la fille de Guennaü ; mais il se répétait souvent à lui-même : Marivonic vaut mieux que moi, je ne dois pas penser à elle ; elle a un père et une mère !

Guionvac'h se lassa enfin de ses jeux et même de ses victoires. Il n'allait plus ni à Banalec, ni à Kelven, ni à Scaër ; il tombait dans une rêverie profonde. Il regardait Marivonic et répétait tout bas : Elle a un père et une mère ; moi je suis seul, et je resterai seul !

On disait dans le pays que Guionvac'h était, malgré lui, sous l'empire de Magdeleine la folle... la folle qui s'était trouvée assise sur le pas de la porte quand Martha revint au berceau de son fils.

Magdeleine savait donner le *reuz*[20]. Elle était venue de Clohar à Guidel en même temps que la famille de René Guionvac'h. Elle

s'y était attachée, à cette famille, comme un esprit de ténèbres. Quand on la croyait bien loin, elle était cachée sous les charrettes ou derrière le pressoir. Ses paroles entrecoupées avaient, dans leur sens équivoque, quelque chose qui faisait trembler.

Elle venait aussi quelquefois auprès du moulin de la Saudraie, et semblait prendre quelque intérêt à l'orphelin ; mais souvent, quand elle se croyait seule, on la voyait le regarder en grinçant des dents. Puis elle restait auprès de lui, tranquille et froide comme un reptile qui est sûr de toute la malignité de son venin.

Plus tard elle exerça sur Guionvac'h un empire dont il ne pouvait se défendre. Souvent il la suivait comme tiré par une chaîne, il l'écoutait quoique sa voix lui fît mal. Pourquoi la folle s'attachait-elle ainsi à Guionvac'h plutôt qu'à tout autre ? Cette question, chacun se l'adressait en tremblant ; mais personne ne savait y répondre. Toujours est-il que cette dépendance de Guionvac'h lui faisait tort à lui-même ; on n'approchait pas de lui sans crainte ; on redoutait la contagion d'un malheur qui paraissait surnaturel.

Cette défiance qu'il remarquait lui inspirait de l'éloignement pour ses anciens amis, et Magdeleine ne manquait pas d'aug-

menter par de faux rapports cette propension à la solitude et aux sombres pensées.

Parfois Guionvac'h venait passer une partie du jour dans les ruines du château de la Saudraie, derrière les escaliers tournants, les créneaux abattus. Il regardait par une petite ogive garnie de mousse et presque bouchée de feuilles et de grappes de lierre auxquelles s'entremêlaient des campanules bleu de ciel; de là il voyait Marivonic seule, alerte, dans toute la gaîté de son âge et de son village, vaquant aux soins de la maison, teillant le lin, filant sa quenouille, soignant ses poules ou barattant son beurre, tandis que le torrent retombait en brisant son écume sur des pointes de granit; que le moulin, tournant avec un fracas monotone et cadencé, lançait de ses larges palettes une multitude de globules qui se teignaient, en jaillissant, des couleurs de l'arc-en-ciel et retombaient sur les feuilles des noisetiers penchés vers le courant.

Par intervalle le bonhomme Guennaü prenait sa bombarde ou son biniou [21], et jouait les airs d'autrefois.

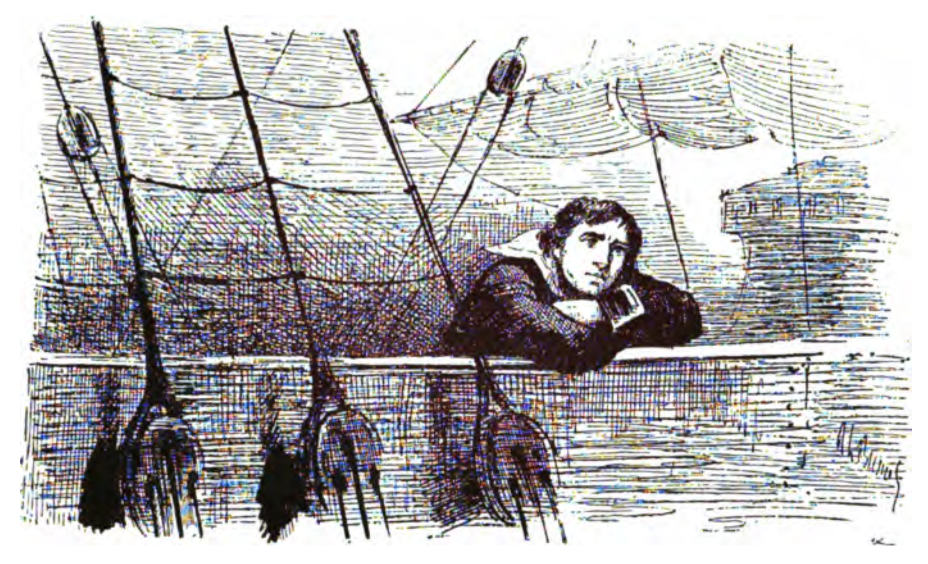
Lorsque la jeune Marivonic apercevait quelque agitation dans le feuillage qui servait de rideau à la petite ogive, elle pensait bien que Guionvac'h était là; elle courait vers lui pour lui porter des

crêpes de blé noir avec du lait caillé et lui dire quelques-unes de ces bonnes paroles qui font oublier les chagrins; il les écoutait avidement; mais si la voix de Magdeleine venait à retentir dans la montagne ou sur les bords du Loc'h, alors Guionvac'h devenait triste, retombait sur lui-même et disait à Marivonic :

— Va-t-en, laisse-moi seul, car pour moi je n'ai ni père ni mère...



« De là, il voyait Marivonic » (p. 74).



« Le voilà matelot du roi, voguant à pleines voiles vers d'autres pays » (p. 79).

CHAPITRE IV

Mal du Pays.

Le malheur, l'abandon, le mépris peuvent abattre les faibles et les porter à regagner par la pitié ce que leur ont arraché l'opinion, la force et l'injustice; mais ceux qui ont un cœur d'homme tendent tous les ressorts de leur puissance personnelle et apprennent à rendre dédain pour dédain. Dans ce terrible travail de résignation, leur front pâlit, mais ne

s'incline pas. C'est alors que les plus ignorants deviennent contemplatifs et se tournent vers la nature : car ils entendent une langue inconnue, des voix compatissantes et d'ineffables paroles que les heureux n'entendent pas et qui font oublier jusqu'aux cris improbateurs, jusqu'à la pression des masses d'hommes.

Guionvac'h se promenait donc le long du rivage. Il regardait les flots mesurer en battant la grève le temps qu'il avait encore à languir en ce monde, ou bien il considérait les fantômes ébauchés dans les nuages; ou bien parfois, les bras croisés, assis sur les pierres plates du Kerisouet, il dévorait des yeux toute l'étendue de l'Océan, il regardait les vaisseaux passer à l'horizon et s'éloigner en cachant leurs voiles dans la pourpre du soir, et en renvoyant aux falaises les dernières nuances du crépuscule.

— Ils vont bien loin, se disait-il, mais ils trouveront des pays où l'on n'entend pas les chansons de Magdeleine la folle, où l'on ne vous répète pas toujours que vous n'avez ni père ni mère. J'irai avec eux, j'irai voir; adieu!... adieu!...

Guionvac'h fut annoncer son départ au bonhomme Guennaü qui le regarda bien affectueusement, et se contenta de lui dire à plusieurs reprises :

— Ceux qui courent en valent-ils mieux ?

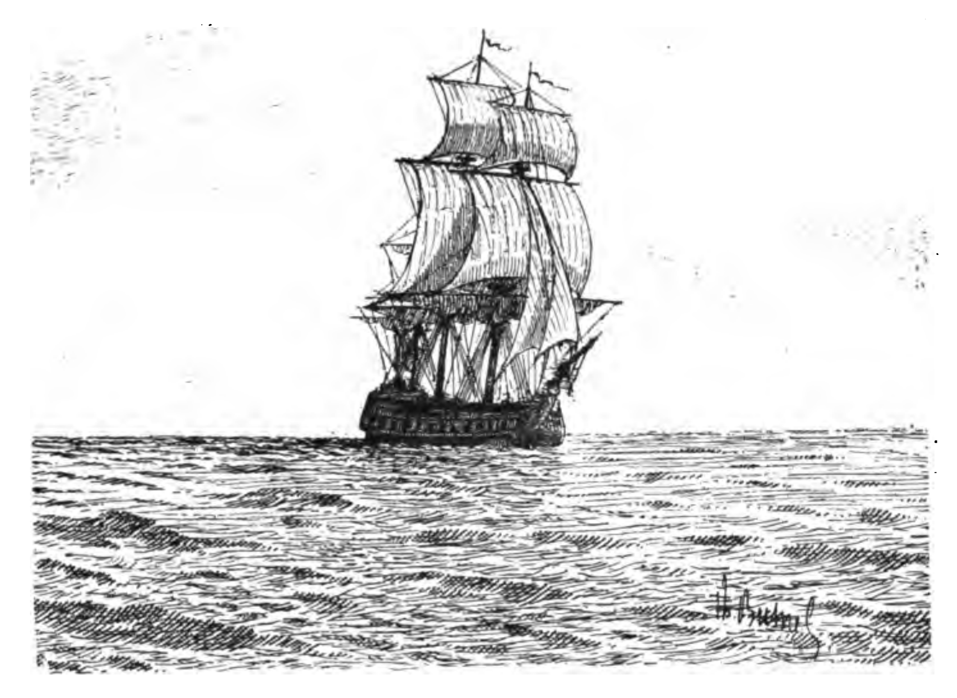
Marivonic se cacha la tête dans son tablier, quelques larmes roulèrent dans les yeux de Guionvac'h, mais son parti était pris, il s'éloigna.....

Le voilà matelot du roi, voguant à pleines voiles vers d'autres pays ; agile, vigoureux et ne redoutant rien, pourvu qu'il pût faire diversion aux douleurs de son âme. Il bondissait sur le pont, glissait le long des cordages, filait du misène au beaupré, méprisant les haubans, se balançant sur les vergues lorsqu'elles se penchaient sur l'abîme, ou se jetant dans la pirogue lorsqu'on la lançait à la mer.

Heureux d'échapper au cortège importun de ses pensées de chaque jour, il se livrait à corps perdu à toute l'impétuosité de ses nouveaux exercices.....

C'était une belle frégate : elle rasa les côtes d'Espagne, salua les montagnes de l'Atlas, croisa dans la Méditerranée. Légère et gracieuse, elle visitait toutes les îles, doublait tous les promontoires, effleurait tous les récifs. Partout la grandeur du spectacle, la variété des mœurs et des costumes attiraient l'attention du voyageur ingénu.

Il vit pour la première fois dans toute sa pureté le bleu du ciel et la transparence azurée de la mer, au fond de laquelle se dessine, sur des plages vertes, un filet de lumière à mailles serrées,



« C'était une belle frégate » (p. 79).

mobiles, scintillantes; et ces riches manteaux d'or, de pourpre et d'amaranthe dont le soleil s'enveloppe à son coucher.

Là, une lumière immense porte la vie depuis la voûte des cieux jusqu'au fond de l'abîme. Les nuages, les rochers, les montagnes,

la terre et les eaux confondent doucement leurs couleurs. Les contours s'éteignent dans un océan de vapeurs changeantes, tout devient transparent. Vous diriez un tableau enchanté peint sur une toile de cristal. C'est bien là qu'il est permis de rêver à l'âme du monde, et de proclamer la lumière souveraine de l'espace et de la création.

De loin en loin des côtes élevées, des colonnes, des ruines, des arcades, des temples, des minarets, tout cela à travers une gaze bleue.

Pour le nom des pays, Guionvac'h ne le demandait pas. Que lui importait, après tout? Il tombait dans l'anéantissement à la vue de tant de beautés.

Ah! si le poète qui peut se servir de toutes les ressources d'une langue harmonieuse souffre encore, lutte, pleure et tombe de lassitude parce qu'il ne peut rendre avec des organes toute l'harmonie de son âme, que sera-ce d'un pauvre matelot qui dans son ignorance a reçu de Dieu le pressentiment de l'infini?..... de l'infini qui retentit dans sa pensée comme un tonnerre lointain. Malheur à ces âmes de poète qu'aucune sympathie n'environne et qu'aucune langue ne peut soulager du fardeau de leur inspiration!

Mais cet éblouissement ne pouvait être que momentané. Revenu de ces premières secousses, Guionvac'h retrouva au fond de lui-même la tristesse qu'il avait voulu fuir et à laquelle il avait échappé en effet pendant les premiers mois de sa nouvelle position. Une terre cependant lui sembla plus conforme à ses pensées.

Il vit une île hérissée de hautes montagnes. Un cap s'allonge dans la mer; on dirait une longue baleine. Là tout paraît âpre et sévère.

Entre des pics immenses qui rapprochent leurs flancs décharnés, leurs colonnes basaltiques, et leurs roches penchantes à demi détachées de leurs bases, se développe une voûte de nuages et de brouillards qui semble un débris de montagne venu d'en haut, voûte ténébreuse et menaçante. Ceux qui pénètrent dans ces basiliques sans rosaces, sans vitraux, sans jour, mais terribles et mystérieuses, entendent au fond des voix graves, monotones, éternelles : ce sont les cataractes des torrents.

Çà et là des montagnes hérissées en dents de scie comme l'épine d'un de ces antiques dragons qui se retrouvent encore dans les entrailles du monde.

Çà et là d'énormes palissades de granit, enveloppant de vastes

contours, qui, par les temps d'orage, lancent des traînées de feu à travers leurs énormes meurtrières, tandis que des lambeaux de nuages noirs aux formes hideuses viennent s'y combattre, s'y heurter, s'y pénétrer ; vous diriez le siége d'une citadelle infernale.

. . . .

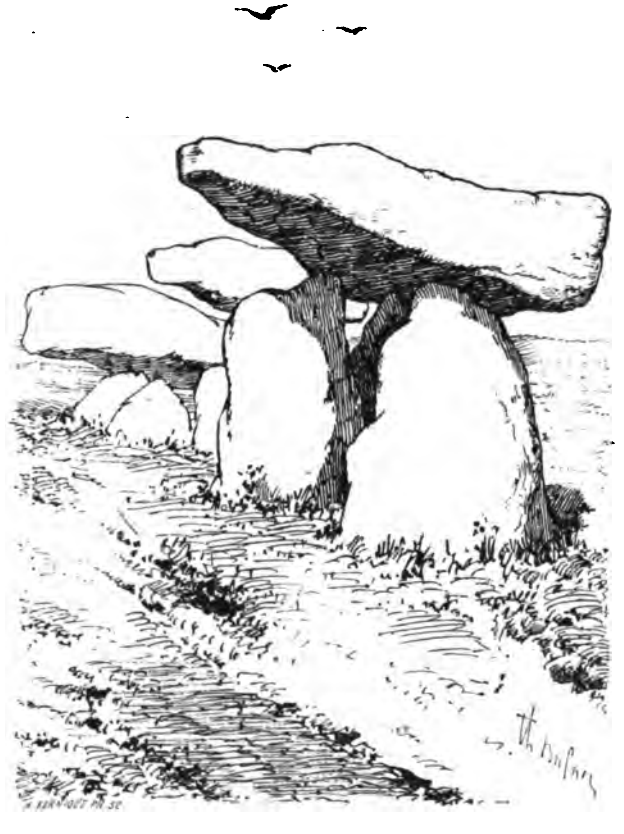
Où donc êtes-vous, petits bouquets pleins de fraîcheur qui vous penchez au-dessus des talus, pour embaumer les chemins creux ? L'incarnat de la fleur du pommier s'y mêle à la blancheur de l'aubépine, et la fleur jaune du genêt repose sur la pourpre de la digitale... O que vous êtes doux à la vue sous l'ombre si mobile, si gracieuse, d'une voûte de petits chênes qui commencent à se parer de leurs feuilles !

Où êtes-vous, belles moissons de petites fleurs si blanches, qui répandez au loin l'odeur du miel ; vastes champs d'épis dorés, que le coquelicot et le bluet viennent panacher d'écarlate et d'azur ?

Plaines de landes et de bruyères avec vos *dolmen* et vos *menhir !*

Et toi, petite chapelle, dans laquelle ma mère vint peut-être plus d'une fois dire son chapelet, faire des neuvaines et prier en secret pour un malheureux qui souffre encore en ce monde !

Aiguille de mon clocher, que les peupliers saluent chaque jour en se courbant à la brise du matin!



Le dolmen (p. 83).

Folgoat..... tombeau du pauvre fou qui se balançait sur un arbre en criant : Marie !... Marie !.....

Carnac aux mille pierres; Sainte-Anne, où respire encore l'âme si douce de Nicolazic; enfants d'Arzon, qui combattez sous l'écharpe d'une sainte... ne vous reverrai-je pas un jour?

Telles étaient les pensées qui commençaient à troubler l'âme de Guionvac'h.

C'était pour la première fois qu'il avait quitté la patrie; il ne

savait pas ce que peut sur l'âme d'un Breton le souvenir de la terre natale, souvenir qui est sa vie, souvenir qui fait partie de son être, et qui se change en douleur poignante quand l'espérance d'y reposer un jour *dans le trou de terre*, à côté de ceux qu'il aima, ne vient pas le soutenir.

Il se représentait aussi le château de la Saudraie avec ses moitiés de tours pourfendues comme une vieille armure, et surtout la petite ogive garnie d'une draperie de lierre et de campanules bleues, qu'il avait soin d'éloigner doucement pour apercevoir Marivonic.

Qu'elle était gracieuse, la fille de Guennaü, avec sa coiffe à bandelettes blanches, son collier de velours noir qui soutenait une relique d'argent, et son petit tablier à piécette rouge rayée de blanc!

Comme elle s'agitait pour appeler ses poules, qui arrivaient vers elle en couvrant de leurs ailes toute leur fourmillante couvée! Comme elle riait de l'inquiétude de ces bonnes mères, quand elles couraient en gloussant sur le bord des ruisseaux pour empêcher les petits canards qu'elles avaient fait éclore de se jeter au milieu du courant!

Comme elle barattait vivement son beurre, comme elle re-

tournait lestement sur la galetoire ces excellentes crêpes qui faisaient les délices du bonhomme Guennaü ! Puis elle les rangeait en pyramide, et elle avait soin d'en mettre quelques-unes de côté pour les donner à l'ami de ses jeux et de son enfance...

Et quand elle voyait s'agiter le feuillage dans la petite ogive du château, comme elle accourait !... Comme elle savait dire des choses qui rendent la sérénité aux âmes souffrantes !

— Pauvre Marivonic ! disait Guionvac'h, peut-être pense-t-elle aussi à moi en gardant ses vaches et filant sa quenouillée au pied du grand hêtre du Goïffrec, au bruit du battoir et des causeries des laveuses.

Parfois le souvenir de Magdeleine venait se jeter au travers de ses idées. Mais la voix de la patrie absente domine toutes les autres ; elle étouffe les cris les plus sinistres. Forte et pénétrante, elle se fait entendre seule.

Guionvac'h devenait insensible à toutes les distractions. Il retombait dans son ancienne mélancolie. Les autres matelots riaient, se moquaient de lui et levaient les épaules en le regardant.

— Laissez là ce Bas-Breton, disaient-ils, il a le mal du pays.

Quand il avait fini le quart, Guionvac'h s'asseyait au pied du

cabestan; là, le dos appuyé, les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, il était seul au milieu du bruit des manœuvres et des cris de ses camarades.

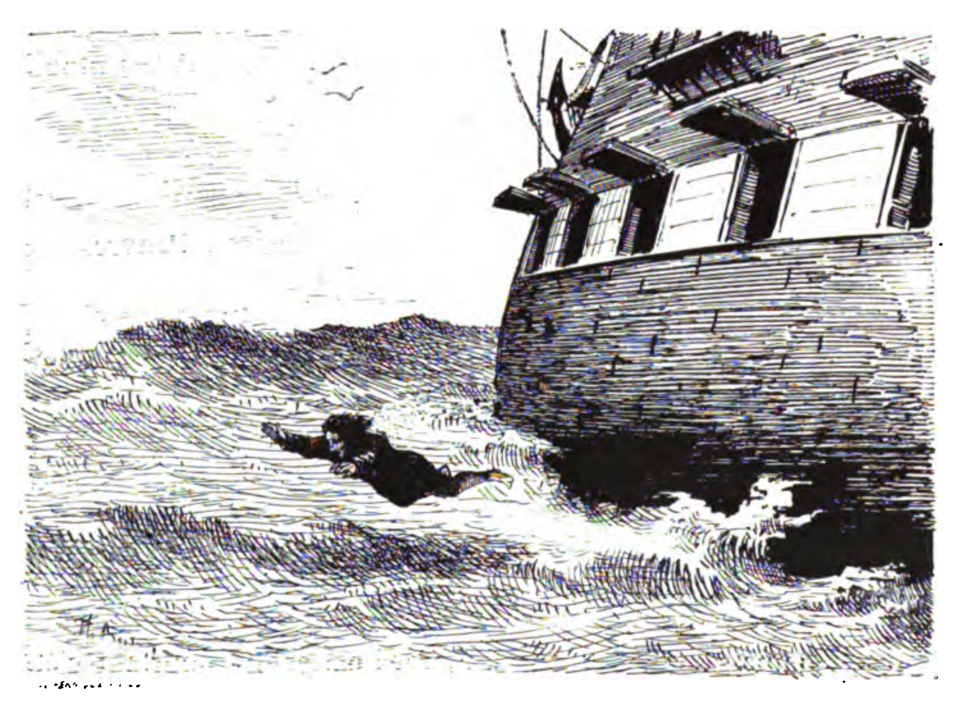
A qui parler de Guidel? Chacun avait là pour toute patrie la frégate qui se joue dans le creux des grosses lames. Patrie mobile, inconstante et agitée comme le cœur du matelot.

L'équipage avait recueilli sur la côte un beau chien de Terre-Neuve qui probablement avait perdu son maître. Pauvres animaux! leur patrie à eux c'est le cœur d'un homme. Minn-dû — c'était le nom auquel il répondait — avait poussé pendant quelques nuits des hurlements douloureux, puis il était resté morne et abattu. Son large front, orné de boucles noires, ne se relevait plus. Ses longues oreilles traînaient sur le pont; son regard si plein d'intelligence et de bonté se fixait à peine. On ne le voyait presque jamais se dresser sur ses larges pattes. Et pourtant c'était un beau chien. Certes, il était redoutable, et quand il tendait les larges muscles de son cou et de ses hanches, il ne devait craindre aucun ennemi ni dans l'eau ni sur la montagne.

Il vit un homme languissant, il s'en rapprocha, poussé par l'admirable sympathie que Dieu a donnée à ces bons animaux,

pour la consolation de ceux que l'âge ou l'infortune ont privés de leurs amis.

Minn-dû se traînait vers le cabestan, auprès de Guionvac'h,



« Il s'approche des haubans et se précipite à la mer » (p. 91).

puis posant doucement sa tête sur les genoux du matelot, il le regardait pour demander une caresse.

— Viens, pauvre chien, dit Guionvac'h, que je pose ma main sur ta tête... Tu souffres comme moi, viens, je remplacerai ton

maître; mais moi, qui me rendra mon pays? qui me rendra Guidel?...

Et bien souvent, ces deux malheureux se trouvaient ainsi réunis auprès du cabestan.

La frégate rentra dans l'Océan. Elle devait longer la côte de France pour aller dans le Nord.

A cette nouvelle, Guionvac'h respira moins péniblement.

— Si je pouvais, se disait-il, passer dans le coureau de Groix, entrevoir seulement le clocher de Guidel! Et l'enfoncement du Loc'h avec ses arches brisées; et les arbres de la Saudraie, et le château du Kerisouet et le promontoire du Couragan!

Il nourrissait un espoir bien vague, mais enfin il se trouvait soulagé.

La traversée fut heureuse; après quelques jours de navigation se montrèrent Belle-Ile et le bras allongé de la presqu'île de Quiberon, la pointe de Gâvre avec ses bastions de rochers, l'île de Groix, vis-à-vis la côte de Guidel.

La frégate entra dans les coureaux, mais il faisait nuit.

— C'est là, c'est là, se disait Guionvac'h en regardant la côte. Ce fantôme noir, c'est le grand sapin du Kerisouet.

12



Son œil avide s'efforçait de plonger dans les ténèbres.

Mais l'avant de la frégate, faisant briller l'écume, fendait le courant avec une prodigieuse rapidité, par une brise des plus fraîches.

— Demain matin nous serons bien loin au large, disait Guionvac'h, je ne les verrai donc plus !

Et le cœur lui défaillait. Il s'assit encore au pied du cabestan. Minn-dû se posa près de lui...

Vers minuit le vent souffla nord-est, et la frégate fut obligée de ralentir sa marche et de prendre des bordées. La brise de terre portait à bord le parfum des bouquets de landes. Oh ! comme il respirait, ce pauvre Guionvac'h ! L'Arabe du désert ne se tourne pas plus avidement vers la brise qui a passé sur la verdure d'un oasis.

Toutes ces manœuvres prirent du temps. L'aube commençait à paraître, on découvrait la fumée des chaumières de Kervresten et de Beg-en-Ainès. Les chants des coqs se mêlaient aux *ranz* des pâtres.

— C'est le coq de la Saudraie... c'est lui, c'est le coq du moulin de Guennaü. Marivonic est levée maintenant, elle est là...

Guionvac'h vivait à peine.

Bientôt se montrèrent les massifs de châtaigniers, le prolongement du Loc'h, les galets du Kerisouet.

A travers les ruines de la chapelle du Pouldu, sur un abrupte rocher, on voyait un ciel rose. Les tréfles, les petites moulures se dessinaient en traits légers sur les couleurs du soleil levant, dont les premiers rayons frappaient l'obélisque d'ardoise et la petite croix d'or qui surmonte le clocher de Guidel.

Toutes les voix de la patrie, de cette chère et inspirante Bretagne, s'élevaient en même temps dans le cœur du pauvre Guionvac'h. C'était une extase, un ravissement.....

La frégate continuait de filer par un vent frais.

Sur les montagnes de Saint-Mathieu, les moulins tournaient avec rapidité... Un biniou se fait entendre au loin; il jouait les airs du pays, le cantique du pardon de Loc-Maria, puis un air chéri de la jeune Marivonic.....

— Patrie! patrie! dit Guionvac'h à voix basse.

Il s'approche des haubans et se précipite dans la mer... Minndû regarde et s'y lance après lui.

Que la brise est fraîche, que les lames sont belles! comme elles couronnent bien d'écume le tranchant de leur courbure! que la

frégate coupe légèrement la lame qu'elle prend en travers! Au milieu des coureaux, voilà l'île de Groix avec son trou d'enfer... N'a-t-on pas crié : Un homme à la mer? il sera noyé avant qu'on ait détaché la pirogue... Larguez les écoutes... doublez le Couragan... Que la brise est fraîche! Le cap au large... au large! à quoi bon la pirogue à la mer?

Quelques heures après, Guionvac'h était sur la grève du Loc'h, étendu, son chien près de lui. En voyant les habits en lambeaux du malheureux naufragé, on devinait que son chien l'avait disputé longtemps aux grosses lames des brisants.

Cependant il respirait encore. Une vieille femme sautait auprès de lui et chantait d'une voix démoniaque :

— Je te retrouve, fils de Martha... *tu vas encore tourner autour de moi comme une roue autour de son essieu.*



Guionvac'h sur la grève du Loc'h.



« Appuyé sur son fusil, il considérait le spectacle qui se développait devant lui » (p. 94-95).

CHAPITRE V

Le Coureau de Groix.

TELLE était la suite des événements qui avaient jusque-là rempli la vie de Loïsic Guionvac'h. Depuis près de deux ans il avait retrouvé sa patrie ; mais condamné comme déserteur, il menait une vie vagabonde pour éviter la peine capitale qui avait été prononcée contre lui.

Cette circonstance déplorable n'avait pas peu contribué à don-

ner à Magdeleine un nouvel ascendant sur sa destinée. Elle le conduisait de caverne en caverne, de ruines en ruines, et restait longtemps auprès de lui.

Nous le dirons avec chagrin : dans ses voyages, Guionvac'h s'était éloigné de la foi de ses pères. Il avait entendu tant de blasphèmes !

On ne le voyait plus dans les chapelles; ou si parfois, touché de tout ce qu'il y avait de céleste dans les yeux de la jeune Marivonic, il lui survenait quelque désir de chercher la paix dans les saints lieux, Magdeleine lui lançait un sarcasme... Il s'irritait, mais il n'allait pas plus loin. Le temps de la grâce n'était pas encore venu.

Au pied d'une vieille tour du château du Kerisouet, Guionvac'h, appuyé sur son fusil, paraissait encore plus agité que de coutume. Minn-dû redoublait de caresses sans pouvoir fixer l'attention de son maître, qui de la crosse de son arme frappait souvent la terre, tandis que ses longs cheveux noirs flottaient sur le canon. Quelques jeunes tiges de frêne et de sureau enracinées dans les vieilles murailles dont elles fendaient les massifs, s'étendaient au-devant de lui en rideaux assez épais pour le cacher à ceux qui le poursuivaient.

Parfois cependant Guionvac'h relevait les yeux pour considérer le spectacle qui se développait devant lui, spectacle bien digne en effet d'arrêter ses regards.

C'était le jour de la bénédiction des coureaux. Les flottilles des paroisses riveraines se rendaient en procession pour prendre part à cette cérémonie solennelle et demander à Notre-Dame de l'Armor une pêche abondante, des bancs de sardines profonds et nombreux... Autrement, les pauvres pêcheurs de la côte n'auraient pas de quoi radouber leurs chaloupes si souvent avariées et ne sauraient comment nourrir leurs familles pendant les mois d'hiver.

Chaque année que Dieu donne, les sardines arrivent du Nord par troupes innombrables. Elles parcourent en bon ordre le creux des baies et la longueur des coureaux. Si par un beau soleil de mai l'on regarde dans la transparence de la mer, on les voit rangées en larges couches qui descendent jusqu'au fond. Leurs petites têtes bleues demeurent alignées, pas une ne dépasse l'autre. Lorsque les rames viennent à frapper l'eau ou que des goëlands affamés croisent leur vol au-dessus, toute la phalange épouvantée se retourne à l'instant, et toujours en ligne, elle file comme un trait en lançant des reflets de nacre.

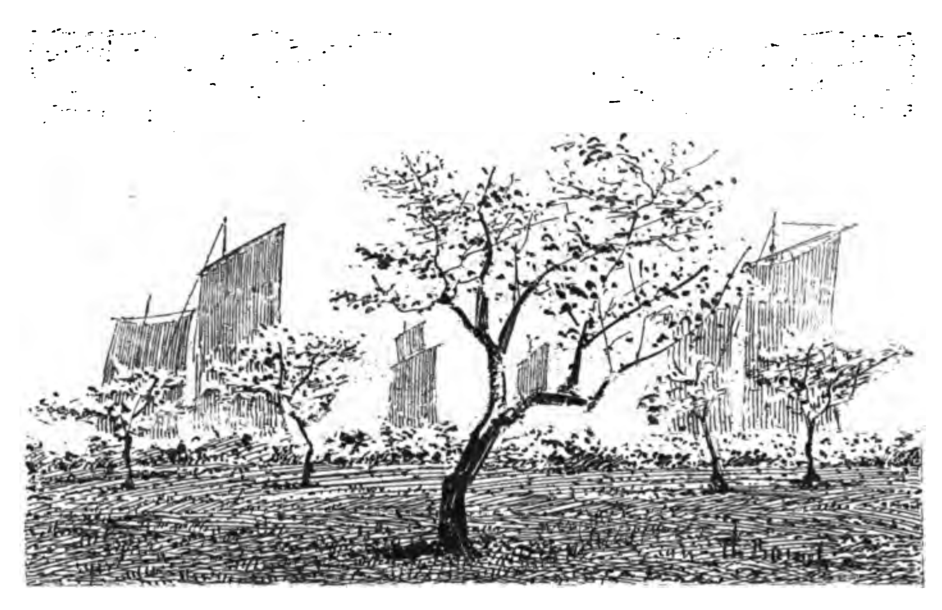
Les Israélites levaient les mains pour demander la manne du ciel. C'est de l'Océan que Dieu fait sortir la manne pour les Bretons, campés le long des côtes dans leurs petites chaumières; et ce peuple fidèle vient chaque année redemander la même faveur dans l'imposante cérémonie de la bénédiction des coureaux.

La mer était bleue; à l'horizon l'île de Groix développait sa chaîne de rochers liserés de brisants; les bastions du Port-Louis semblaient tendus de beaux draps blancs comme pour la Fête-Dieu, ils contrastaient avec le sombre des rochers de Gâvre, toujours enveloppés d'une ceinture d'algues marines. Dans le ciel, de longues traînées de gaze blanche jetée sur l'azur, comme un voile sur les yeux d'une madone. Devant le soleil, quelques nuages plus épais s'entr'ouvraient pour laisser échapper, en immense éventail, des rayons qu'on eût dit détachés de l'auréole des saints; et ces rayons, en divergeant, projetaient au loin des îlots de lumière, archipel magique et mobile, où se jouaient les rubans argentés que dessinaient les remous des courants contraires.

On remarquait au loin, sur la côte, les portes rouges des presses de sardines et les petits mâts des signaux qui avaient hissé leurs pavillons et arboré leurs pavois.

Viennent en procession les bateaux des paroisses...

Ceux de Riantec sortent du fond de leur baie et semblent d'abord voguer au milieu des champs : leurs voiles se promènent



« Leurs voiles se promènent parmi les pommiers. »

parmi les pommiers ; mais bientôt ils pointent le cap sur la batterie du Talut, et laissent à babord les rochers du Taureau avec leur balise renversée.

Ceux de Plœmeur doublent la pointe de l'Armor et saluent en passant la chapelle et la fontaine.



Ceux de Groix, montés sur de grosses chaloupes, font voir, a la vigueur de leurs coups de rames, qu'ils sont les vrais enfants du coureau.

Quelques chasse-marée s'avançaient au milieu. Ils étaient sortis de l'embouchure du Laita, s'étaient lancés par la barre du Pouldu, et manœuvrant au plus près leur voilure bretonne, ils semblaient marcher contre le vent.

Navires, chaloupes, barques de pêcheurs étaient chargés d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants parés de leurs habits de fête. Mais en tête de chaque file, le bateau des prêtres voguait plus légèrement : là brillaient les chasubles des grandes fêtes; à l'avant se dressaient la croix et la bannière de chaque paroisse. Toutes les processions fendaient la mer pour se rencontrer au milieu du coureau, vis-à-vis la cale Notre-Dame, qui arrive à la mer par une pente douce au milieu de l'île de Groix.

Les bateaux de Guidel, rasant aussi les grèves, passaient en vue du Kerisouet... Guionvac'h distinguait tout, mais son cœur était triste...

Lui, pauvre orphelin, il avait aimé sa patrie comme ceux qui ont recueilli au sein de la terre natale les caresses d'un père et le



sourire d'une mère... Là même, dans la profondeur du coureau, il s'était jeté à la mer, il s'était voué à la tempête et à la proscription pour avoir encore quelques jours à passer dans les landes et dans les bruyères, et quelques nuits à dormir dans les cavernes et dans les ruines... Il avait aimé à ce point sa pauvre patrie, et pourtant, les fêtes de sa patrie, il ne pouvait les voir que de loin, à la dérobée et comme enseveli d'avance dans quelque tombeau solitaire. C'était là que les cris de joie venaient le trouver.

Depuis l'aventure de la fraude, la force publique, humiliée dans la personne de Kerias, avait redoublé l'activité de ses recherches. On dressait de longues embuscades avec toute la patience qu'inspirait l'avidité de la vengeance; mais ce n'était pas sans précaution. Guionvac'h avait son fusil, et l'on savait qu'à tous les *tenereac'h*[22] il n'était pas dans l'habitude d'égarer son plomb ni ses balles.

Bientôt la chaloupe de la Saudraie rasa aussi la pointe du Couragan. L'anxiété de Guionvac'h fut au comble.

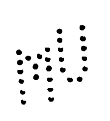
Trévihan tenait le gouvernail, et sa grotesque figure contrastait avec celle de Marivonic, qui, parée de son tablier rouge, de sa coiffe à doubles volants festonnés, n'avait pas oublié son collier

de velours et la petite croix d'or qu'avait portée sa mère. Ce rapprochement de formes si diverses représentait assez bien les scènes maritimes figurées sur les vitraux de certaines églises, où l'on voit, dans une petite nacelle, le tentateur penché sur une prédestinée qu'il essaie de pervertir... mais la sainte ne pense qu'au ciel.

Les gars de la Saudraie s'étaient rangés le long des bords et se courbaient vigoureusement sur leurs avirons. Mais les avirons étaient à fleur d'eau, la chaloupe à demi enfoncée, trop chargée pour courir au large. On s'y était jeté avec imprudence pour être près de Guennaü et de Marivonic, et le bon meunier de la Saudraie n'avait pas su résister à l'empressement de ses amis. Et puis le temps était si beau, la mer si calme, si bleue! D'ailleurs comment déplaire à de bonnes gens qui viennent causer tous les soirs auprès de votre porte?

Guionvac'h, placé à distance, appréciait bien mieux encore la position de la chaloupe. Il en suivait le tangage avec l'inquiétude et le trépignement d'un homme de cœur qui voudrait partager les dangers de ses amis.

Les processions arrivent donc vers le centre des coureaux. Les chaloupes d'honneur, celles qui portent les croix, les bannières, le



clergé des paroisses, parviennent à se rapprocher. Les croix et les bannières s'inclinent et se saluent, et l'image du Sauveur est mille fois répétée dans la mobilité des flots; les voix graves des marins commencent des cantiques dont les refrains nationaux se redisent



La chaloupe de la Saudraie (p. 99-100).

depuis les rochers du Couragan jusque par-delà les écueils du Taureau.

Alors le plus ancien des curés se lève, étend la main et prie Dieu de bénir les biens de la mer. Tous les autres prêtres font le même geste et répondent à sa prière; les chants redoublent de



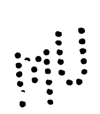
ferveur, et les cantiques de la Vierge et de madame sainte Anne se mêlent aux offices de l'Église.

L'horizon se chargeait de nuages d'un rouge vif et le soleil descendait, balancé dans la main de Celui qui se penche sur l'abîme pour écouter les prières des hommes. Les prêtres entonnèrent le chant mélancolique du déclin du jour.

Labente jam solis rota,
Inclinat in noctem dies :
Sic vita supremam cito
Festinat ad metam gradu.

La roue du soleil se précipite,
Le jour incline vers la nuit ;
Ainsi la vie, dans sa marche rapide,
Se hâte d'arriver à la dernière borne.

Durant le reste du jour, les barques se mêlèrent en courant de petites bordées. Vers le soir la brise du sud-ouest soufflait avec force, comme le rouge des nuées et les couleurs tranchantes et panachées du couchant l'avaient fait prévoir. Les flots du coureau commençaient à bondir ; leurs crêtes se couvraient d'écume et



cachaient parfois les chaloupes qui montaient, se penchaient, retombaient, et carguaient leurs voiles au plus vite. Mais les petites croix restaient dressées au milieu des lames, signes d'invocation sur les tombes d'un cimetière immense. Au voisinage des écueils, les vagues écumeuses battaient et s'élevaient toutes blanches; on aurait dit de grands linceuls qui se déploient et qui retombent.

Le gros temps dispersa les chaloupes comme une bande de bécassines de mer. Pour la plupart, l'habileté des matelots ne laissait pas d'inquiétude; il n'en était pas ainsi pour celle de la Saudraie. Nous savons que ses bords étaient à fleur d'eau, les lames sautaient en dedans; et malgré l'activité des bateliers, qui avec des écuelles et le creux de leurs mains s'efforçaient de vider le fond, l'eau gagnait et le danger devenait pressant. La maladresse de Trévihan n'était pas propre à le dissiper. Au lieu de présenter l'avant aux grosses lames que l'on voyait de loin s'avancer menaçantes, il se laissait prendre en côté, au risque de chavirer brusquement; alors nageurs ou autres auraient été ensevelis sous la chaloupe.

Les cris d'alarme parvenaient au rivage, mais le rivage était désert.

Guionvac'h n'y tient pas, il s'élance de sa retraite, court à la côte et se jette à mi-corps à la mer, au milieu des brisants. Que n'aurait-il pas donné pour tenir le gouvernail de cette barque à demi submergée, qui portait Marivonic et son vieux père? Il crut voir la pauvre enfant lui tendre les bras; et lui, il était là sans pouvoir la secourir. Il répondait aux cris, agitait son chapeau et indiquait le point du rivage où il fallait venir échouer. On l'entendit enfin, le cap fut pointé de ce côté. Quelques efforts désespérés firent avancer la barque, mais le danger n'en devint que plus terrible. Les lames grossies soulevaient la chaloupe, pour la laisser retomber à nu sur les récifs dont les pointes faisaient craquer les membrures, brisaient les bordages. A chaque lame le brisement recommence. La terreur paralyse les bras; les avirons tombent, l'eau reste au fond de la cale.

Un dernier cri se fait entendre :

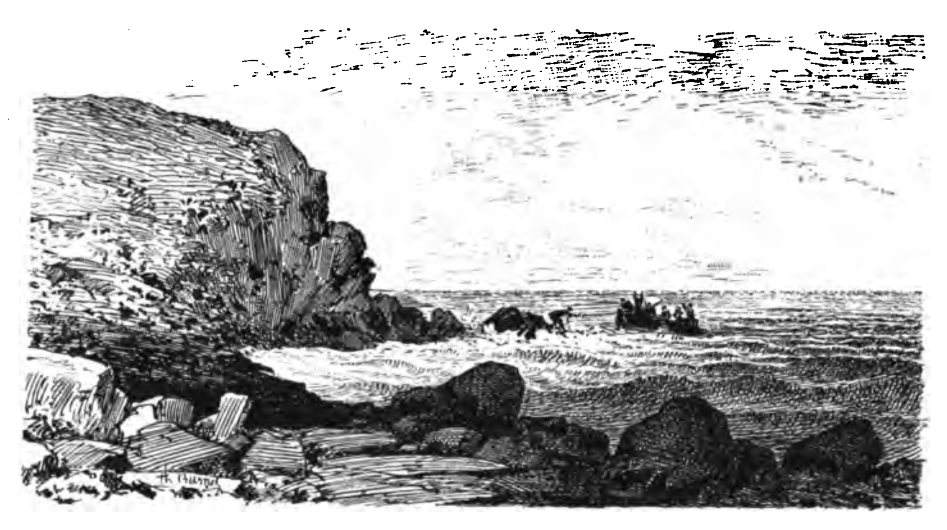
— A Notre-Dame de Pitié!

— A Notre-Dame de Pitié! répond Guionvac'h d'une voix ferme.

Le voilà s'avançant vers le large, rejeté d'un rocher à l'autre et disparaissant parfois au milieu des bouillonnements et des tourbillons. Son chien nageait encore auprès de lui.

Malgré ces froissements douloureux, il arrive près de la chaloupe. On le voit; son œil intrépide ranime les plus désespérés.

— Rame... rame... crie-t-il, pousse avec la gaffe, amarre à l'avant, jette-moi la corde.



Sauvetage de la barque de la Saudraie.

Il la saisit, nage vers le rivage, retrouve plante, et tire de toutes ses forces... La gaffe et les avirons poussent à fond.

— Enlève le gouvernail, crie de nouveau Guionvac'h.

Trévihan obéit, mais emporté par le poids, il tombe à la mer.

— Vite, Minn-dû, à l'eau!

Et le chien de nager.

Guionvac'h fait un dernier effort, un effort désespéré... la barque est échouée...

— Vous êtes sauvés !!...

C'est tout ce qu'il put dire; sa voix était presque étouffée. Mais il retrouve bientôt ses forces pour avancer le long du bord, enlever Marivonic et son père et les poser sur le rivage.

Tous les autres courent à terre, et se jettent à genoux; ils lèvent les mains vers la chapelle de Notre-Dame de Pitié.

A peu de distance, Minn-dû renouvelait ses tentatives pour entraîner sur le rivage un paquet bleu qui paraissait inerte, et qu'il serrait de toute la force de ses mâchoires.

— C'est le corps de Trévihan, dirent les autres, il ne remue pas.

Minn-dû arriva, traînant en effet Trévihan dont la casaque était toute déchirée. On se hâta de secourir le malheureux, on ne savait que penser de son état... Er-Govic le regardait tristement :

— Pauvre Trévihan ! dit-il, peut-être un verre de *guin-ardent* te ferait-il revenir. C'est fini, tu ne piqueras plus de toile.

Mais Trévihan avait allongé les bras, fait quelques grimaces nauséabondes, puis la connaissance lui était revenue. Les derniers mots d'Er-Govic avaient frappé désagréablement son oreille.

— Si fait, si fait, mes amis, dit-il, Trévihan piquera encore la toile. Mais s'asseoir au gouvernail et entendre passer la baleine des morts... car je l'ai entendue, je l'ai sentie me mordre. Tenez...

Et il montrait sur la peau noire de son bras une empreinte bien imprimée des dents de Minn-dû.

— Tais-toi, païen, dit le bonhomme Guennaü. Mets-toi sur tes deux genoux, regarde la chapelle de Notre-Dame de Pitié : sans elle, les poissons t'auraient tiré au fond.

Trévihan se tut et se mit à genoux comme les autres.

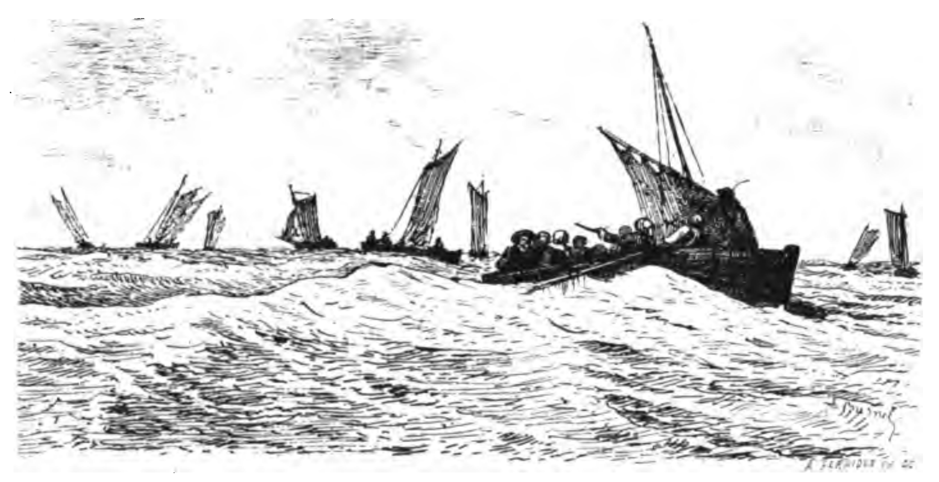
Après ce premier élan d'action de grâces envers la sainte patronne, les gens de la Saudraie se tournèrent vers celui qui avait été pour eux un instrument de bon secours. Ils lui serrèrent la main avec effusion de cœur. Marivonic s'approcha aussi, et prit la main de Guionvac'h :

— Loïsic, dit-elle, si ta mère vivait, j'irais la soigner dans son lit quand elle serait malade, comme j'ai fait à la mienne. Car tu viens de sauver mon vieux père. Je n'ai que lui... tu sais bien... que le bon Dieu te donne ta récompense !

Elle sanglotait en prononçant ce dernier vœu. Puis, elle se baissa, pour passer sa main sur le dos de Minn-dû qui, se tenant

tout près d'elle, semblait demander sa part de reconnaissance.

— Ma récompense, dit Guionvac'h avec un accent de douleur, c'est un autre qui l'aura ! Pour moi, Marivonic, j'irai chercher ma mère.



« Le gros temps dispersa les chaloupes, comme une bande de bécassines de mer » (p. 103).

Guennaü s'approcha aussi et lui dit :

— Loïsic, il y a vingt-trois ans que je te trouvai petit, nu, transi de froid, jeté sur un pailler le soir. Je te portai sur mon foyer, tu mangeas longtemps le pain de ma famille. Avec l'aide de Dieu j'ai sauvé tes premiers jours... tu as sauvé mes derniers.

— Et tu dois bien savoir aujourd'hui, Guennaü, qu'il vaut

mieux laisser mourir de froid sur un pailler l'enfant qui n'a pas connu sa mère, que de le réchauffer au feu de son foyer... Va! si Dieu l'avait voulu, j'aurais bien soutenu les jours de ta vieillesse.

— Qui pouvait mieux que toi les soutenir, Loïsic?... mais la sorcière charge ta vie de mauvais sorts... Depuis que tu as couru le monde, tu ne vas jamais dans les églises... et les hommes armés te cherchent toujours et viennent le soir jusqu'auprès du moulin de la Saudraie.

— Tiens, dit Guionvac'h, regarde là haut dans le bac du Pouldu, regarde bien, Guennaü : ils sont là avec leurs fusils, ceux qui cherchent le déserteur... et le déserteur ne veut plus se cacher, bientôt il se laissera prendre. Mais écoute, toi qui m'as réchauffé sur ton foyer, aie pitié de moi une dernière fois. Marivonic est belle... voici venir le temps des mariages... attends que le plomb ait frappé la tête de Guionvac'h avant de faire des noces au moulin de la Saudraie.

Tous gardaient le silence, et Guionvac'h, fixe comme un rocher, voyait tranquillement arriver la patrouille du soir. Les pas des soldats tombaient en mesure sur la grève.

— Ils vont le prendre, ils vont le tuer, cria Marivonic... Miséricorde!... Au nom de Dieu, Guionvac'h, sauve-toi.

Guionvac'h ne semblait plus de ce monde... Il était tombé dans une de ces rêveries profondes et immobiles. Marivonic hors d'elle-même se jette à genoux :

— Écoute, écoute, dit-elle d'une voix suppliante... J'en fais vœu à madame sainte Anne... non, il n'y aura jamais de noces à la Saudraie... jamais d'autres que celles de Loïsic Guionvac'h...

La puissance de ces paroles presque sacramentelles dissipa la sombre léthargie de Guionvac'h. Il leva le bras pour attester le ciel, puis jetant sur Marivonic un de ces regards qui laissent des milliers de souvenirs, il regagna lentement le taillis. Les autres retournèrent à la Saudraie.



« Ceux qui cherchent le déserteur » (p. 109).



L'intérieur de Kernitrâ (p. 113).

CHAPITRE VI

Kernitrâ.

SUR la lisière de la grève et tout près des broussailles où vient déboucher le souterrain du Kerisouet, se trouve une cabane construite en cailloux blancs recouverts de genêt enfumé. C'est là que viennent se réunir chaque semaine les différentes bandes de mendiants, quand elles ont fini leur tournée dans les quartiers du canton. Le vieux Pucik, qui lui-même a

porté la besace pendant plus de vingt ans, est le maître du logis ou plutôt de la tanière. Parfois le vent en enlève la toiture, ou l'écume de la mer saute jusqu'à la cheminée. Mais il n'y a pas de grands frais de réparation. Pucik monte tranquillement sur son toit, portant quelques nouvelles branches de genêt qu'il charge de gros cailloux.

Pucik spécule sur tous les liards qui entrent dans la poche de toile ou dans la besace de cuir de ses anciens compagnons. Comme il connaît tous les secrets de la profession, tous les recoins du pays, tous les jours de marché, de foire, de pardons, de noces, de services funèbres; tous les arcanes pour guérir les foulures, les fractures, les entorses, les brûlures, la fièvre tierce et le mauvais vent des sorciers; comme il sait aussi faire le mal en prononçant des paroles cabalistiques, Pucik est pour les mendiants un homme de haute importance.

Il avait profité des avantages de sa position pour établir un cabaret sur la grève du Loc'h et tout près du souterrain du Kerisouet; il fournissait du cidre aux pêcheurs, aux mendiants et aux contrebandiers. Quant au *guin-ardent*, il le recueillait à la côte, le cachait dans le souterrain, et chaque nuit, après avoir bien regardé

si les gabelous ne rôdaient pas alentour, il allait en tirer pour la consommation du lendemain. Le secret était bien gardé.

Dans le coin une énorme cheminée, avec un cercle en cailloux pour s'asseoir autour du feu ; puis une table chargée de vases et d'écuelles à demi cassées, que le maître va remplir successivement à une barrique de cidre et qu'il rapporte aux buveurs.

On ne voyait pas sur la table de tourte de seigle ni de crêpes de blé noir. Pucik comptait avec raison sur les morceaux que les mendiants auraient apportés.

La chaumière était environnée de falaises, qui par intervalles faisaient tomber une pluie de sable et tendaient à l'enterrer ; mais Pucik ne s'en inquiétait guère ; il n'aurait eu qu'à la reconstruire plus loin, quelques jours auraient suffi pour cela. On voit donc que la maison de Kernitrâ — c'est ainsi qu'on l'appelait — ne causait pas de grands embarras au propriétaire.

Sur les dix heures du soir, il y avait cette fois grande foule à la maison de Kernitrâ. D'abord, deux troupes de mendiants qui avaient fini leur tournée de la semaine et qui venaient boire les aumônes et manger le pain du purgatoire. La première s'était donnée pour chef Yan Penforn, dont la barbe à pointe grise était

hérissée comme une coque de châtaigne et dont la chevelure pliquée depuis bien des années formait un feutre impénétrable et le dispensait de porter un chapeau. Penforn avait l'avantage d'être propriétaire d'une besace doublée de cuir et d'un gros couteau à pied de corne de cerf, qu'il avait gagné au sort en tournant la roue de fortune au pardon de saint Guénolé.


Yan Penforn.

La seconde bande s'était confiée à l'expérience de Marie Bernfoën.

La Bernfoën n'était pas encore arrivée au point de se donner une besace doublée

de cuir, mais elle avait à ses hanches deux poches en bonne toile à voile, bien cousues, de manière à ne pas laisser échapper les liards qu'elle y mettait. Du reste, elle avait reçu les leçons de Magdeleine ; elle chantait les chansons de la folle, et parfois on l'avait prise pour sa maîtresse. La Bernfoën avait les lèvres à demi brûlées, ce qui tenait à la brièveté de la pipe dont elle se servait habituellement.

Auprès de la cheminée se trouvaient quelques pêcheurs qui devaient prendre mer à minuit. Ils s'occupaient à préparer leur repas. Le vieux Magan dirigeait cette opération. D'abord ils firent bouillir de l'eau de mer dans une grande marmite en fonte; puis ils y jetèrent des oignons bien épluchés, et par dessus quelques chopines de cidre; enfin, ils y vidèrent un grand panier de poisson: des rougets, des poules d'eau, des sèches, des cancres, des étoiles de mer, de petits mulots, de petits barres qui frétillaient encore. Tout cela composait ce qu'on appelle une *cotriade.*

Les mendiants jetaient un œil d'envie sur ces préparatifs si appétissants.

PUCIK.

A toi d'approcher, Marie Bernfoën, ta besace est bourrée de

crêpes et de pain de seigle; mais pour de la monnaie, je n'en vois pas beaucoup : où donc as-tu voyagé ?

MARIE BERNFOEN.

La monnaie ! je ne la mets que vis-à-vis une chopine de cidre ou un verre de *guin-ardent;* et pour aller... je vais où je veux. Quand la pluie me bat la figure, je tourne le dos et je marche devant moi.

PUCIK.

Et tu fais bien, Marie; mais il ne faut pas oublier les bons endroits... Voilà bientôt le pardon de saint Cornéli, et pas un de vous n'a de plaie sur les bras ni sur les jambes. Si vous restez comme cela, qui vous donnera la charité ? et vous savez bien : pas de liards, pas de cidre.

MARIE BERNFOEN.

Le cidre est le bon ami de Marie Bernfoën, et les chopines font la procession autour d'elle... Tiens, Pucik, il y a bien long-

temps que nous traînons nos guenilles ensemble dans tout le pays de Guidel... Je ne veux pas me fâcher avec toi, quoique tu me voles tous mes liards à mesure que je les gagne... Tiens, voilà une poignée d'herbes aux gueux, celle-là fera de bonnes plaies. Je l'ai prise dans le jardin d'un des cacous (23) de Lan-Bihoué.

PUCIK.

Donne, et que tout le monde se mette à l'ouvrage.

Pucik s'empara de la poignée d'herbe et la partagea de suite à tous les mendiants qui s'empressaient de tendre la main. Alors commencèrent les frictions du *louzou* sur les bras, sur les jambes, sur le front, sur les épaules, et une hideuse végétation de pustules ne tarda pas à s'élever de tous ces côtés.

PUCIK.

Chacun de ces boutons vaut bien un écu. Actuellement, vieux Magan, tu partageras bien avec nous ta chaudière de cotriade..... Tu auras en échange quatre verres de *guin-ardent*, que j'ai enlevés

à la barbe de Kerias... Cela te donnera du cœur, vieux pilote, et tu ne jetteras plus les chasse-marée sur le sable, comme tu l'as fait ces jours derniers.

MAGAN.

Est-ce ma faute si les chasse-marée ont le *reuz*, et si les bancs de sable changent tous les matins?

Cependant le vieux Magan transporte sur la table sa grande chaudière de fonte. Chaque pêcheur et chaque mendiant y plonge la main pour en retirer un poisson bouilli, qu'il met sur un morceau de pain noir, *bara du*.

La vapeur de la cotriade, la fumée du tabac, les nuages noirs qui s'échappaient de la cheminée, formaient un fond tout à fait digne de ces figures d'hommes aux sourcils croisés, aux barbes grises et buissonneuses, et de ces têtes de femmes à la peau momifiée, ensevelies dans des capuchons bruns tombant en lambeaux.

Toutes les besaces, toutes les poches de toile ou de cuir, étaient jetées à terre et servaient de lit à quelques malheureux petits enfants dont les vagissements ne tardèrent pas à se mêler aux vociférations du reste de la troupe.

Car le cidre commençait à produire son effet : des chants lourds et discordants tombaient de tous côtés au milieu des jurements et des malédictions. Chacun hurlait à sa manière, sans prêter la moindre attention à ce que criait le voisin. Les morceaux de verres, d'écuelles, de chopines, roulaient sur la table, se choquaient, sonnaient, se remplissaient, se cassaient, se vidaient. Il se trouvait assez de liards dans les sacs pour payer tout cela. Aussi Pucik, que ses consorts appelaient le seigneur de Kernitrâ (24), ne cessait-il d'aller de la table à la tonne.



Pucik « le seigneur de Kernitrâ. »

Les voix commençaient pourtant à s'affaiblir ; il ne restait plus que celle de Penforn qui articulait quelques sons intelligibles. Il chantait, en traînant, les aventures de Jacquette Er Gallaü.

Chanson de Jacquette Er Gallaü.

Dans le moulin de l'abbaye se trouvent trois jeunes filles, qui portent des souliers de cuir jaune avec des boucles d'argent.

Qui portent des souliers de cuir jaune avec des boucles d'argent. Et tous les jeunes gens de dire : Voilà des filles bien riches !

Un jour Jacquette Er Gallaü dit à son père et à sa mère : — Si vous ne voulez pas me marier, moi j'irai me promener.

Si vous ne voulez pas me marier j'en ferai à ma fantaisie ; je chausserai mes souliers jaunes et je courrai les cabarets.

Quand une poire devient jaune il faut bien qu'on la prenne à l'arbre. Pour moi mon cœur fait *tic tac, tic tac,* parce que vous ne me mariez pas.

. . . .

— C'est très bien, Jacquette; mets tes souliers jaunes et viens courir dans les cabarets; il n'y a pas de lieu dans tout le pays où l'on trouve plus de plaisir [25].

———— ————

— Assez! assez comme cela! cria Pucik d'une voix à étouffer les hurlements de la plus furieuse orgie. Il ne reste plus rien; on a mangé la quête de la semaine. Tirez Marie Bernfoën, qui est tombée sous la table et qui s'est endormie, le cou appuyé sur un fagot de landes... Vous autres, pensez à courir dans les chemins, lundi à Riantec, mardi à Erdeven, dimanche au pardon de Redené. C'est là, Yan Penforn, qu'il faut te faire donner de bons liards pour relever les côtes, guérir les brûlures... Je t'ai montré tout cela; mais, tu le sais bien, c'est à condition que si tu meurs, tu me feras héritier de ta besace de cuir et de ton couteau à pied de corne de cerf.

PENFORN.

Tu trouveras tout cela dans la litière de quelque étable. Mais écoute si j'ai oublié à relever les côtes. Pour cela je frotte le poignet avec de l'huile et je fais la prière à sainte Élisabeth :

M'hou ped, vam sant Yahan,
De laquat lingien, costen
Hac calon de lec'h,
Iac'h al er quétan guec'h.

— « O mère de saint Jean, je vous prie, remettez les os, les côtes et le cœur dans les places où ils étaient autrefois. » —

Mais toi, Pucik, tu ne m'as jamais appris à guérir les brûlures.

PUCIK.

Je vais te l'apprendre. Tu feras d'abord la prière à saint Laurent :

San Laurann, e dann ac e zistann,
Ac e vabic vihan
En eutru Doué e zistanas,
Ouec'h éral ehué,
Gant ur bodic loré.

— « Saint Laurent, qui brûles et débrûles, et toi, enfant que Dieu débrûla autrefois avec une feuille de laurier, je vous invoque aujourd'hui. » —

Tu te tourneras du côté de la mer pour dire tout cela. Après, tu souffleras trois fois en croix sur la brûlure.

Maintenant, mes enfants, secouez vos guenilles, et puis écoutez les conseils du vieux Pucik. J'ai couru trente ans les paroisses, me cachant dans tous les trous, couchant dans les écuries avec les chevaux et les vaches, dans les greniers avec les rats et les belettes, et bien souvent dans le trou du chien. C'est à moi de vous apprendre à demander la charité... Oui, c'est à moi : tu as beau te tordre les bras, Marie Bernfoën, et t'essuyer la figure avec ta poignée de cheveux gris, oui, c'est à moi... Écoutez : quand vous avez dit à la porte un *Pater*, un *Ave*, un *De profundis*, et poussé quelques gémissements, si l'on ne vous répond rien, il faut grogner entre vos dents, regarder le toit et le pailler, et vous en aller tout doucement en disant : — Le feu prend bien à la paille... Il y a de belles flammes par un temps sec. — Alors on vous rappelle, et c'est comme cela qu'on gagne sa vie. Mais ceux qui ne savent que dire le *Benedicite*, et qui veulent qu'on les appelle



Marie Bernfoën (p. 114-115).

de bons pauvres, ceux-là n'ont jamais de quoi venir se réjouir à Kernitrâ.

MARIE BERNFOEN.

Tu veux en remontrer à ton maître. Et ne faut-il pas quelquefois regarder les petits enfants et dire : — Comme il viendrait bien chercher son pain... *glasq hi boët.* — Tout de suite la mère vous donne quelque chose... Et puis le *reuz*, le reuz ! c'est avec Magdeleine qu'il faut apprendre à le donner... C'est avec elle qu'il faut aller la nuit dans le cimetière gratter les os des morts.

PUCIK.

Mais qu'a-t-elle donc aujourd'hui, Magdeleine? Écoutez comme elle crie auprès du Couragan ; on dirait une compagnie de corneilles.

MARIE BERNFOEN.

Chut ! prenez garde à vos paroles... L'épervier ne crie-t-il pas quand on lui arrache un moineau à demi déplumé ? Voilà plusieurs jours qu'elle cherche Guionvac'h, depuis le trou du Kerisouet jusqu'au taillis de Beg-en-Ainés...

PUCIK.

Personne n'échappera jamais à Magdeleine, et quand elle parle de Guionvac'h, elle crie toujours qu'il tourne autour d'elle comme une roue autour de son essieu... Et puis comme elle rit aux éclats quand elle dit au vieux Guennaü : Arrose, arrose ton moulin ; il veut tourner avec du sang...

MARIE BERNFOEN.

Place ! place !... Chut !... Rangez-vous, laissez le foyer ; la voici, Magdeleine !

On se rangea pour faire passage à la reine des mendiants qui ne tarda pas à paraître. Contre sa coutume, elle ne dansa pas en entrant. Elle gardait le silence, mais un silence plus sinistre que ses cris. Elle alla s'asseoir au fond de la cheminée ; là elle paraissait en relief sur l'âtre noirci ; son œil brillait comme un feu de soufre à travers d'obscurs tourbillons de fumée, dont les ondes semblaient faire flotter cette tête hideuse.

La folle s'arracha une poignée de cheveux qu'elle tordait comme des couleuvres, puis elle se mit à les brûler.

Tous les mendiants faisaient cercle sans oser lui parler, tant ses derniers mouvements avaient jeté de terreur... Enfin Pucik hasarda quelques mots en balbutiant...



« Les frictions du *louzou* » (p. 117).

— Magdeleine, tu es notre maîtresse, tu es la dame de Kernitrâ. Ne te mets pas en colère, nous sommes ta famille... Ne gratte pas comme cela la cheminée avec tes ongles... Tiens, voilà nos besaces, voilà Penforn, voilà Marie Bernfoën... Voilà du cidre et du *guin-ardent*... Voilà...

Magdeleine se mit à éclater d'un rire ou plutôt d'un glapissement inextinguible. Puis elle dit ces paroles à dents serrées :

— Voilà bien trois jours que je le cherche, le bel enfant de Martha... Qui donc lui a fait son lit pendant ces trois jours?... Les Tourigancès lui ont-elles fait boire encore du lait tout noir?... Comme cela rend gai, le lait d'une Touriganès!... Comme il est heureux le bel enfant de Martha!...

— Laisse là Guionvac'h le déserteur, dit Penforn; on ne sait où il s'est caché depuis qu'il a tiré sur le sable la chaloupe de la Saudraie, le jour où Trévihan fut mordu à l'épaule par la baleine des morts. Laisse là Guionvac'h, et saute avec nous, avec tes enfants... Fais sonner tes sabots... je leur mettrai demain un cercle d'osier pour que tu viennes courir avec nous... Tu auras de bons liards dans ton sac avant de revenir casser les écuelles à Kernitrâ... Laisse là Guionvac'h; un de ces jours les soldats lui feront des trous à la tête.

— Tais-toi, maudit, cria Magdeleine, cela finirait trop tôt... Tu veux m'arracher l'enfant qui me fait rire, le fils de Martha!...

Et elle riait comme tout à l'heure. Personne n'osa plus rien dire...

On entendit gratter à la porte, Magdeleine tressaillit; on ouvrit; Minn-dû entra. Guivonvac'h le suivait, et tout d'abord il s'approcha du foyer pour sécher ses habits. Mais il se jeta en arrière dès qu'il aperçut l'horrible figure de Magdeleine.

La folle se prit à rire, puis elle dit :

— Viens, viens, Loïsic... Depuis que je ne te vois plus, j'ai oublié mes plus belles chansons... C'est pour toi que je chante... Viens, viens... J'apprendrai mes chansons à Marivonic.

Et elle se mit à chanter : — « Arrose, arrose ton moulin, Guennaü, il veut tourner avec du sang. » —

— Damnée folle d'enfer! cria Guionvac'h, assez de mal, assez de mal! ne va plus sur mon chemin, si tu ne veux pas que je te brise... Malheur à toi! je ne te crains plus...

Guionvac'h allait sortir après avoir enfin secoué le joug de son mauvais génie. Mais Magdeleine s'élance à travers les flammes du foyer. Elle se jette et s'accroche à lui, comme autrefois l'enfant d'une Touriganès s'accrocha au sein de Martha...

— Ah! tu veux m'échapper aussi, s'écria-t-elle... Va! je t'ai tenu longtemps, je te tiens encore dans cette main décharnée... C'est moi qui t'ai arraché de ton berceau pour te jeter sur la poitrine d'une Touriganès... C'était plaisir de te voir presser avec tes petites mains blanches la mamelle plus noire que Satan, et sucer un jus de vipère qui t'a rendu l'âme triste... Je t'ai jeté sur un pailler, pour que tu sois un enfant de pitié. C'est moi qui ai enfoncé les griffes d'un monstre dans la mamelle de ta mère, de Martha... de Martha, pour laquelle ton père, oui, René Guionvac'h, ton père, m'a abandonnée... Alors je ne criais pas la nuit, on ne m'appelait pas la folle... je ne couchais pas sur le sable, les enfants ne

couraient pas après moi... Magdeleine était belle aussi... On a dit aussi la belle Magdeleine... René m'a laissée pour Martha... Martha est morte... René est mort... Et toi, j'ai crié auprès de ton berceau pour troubler les petites joies de ton enfance... J'ai soufflé sur ta jeunesse... Je t'ai dit à l'oreille des paroles qui meurtrissent le cœur... En te les disant j'ai dansé... tu te le rappelles... Tu me verras encore, fils de Martha, tu recevras les adieux de Magdeleine la folle!

Guionvac'h parvient enfin à se dégager des griffes de la folle... Il s'échappe. Magdeleine lui fait encore quelques gestes menaçants... puis elle rentre et se mêle à l'orgie.

Guionvac'h resta d'abord immobile et plongé dans la stupeur. Le voile se déchirait. Il voyait à nu cette main de plomb qui pesait sur sa tête depuis les jours de son enfance. Une femme, une possédée avait tout sacrifié à la plus terrible de toutes les vengeances. Elle y avait dévoué son corps et son âme. Elle avait évoqué tout ce qu'elle connaissait de puissances malfaisantes. Elle avait profité des prestiges d'une imagination que des malheurs, commencés au berceau et retentissant dans toutes les heures de la vie, avaient rendue triste et superstitieuse, pour environner sa

victime d'un cortège ténébreux, mystérieux, diabolique ; pour attiser autour d'elle toutes les tortures de l'âme; pour forcer un malheureux à désespérer de lui-même... Cette femme, cette possédée avait enfin accompli l'œuvre de vingt ans : le malheur de Guionvac'h était au comble.

Plus rien au monde ! Sa famille, qu'il n'avait pas connue, avait été écrasée sous la même destinée... Il venait enfin de le savoir, il n'en restait plus de traces.

Plus rien... Il ne pouvait penser à Marivonic, au vieux Guennaü, lui diffamé, lui poursuivi, flétri... lui dévoué à toutes les vengeances... même à celles de la force publique !

Plus rien... Il marchait précipitamment sur le sable vers les rochers du Couragan.

Plus rien... Il ne pouvait prier, son âme n'avait plus de rosée.

A cette heure, le ciel semblait descendu dans la mer. Elle était polie et toute bleue... Les étoiles s'y balançaient doucement, et les rayons de la lune, plongeant jusqu'au fond, traçaient de longues allées de colonnes, enveloppées de reflets doux et paisibles. On eût dit une immense mosquée de lumière bâtie dans les profondeurs de l'Océan.

Ce sourire d'une nature si calme, si mélancolique, parut à Guionvac'h la plus amère de toutes les ironies...

— Plus rien, dit-il, rien que l'enfer en ce monde... Autant le chercher dans l'autre !

La voix de Magdeleine dominait les cris de l'orgie dans la maison de Kernitrâ.....

— Encore cette voix !!.....

Guionvac'h marchait; il s'arrêta un instant pour regarder un rocher hérissé de pointes aiguës assez avancées dans les brisants.

— Celui-là brisera bien le crâne, dit-il... Le lit de repos est au dessous, sans tréteaux ni cierges... Personne ne viendra pleurer là... Marivonic !... on la consolera... Allons, adieu à ceux qui auront une larme, s'il y en a une dans le monde pour le fils de Martha...

Il courait à la mer pour se briser la tête contre la roche noire.

Tout à coup il se sent retenu avec force... Il se retourne.

— Ah ! tu es là, pauvre Minn-dû !

C'était Minn-dû qui l'arrêtait par l'habit.

Guionvac'h pleura... Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pleuré.

— Tu m'aimes encore! dit-il, en se laissant tomber sur le sable.

Minn-dû se coucha près de lui et se mit à le caresser.



« C'était Minn-dû qui l'arrêtait » (p. 131).



Une mère.

CHAPITRE VII

Une Mère.

Après quelques heures d'anéantissement, Guionvac'h s'était relevé. Malgré la confusion de ses pensées, qui lui retraçaient en même temps ses voyages, son enfance, son abandon, quelques joies et beaucoup de douleurs, je ne sais quelle impulsion secrète, quel instinct puissant le dirigeait vers la chapelle de Notre-Dame de Pitié.

Il marchait... puis, comme il arrive après une crise violente, après le choc d'un grand malheur, il cherchait à sonder toutes les profondeurs de ses souvenirs, à évoquer les plus lointains.

Les peines de la vie actuelle ont pour effet de rejeter notre âme dans le passé ou de la lancer dans l'avenir... L'avenir... Guionvac'h n'y voyait qu'un abîme... Le passé ! il cherchait !... jamais il n'avait eu ni frères ni sœurs. Mais sa mère, mais Martha, il avait dû être bercé sur ses genoux, pressé, réchauffé contre sa poitrine aux premiers jours de son enfance. Il avait dû sentir le souffle de sa bouche. Martha s'était quelquefois penchée sur son berceau pour fixer sur lui des yeux pleins de l'amour le plus pur... Ah ! s'il avait pu retrouver dans son cœur la plus faible trace du regard de Martha !... Il cherchait... L'homme qui ne se rappelle pas le regard de sa mère manque d'une partie de lui-même.

Guionvac'h ne souffrait plus autant du calme qui l'environnait... Il pouvait considérer la terre et le ciel... Partout il cherchait un regard de Martha.

Il approchait de la chapelle et parcourait lentement les sentiers tournants, creusés au milieu des rochers et pavés de petits cailloux

plus variés qu'une mosaïque et tout humides encore de la dernière marée montante.

La chapelle de Notre-Dame de Pitié est cachée au fond d'un vallon frais, au milieu d'un bois de hêtres et de peupliers, dans un labyrinthe de haies vives, dont les noisetiers, les frênes, les saules pleureurs se penchent vers un ruisseau bien pur. Ces eaux filtrées, à travers des veines de granit, parcourent une longue suite de prairies vaporeuses et vont se perdre dans la grève avec un murmure plus doux que la prière d'une vierge.

Quelques collines environnantes envoient vers le soir, avec la brise de terre, le parfum des bouquets de landes, comme un encens digne de ce lieu de paix, de solitude et de consolation.

Une petite tourelle dentelée, percée à jour comme une feuille au déclin de l'automne, élève sa flèche digne du carquois de saint Michel. Elle semble sortir d'un hêtre antique, dont le feuillage la caresse comme un père sa plus jeune fille.

Autour, des arceaux et des bas-côtés aériens, si légers, si gracieux, que les chérubins se plairaient à voltiger à travers leurs mailles pour faire leur sainte procession et chanter leur *hosanna* au milieu des airs.

Derrière l'ogive de la maîtresse vitre se trouvent les restes d'un cimetière qui servait encore il y a quelques années aux familles de Kerwigott, de Beg-en-Ainès et de la Saudraie. Aujourd'hui l'on n'y voit plus que quelques tombes recouvertes d'un gazon fin ; et les rayons de la lune qui ont traversé les dentelures de la flèche viennent se reposer sur une croix, qui s'élève au milieu comme un *étendard d'espérance et de miséricorde planté sur la frontière des deux mondes*.

A quelques pas de là, les flots déployaient leurs nappes immenses avec mesure et solennité.

De chaque feuille, au souffle de la brise, semblait sortir une voix pleine de résignation et de mélancolie.

Guionvac'h s'arrêta auprès de la fontaine où se trouve la niche de Notre-Dame, surmontée d'une petite ogive et d'une croix blanche qui sert de signe aux matelots.

Il abandonnait son âme aux impressions mystérieuses qui lui venaient de toutes parts. Chaque frôlement d'une feuille, chaque vibration d'un rayon de lumière, chaque mouvement d'une ombre semi-transparente lui révélait une existence.

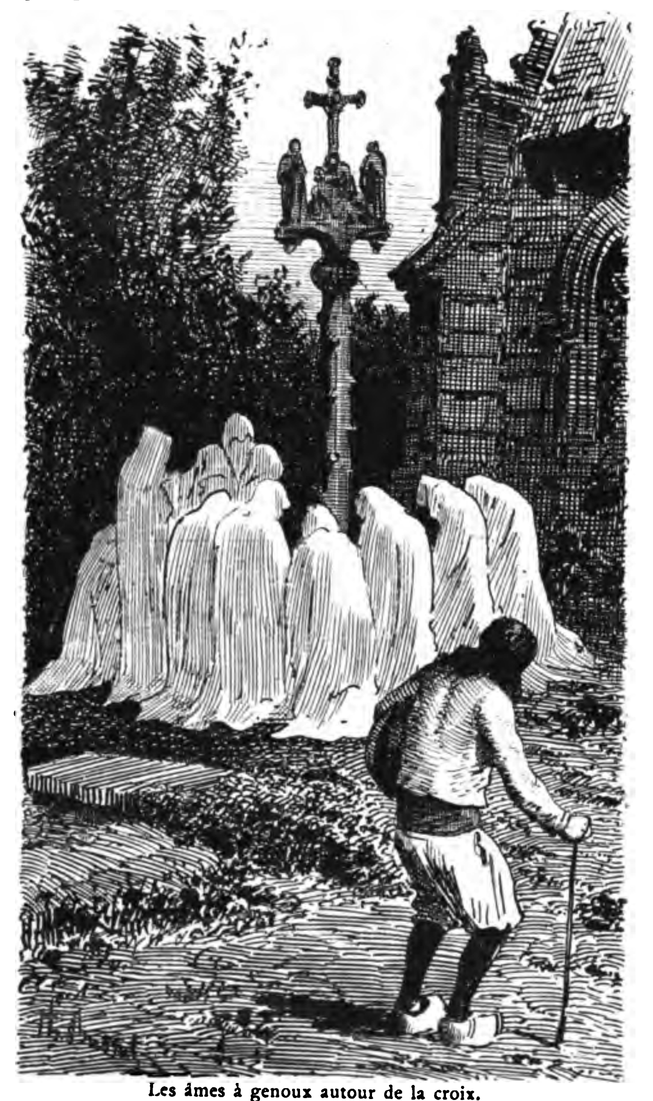
Ah ! si les âmes qui viennent passer quelques heures sur la

terre, ou pour expier des fautes, ou pour se répandre encore autour de ceux qu'elles désirent appeler vers elles, cherchent dans toute cette atmosphère qui nous offusque, quelques lieux où prendre du repos, — après le souffle de ceux qu'elles aimèrent, elles doivent choisir sans doute cette lumière d'une nuit étoilée, cette lumière qui vient séjourner dans le jeune feuillage après s'être échappée en ondes vagues et harmonieuses du balancement des flots de l'Océan.

Quelle est la poussière qui n'a pas vécu ? disait un sombre penseur, qui savait aussi écouter les paroles de la nuit. Mais quel est donc, dans l'immensité, le mouvement, le repos, le murmure, le silence qui ne révèle partout le mystère d'une âme qui pénètre la nôtre. Quelle est la poussière qui n'a pas vécu ? ah ! plutôt quel est l'atôme qui n'est pas pénétré de vie et d'immortalité ?

La lune tombait derrière la colline, les ombres devenaient plus noires, enveloppaient la terre et montaient vers le ciel ; les vitraux inférieurs semblaient descendre et s'enfoncer par un mouvement lent et sublime, comme un vaisseau qui sombre dans un océan de ténèbres. La petite croix de fer qui surmontait la flèche recevait encore quelques faibles rayons qu'elle réfléchissait sur la cime des

peupliers. On entendait dans le cimetière un bruit qui ne semblait pas de ce monde. On aurait dit le dernier soupir d'un petit enfant. Guionvac'h frémit, mais il s'avança.


Les âmes à genoux autour de la croix.

Autour de la croix étaient des âmes à genoux, serrées dans leurs linceuls blancs. C'étaient des femmes, car leurs cheveux descendaient comme des manteaux. Elles étaient immobiles, profondément inclinées, les mains jointes et tenant encore le chapelet avec une très petite croix de bois,

comme sur leurs trétaux. Elles se taisaient longtemps, puis elles chantaient en chœur... Mais ce n'était ni la musique de la terre, ni les chants du ciel ; c'était un long et faible murmure de souffrance, qui semblait venir de très loin et traverser tout l'espace qui sépare une vie de l'autre.

Elles disaient :

Pédet, quérent ha mignonnet,
Rac er vugalé ne rand quet.
Pédet, quérent ha mignonnet,
Rac er vugalé zo digas.

— « Priez, parents ; priez, amis, car les enfants ne le font pas ; priez, parents, priez, amis, car les enfants sont bien ingrats. » —

— Ah ! oui, les enfants sont ingrats, cria Guionvac'h ; jamais, non jamais je n'ai prié pour ma mère.

Il tombe à genoux et dit un *De profundis* pour Martha. Il y avait longtemps qu'il n'avait pu dire une seule parole à Dieu... mais quand il pria pour sa mère, son âme retrouva de la rosée.

Il était donc à genoux sur une tombe, il ne savait pas laquelle, mais tandis qu'il se prosternait en s'appuyant sur le petit bénitier, la terre semblait tressaillir sous lui.

Et les âmes se tenaient au pied de la croix et répétaient toujours :

— « Priez, parents ; priez, amis, car les enfants ne le font pas. Priez, parents ; priez, amis, car les enfants sont bien ingrats. » —



L'âme d'une mère (p. 140-141).

Ces reproches brisaient le cœur de Guionvac'h, qui ne cessait de dire des *De profundis* pour Martha.

Enfin l'un des fantômes se redresse, relève la tête et s'avance lentement vers lui. Guionvac'h veut fuir, mais il ne le peut. Il éprouvait je ne sais quel désir mêlé de terreur. Il n'avait jamais entendu les voix qui sortaient alors du fond de son cœur... Il était couvert d'une sueur glacée et sur le point de défaillir...

Le fantôme écarta sa longue chevelure et fixa les yeux sur

Guionvac'h... Chose étrange! le fantôme essayait de sourire... mais il ne pouvait, car il avait vu les mystères de l'autre vie.

Qu'il est triste le regard silencieux d'une âme en peine!

Pourtant, celui du fantôme qui venait de se dévoiler en écartant sa longue chevelure, Guionvac'h pouvait le supporter sans tomber la face contre terre... Il croyait se rappeler un rêve, et dans ses yeux lugubres il entrevoyait un rayon d'amour...

— Ah! s'écrie-t-il, c'est Martha : dans ce monde comme dans l'autre, il n'y a que Martha qui puisse me regarder ainsi.

Cette sublime et infaillible sympathie qui nous enchaîne à l'âme d'une mère vivante ou morte, il venait de l'éprouver tout entière...

Et l'amour d'une mère avait pu s'exhaler même à travers le linceul d'un fantôme!!.....

— Ma mère! Martha! criait Guionvac'h d'une voie étouffée, et il tendait les bras vers elle.

Mais le fantôme développe le bras qu'il tenait caché sous son linceul, et l'allongeant vers l'église, il montre à travers les vitraux une étole éclairée d'un cierge. C'était l'étole de l'évangélisation. Puis il regarde encore et retourne s'agenouiller au pied de la

croix, en continuant des chants si faibles qu'aucune voix ne pourrait les redire.

— Je te comprends, Martha, tu seras obéie, dit Guionvac'h.

Mais à peine avait-il achevé de parler, que les âmes avaient disparu; il ne restait plus que des ténèbres autour de Notre-Dame de Pitié...



Seul !



« On le voyait, à l'heure du soleil couchant, assis sur la colline qui domine les coureaux » (p. 144).

CHAPITRE VIII

Évangélisation.

Au village de Kerwigott, à quelques centaines de pas de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, vivait, retiré dans une maisonnette bien modeste, dom Réguidel, ancien recteur de la paroisse. Pendant près de trente années, il avait connu bien des misères, pleuré sur bien des infortunes, versé bien des consolations, concilié bien des familles. Sa carrière avait commencé par

l'apostolat dans les déserts du Nouveau-Monde. Là il avait offert à Dieu les prémices de ses fonctions sacerdotales. Il avait souffert pour la foi et demandé avec ardeur la faveur du martyre. Souvent il avait célébré le sacrifice d'expiation dans les repaires des bêtes féroces, dans le creux des arbres séculaires, ou sur la pirogue des sauvages, au milieu d'une mer agitée comme la vie du missionnaire. — « Aimez Dieu... Aimez les hommes... » Ces mots qu'il n'avait cessé de redire toute sa vie, il les répétait encore à ses anciens paroissiens, qui venaient souvent le visiter dans sa chaumière de Kerwigott. Ces mots qu'il avait fait retentir sous les voûtes des forêts, sur le bord des grands fleuves, sur le sommet des montagnes, lui sortaient du cœur comme le cri incessant de la charité.

Ainsi dom Réguidel attendait encore, au milieu des bonnes œuvres, que sa vie fût pleine de jours.

Quand on le voyait, à l'heure du soleil couchant, assis sur la colline qui domine les coureaux, baissant un front pâle et méditatif sur un livre des anciens pères de la primitive Église, ou bien, relevant la tête pour écouter l'hymne que chante toute la création avant le repos du soir, ou bien caressant les cheveux blonds des petits enfants qui se plaisaient à jouer auprès de lui ; quand on le

voyait regagner tranquillement sa modeste retraite, non sans dire aux paysans pressés sur son chemin quelques-unes de ces bonnes paroles qui provoquent un sourire de contentement, on se demandait si ce digne pasteur n'avait pas trouvé le ciel ici-bas.



« Viens vite, enfant prodigue, je t'attendais depuis longtemps » (p. 149).

Parfois les pêcheurs qui passaient en mer, après avoir doublé la barre du Pouldu regardaient de loin, et s'ils apercevaient dom Réguidel, cette vue leur semblait un heureux augure ; ils disaient : Le bon pasteur est là-haut sur la montagne.

Par ses études, ses voyages, ses relations, dom Réguidel avait acquis un savoir et une prudence que sa modestie ne laissait pas

d'abord apercevoir. Il disait que la discussion n'a jamais amendé personne. Il n'avait confiance que dans les paroles de charité, et il priait Dieu de faire le reste. Il avait entendu aussi, lui, en courant par le monde, un bruit sourd d'incrédulité et il pensait que la foi pure et vivante, qui régnait alors et qui régne encore dans le pays de Bretagne, ne pourrait se garantir du souffle desséché du siècle que par le maintien d'un reste de sa nationalité : non qu'il hésitât sur l'obéissance aux lois de la mère patrie, mais il aurait voulu conserver, dans le caractère et les mœurs de ses compatriotes, assez d'originalité, d'énergie et de sentiment breton pour résister à une assimilation complète qu'il redoutait.

Pour lui, il cultivait avec amour sa langue natale, et il était parvenu à en faire l'instrument d'une éloquence mâle et pénétrante; il y trouvait une harmonie, une force, une naïveté toute primitive.

Il aimait aussi les jeux des paysans, les luttes, les courses, la soule, la perche, parce que ces jeux développent et fortifient la jeunesse, et que les fêtes publiques par leur originalité même font aimer la patrie, et qu'elles y attachent les hommes par le plaisir qu'elles donnent et l'émulation qu'elles excitent.

Rien ne lui paraissait plus triste que de voir dans quelques

paroisses les jeunes gens condamnés par la rigueur des préceptes développés au prône à se tenir les bras croisés et le dos appuyé contre un talus pendant une partie du dimanche.

— Il faut bien se garder, disait-il, de laisser tomber les hommes dans la morosité; ils sont tout prêts alors à écouter les novateurs qui viennent leur présenter le tableau d'une vie moins triste et moins monotone.



« Les vieillards, avec leur ancien recteur, faisaient la partie de boules. »

Aussi, tous les dimanches après vêpres venait-on danser sous ses yeux, dans son aire à battre. Les binious y jouaient les airs de la patrie et les vieillards, de compagnie avec leur ancien recteur, faisaient la partie de boules. Ils s'échauffaient encore à discuter

les coups : *Me a biaü, ion e biaü!* C'est à moi, c'est à lui ! — La chose paraissait douteuse aux plus capables. Alors on détachait les ceintures pour mesurer.

Appuyé sur son bâton, dom Réguidel descendait tous les matins l'allée des châtaigniers pour aller dire la messe à Notre-Dame de Pitié. Il avait soin de la dire au point du jour, afin que les gens du quartier pussent l'entendre avant les travaux des champs. Après la messe les fidèles l'entouraient, le reconduisaient chez lui, lui donnaient le bras pour remonter la colline.

Tel était l'homme juste appelé dom Réguidel, ancien doyen et recteur de la paroisse de Guidel, desservant sur ses vieux jours la petite chapelle de Notre-Dame de Pitié.

Il avait souvent gémi sur le sort du malheureux Loïsic Guionvac'h, mais il le jugeait avec l'indulgence d'un homme charitable qui sait que les circonstances pèsent sur bien des destinées, et que trop de gens s'attribuent par une vanité coupable le mérite de leur facile vertu. Pour lui il avait reconnu depuis longtemps les grandes qualités et les grandes passions du malheureux orphelin. Il avait prévu les orages de sa vie : aussi avait-il voulu l'y soustraire en le faisant venir près de lui pour lui donner de l'instruction et le pré-

parer aux saints ordres. Mais dès ses premières années Guionvac'h n'avait pas pu se plier à ces habitudes d'une vie tout immobile. Il lui fallait des champs, des collines, des plaines de lande, des rochers et tous les accidents de la mer.

Un jour, enfin le bon prêtre vit Guionvac'h le déserteur arriver à sa chaumière de Kerwigott. A cette vue il éprouva une telle émotion qu'il lui fut impossible de se lever de son siége; ses jambes tremblaient : mais il pleura, puis il lui tendit les bras en disant :
— Viens vite, enfant prodigue, je t'attendais depuis longtemps.

Guionvac'h se jeta dans cet asile que lui ouvrait dom Réguidel. Il se sentit revivre aux battements d'un cœur brûlant d'amour pour les hommes, sa confiance fut entière; il raconta tout ce qui s'était passé dans son âme et tout ce qu'il avait vu les jours précédents.

— Dieu a permis à ta mère de venir te donner un grand avertissement en ce monde. Elle t'a montré l'église que tu avais abandonnée, et l'étole de l'évangélisation sous laquelle tu n'as jamais baissé la tête.... Trouve-toi demain à minuit à la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Je rassemblerai toutes mes forces pour me rendre près de toi.

Une coutume profondément religieuse existe depuis longues années dans le pays de Notre-Dame de Pitié.

Lorsqu'un pére ou une mère ont à déplorer la vie déréglée d'un de leurs fils qui fréquente les auberges pour y passer ses journées, qui, le *penbac'h* en main, court les foires et les marchés pour trouver l'occasion de se mêler à toutes les querelles ou de les provoquer; qui passe auprès de l'église sans tirer son chapeau ni faire le signe de la croix; qui manque souvent à l'office du dimanche et ne va jamais écouter les avertissements des prêtres; un fils que l'on trouve souvent jeté tout de son long, la nuit, dans les chemins, hors d'état de se traîner à la maison de son père, ou qui arrive en hurlant de mauvaises chansons, en balbutiant des injures ou des blasphémes; alors la douleur de la famille est grande, et Dieu seul peut y porter remède.

La mère s'approche de son fils dans un de ces moments où l'âme la plus dégradée fait un retour sur elle-même; elle se met à parler doucement et à l'écart; puis lui mettant une main sur l'épaule, de l'autre elle lui montre l'église en disant :

— Mon fils, ton père et ta mère n'ont pu te ramener à bien vivre; Dieu seul le pourra... Veux-tu venir avec moi demander

l'évangile de la nuit? Personne ne le saura, personne que ta mère.

Alors, si le jeune homme se sent porté au bien, il s'attendrit et répond :

— Oui, ma mère, j'irai.

Le pasteur est prévenu et s'y rend aussi, mais bien secrètement.

. . . .

Il était bien près de minuit. Par une nuit obscure, Guionvac'h descendait lentement l'allée des châtaigniers pour se rendre à la chapelle. Il avait déposé ses armes : parfois il s'arrêtait et s'appuyait contre les arbres qui bordaient le chemin.



« Oui, ma mère, j'irai. »

Minn-dû s'agitait et grognait avec inquiétude; mais Guionvac'h n'y faisait pas attention, bien qu'il eût entendu lui-même quelques chuchotements dans le taillis voisin, et que le feuillage eût tremblé plusieurs fois malgré le calme parfait qui régnait dans l'air.

Une seule pensée occupait l'orphelin; son âme ne sentait plus

le même vide, il était arrivé au jour de la réconciliation. Il marchait seul, abandonné; mais les grands événements des jours précédents, l'image d'une mère qui, de l'autre vie, semblait lui tendre une main secourable et dissiper tous les prestiges dont il avait été victime, l'absence de Magdeleine qui paraissait avoir enfin lâché sa proie, et même un souvenir tendre des naïves vertus de Marivonic et des promesses qu'elle lui avait faites sur le rivage du Couragan, tout cela le faisait respirer plus à l'aise et mettait un peu de baume dans son âme.

Il arrive près du porche, Minn-dû s'y arrête... Pour lui il entre dans la chapelle et va s'asseoir sur un petit banc de bois auprès de l'aigle de saint Jean, qui soutient le livre du chœur. Avez-vous quelquefois visité, pendant la nuit, une petite chapelle cachée dans les vallons ou dans les bois? Vous êtes-vous mis à genoux pendant quelque temps, seul, sur la pierre auprès de la balustrade, pour entendre la parole de votre cœur? Dites-moi si cette chaumière de la prière, par le contraste même de sa misère et de son obscurité avec l'éclat et la magnificence de Celui qui veut bien y demeurer près de nous, pauvres exilés, ne vous a pas souvent jeté dans un long recueillement, ne vous a pas mouillé la paupière?

Dites-moi si, tout seul, bien loin de la mauvaise honte qui vous a tant de fois courbé sous la mesquinerie des opinions d'autrui, vous n'avez pas trouvé là des aspirations et des tendances qui dorment habituellement en vous?



« Avez-vous visité, la nuit, une petite chapelle... » (p. 152).

Là tout est symbolique, jusqu'à l'éclat momentané, jusqu'aux mouvements convulsifs de cette petite lampe qui veille auprès du tabernacle, et qui dans sa vive agitation semble à peine avoir un moment à vivre, comme l'homme qui se tourmente un jour et qui n'a pas de lendemain.....

Jusqu'aux lourds battements du balancier de l'horloge, qui en ébranlant les voûtes, les poutres, les tribunes, semble démolir un frêle édifice, comme le temps démolit pièce à pièce l'existence humaine pour en jeter les débris dans l'éternité;

Jusqu'à ces images mouvantes des saints dans leurs niches, des petites colonnes et du tabernacle lui-même, qui semblent se mêler, se pénétrer, se confondre, comme les pensées de l'homme qui veut sonder les saints mystères;

Jusqu'à ces ombres fantastiques des deux anges adorateurs, qui semblent descendre des combles, comme pour annoncer à l'homme la fin d'une vie qui n'est elle-même qu'une vapeur légère obéissant au moindre souffle.

Guionvac'h s'abandonnait aux inspirations de sa prière et ne sentait pas le temps s'écouler.

Tout à coup, il entend s'ouvrir la petite porte de la sacristie. Dom Réguidel ne tarde pas à paraître, revêtu d'un surplis et portant l'étole de l'évangélisation, la même que Guionvac'h avait vue à travers les vitraux... Le vieux prêtre marchait bien péniblement, la route qu'il venait de faire, dans une nuit très obscure et par un chemin difficile, avait presque épuisé ses forces.

Cependant il s'approcha du jeune homme, et lui déroulant le tableau des misères de sa vie passée, il lui demanda s'il était prêt à jurer fidélité inviolable à Celui qui a souffert de nos souffrances et pleuré de nos larmes.

— Oui, par l'âme de ma mère, dit Guionvac'h avec force.

— Viens, dit le pasteur.

Et il le conduit dans une petite chapelle sépulcrale creusée dans le roc. Et levant un linceul blanc, il découvre une grande image en granit du Christ mort, soutenu sur les genoux de sa mère, Notre-Dame de Pitié :

— Jure encore, dit-il au jeune homme.

Guionvac'h étend le bras et prononce un nouveau serment.

— A genoux! répond le vieillard... Pauvre orphelin! si ta mère n'avait pas été arrachée de ton berceau, elle serait ici près de toi. Aujourd'hui, tu viens seul recevoir la vertu du saint Évangile.



L'évangélisation (p. 155-156).

Cependant Guionvac'h était hors de lui-même; l'œil fixe, il tremblait et souriait en même temps, puis il s'écria :

— Non, non, je ne suis pas seul... Voyez-la !

En effet, à ses côtés était encore le fantôme de Martha, le même qu'il avait vu dans le cimetière au pied de la croix... C'était les mêmes gestes... C'était le même regard. Elle resta près de son fils pendant toute la durée de l'évangélisation.

Dom Réguidel aperçut lui-même cette apparition; il avait connu Martha :

— C'est bien elle, dit-il,... incline la tête !

Et il imposa l'étole.

— Maintenant, prions ensemble pour le repos de son âme...

Ils se mirent à prier.

Le fantôme s'arrêta longtemps à considérer Guionvac'h. Puis il se retira, avec l'expression de la plus lugubre tristesse.

— Relève-toi, mon fils, dit le vieillard; tu reviendras souvent près de moi, nous prierons souvent pour elle. Te voilà dans la voie du salut... Viens, sortons, donne-moi le bras, seul je ne pourrais remonter la colline.

Il marchait, courbé de fatigue, s'appuyant d'un côté sur le bras de Guionvac'h, de l'autre sur son bâton.

Ils ouvrirent la porte de la chapelle pour s'en aller. Minn-dû était là, sous le porche, tout aussi inquiet, tout aussi agité qu'auparavant.

A peine avaient-ils fait quelques pas et commençaient-ils à gravir la colline, qu'une troupe de soldats embusqués derrière les arbres s'élancent et saisissent Guionvac'h désarmé, embarrassé par les soins mêmes qu'il donnait au vieillard, et d'ailleurs peu disposé à faire résistance.

Minn-dû s'était déjà lancé sur l'un des assaillants, cet assaillant, c'était Kerias lui-même.

Mais Guionvac'h retint son chien et dit aux soldats :

— Soyez tranquilles; le déserteur vous laissera faire.

— Déserteur et fraudeur, cria Kerias, dans vingt-quatre heures tu ne feras peur à personne.

— Soit! répond Guionvac'h, il est temps que cela finisse.

Dom Réguidel, d'abord abîmé dans la douleur, ne contint plus son indignation.

— Quoi! dit-il, c'est au sortir d'une sainte chapelle où la Providence a voulu le consoler, c'est quand il soutient de son bras un vieillard infirme, un prêtre qui depuis cinquante ans vous

bénit tous tant que vous êtes, que vous venez vous cacher de nuit derrière les buissons pour livrer à ses bourreaux le plus malheureux de tous les orphelins! Allez, vous ressemblez aux Juifs qui vinrent, la nuit, mettre la main sur le Seigneur au Jardin des Oliviers!

Les soldats se laissèrent peu toucher aux paroles du vieillard, et Kerias, animé de ses anciens ressentiments, s'écria :

— Pas de grâce aux fraudeurs... Laissez passer la justice du roi...

Le vieux prêtre resta seul, assis sur une pierre et attestant le ciel.

Guionvac'h fut emmené vers le rivage; on l'embarqua sur une péniche pour le conduire à Lorient.

Dès la pointe du jour, la péniche cinglait à pleines voiles. Minn-dû nageait en arrière.

— Toujours ce maudit chien! dit Kerias; et il dirigea vers lui le canon de son fusil.

Guionvac'h, paisible jusque-là, devint furieux... Rien ne l'arrête, il s'élance sur le gabelou :

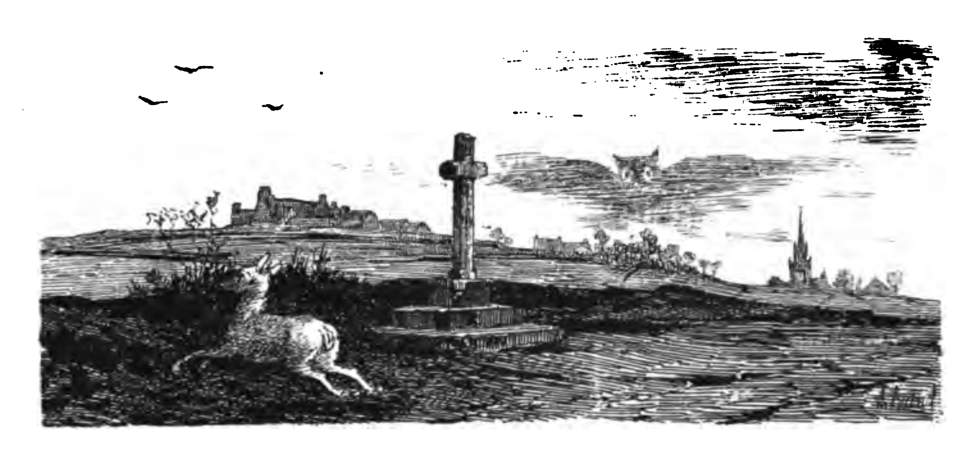
— Misérable, s'écrie-t-il, regarde-moi!... Attends que je sois mort, personne ici ne te sauverait.

Kerias effrayé posa son arme sur un banc.

Et Minn-dû nageait tranquillement à la suite de la péniche.



L'arrestation (p. 157).



La biche de sainte Ninoc'h (p. 170).

CHAPITRE IX

La Biche.

Lorsque les gens de Guidel et surtout ceux de la Saudraie apprirent l'arrestation de Guionvac'h, une vive douleur mêlée de honte et d'indignation éclata de tous côtés. Dom Réguidel avait raconté dans tous ses détails la conversion de l'orphelin et l'apparition miraculeuse qui l'avait précédée. Désormais Guionvac'h était rentré en grâce avec le ciel, le prestige de

terreur et de malédiction qui l'avait tenu à l'écart se trouvait dissipé. On ne vit plus que son malheur et ses qualités, qu'on avait plus d'une fois admirées.

Les gars de la Saudraie trépignaient de fureur en songeant que le plus brave jeune homme du quartier avait été pris sans défense. Mais que faire pour le secourir? Il était maintenant dans la prison du roi et chargé de grosses chaînes.

Le vieux Guennaü ne pouvait consoler sa fille; il pleurait lui-même avec la pauvre enfant qui se mit à courir toutes les chapelles et qui ne manqua pas de s'aller prosterner dans celle de Notre-Dame de Pitié, auprès du sépulcre taillé dans le roc. Elle prit bien des engagements, fit bien des vœux, et plus tard elle se mit à genoux sur l'herbe qui couvrait la tombe de Martha et celle de sa mère. Mais au milieu de ses prières elle était assaillie d'images funestes qui la faisaient tomber en défaillance ou la jetaient dans le délire. Elle voyait Guionvac'h emporté par un torrent tout ensanglanté, elle entendait le craquement de ses os, et au milieu de tout cela, les cris de Magdeleine la folle.

Cependant le bon prêtre de Kerwigott se hâta de venir à la Saudraie. Il était monté sur une haquenée noire que l'on condui-

sait doucement par la bride. Sa tête retombait sur sa poitrine; une affliction profonde se peignait sur sa vénérable figure, mais elle se mêlait à l'expression du recueillement et de la résignation, dont sa vie n'avait été qu'un long apprentissage.

Tous les gens du village accoururent autour de lui et attendaient avec respect qu'il voulût bien dire quelques mots. On savait qu'il pensait à Guionvac'h.

— Mes enfants, dit-il, on le conduit à Lorient; vite, c'est à Lorient qu'il faut aller. Venez avec moi.

— Allons, s'écrièrent tous les gens de la Saudraie, tous jusqu'à Trévihan...

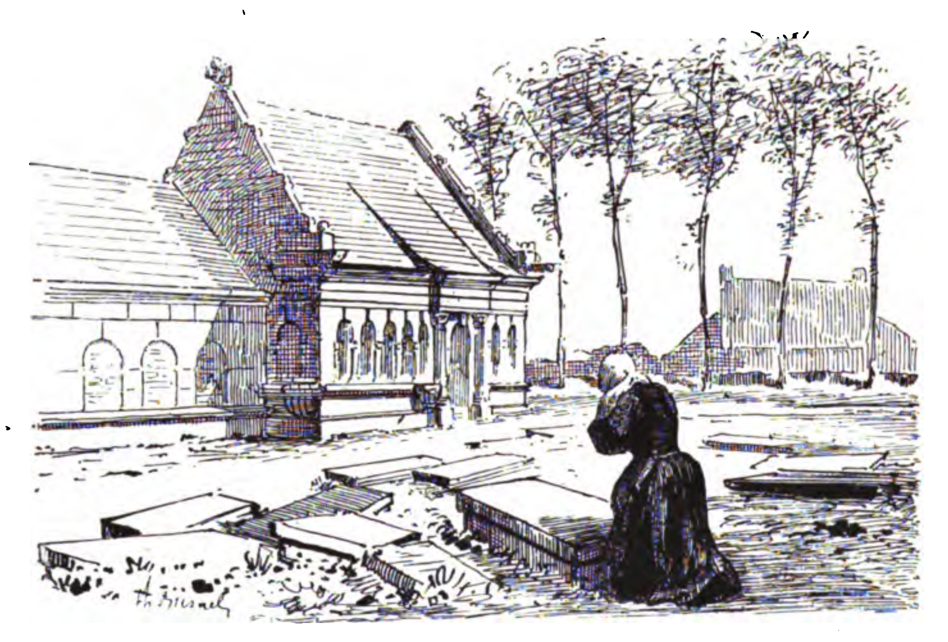
Ils se mirent dans les sentiers avec le bon pasteur; chacun redoublait de soins pour lui épargner la fatigue et les secousses. Mais dom Réguidel pressait en disant :

— Allons... L'âge ne me retarde que trop, il n'y a pas une minute à perdre. Plus tard, si Dieu nous aide, nous pourrons nous reposer.

Tous ceux qui rencontraient le vieux curé s'arrêtaient et se découvraient, le suivaient quelques pas en demandant quelle bonne œuvre il allait faire si loin. Les femmes lui présentaient leurs petits

enfants pour qu'il les caressât; mais lui ne voulait pas s'arrêter.

Ils passèrent chapeau bas et le chapelet en main tout le long des murs de la chapelle de la Trinité en Quéven. Déjà ils voyaient



Marivonic sur la tombe de Martha (p. 162).

s'élancer, aussi svelte qu'un mât de frégate, la tour des signaux qui, du port de Lorient, domine jusqu'à la mer sauvage auprès des rochers de *Belle-Ile.* Aujourd'hui l'on ne voyait plus monter et descendre ses pavois de toutes couleurs. Elle ne renouvelait pas sa parure; pour tout signe au haut de son mât flottait un pavillon noir.

— Soutenez-moi, mes enfants, pressons le pas, voilà le pavillon de deuil... Dès que vous le verrez tomber il ne sera plus temps... Alors Dieu fasse paix à son âme!

Tous les yeux restèrent fixés sur le pavillon.

Bientôt les voyageurs se trouvèrent sous les grands tilleuls plantés devant les remparts. Comme ils passaient le pont-levis, les ouvriers de l'arsenal sortaient à flots pressés, emportant dans leurs filets de corde d'énormes faix de bois blanc.

— Dépêchons-nous, disaient quelques-uns, nous viendrons voir fusiller le déserteur.

— Bah! répliquait un autre, nous n'aurons pas le temps... On dit qu'il est bel homme.

— As-tu vu son gros chien, comme il est couché près de la prison? Il a hurlé toute la nuit, personne n'a pu dormir. Pourtant on l'a rossé d'importance. Le gouverneur a dit qu'il voulait le garder pour l'attacher dans sa basse-cour.

Les gens de la Saudraie ne tardèrent pas à passer sur une longue place plantée de deux rangées d'ormeaux. Les soldats et les matelots s'y rassemblaient, les tambours portaient un crêpe noir.

Ils arrivèrent à la maison du gouverneur. On leur refusa d'abord

l'entrée, mais dom Réguidel prit le ton d'un homme qui sait allier à l'humilité la plus profonde le plus haut sentiment de la dignité de son ministère. Personne n'osa lui résister, il entra et fit entrer ses compagnons.

Le gouverneur était alors M. de Tinténiac, homme de bien, mais très dur pour le service; *le même qui repoussa depuis les Anglais débarqués au Pouldu* (en 1746).

— Au nom de Dieu, hâtez-vous, Monsieur le gouverneur, suspendez la mort de l'homme! gardez-vous d'un pareil crime.

— Un crime! répond tranquillement le gouverneur; Monsieur l'abbé, la loi est faite, il faut qu'elle s'accomplisse, il n'y a pas de crime à cela; ainsi veuillez bien permettre...

— Permettre de verser le sang d'un malheureux auquel on a tendu des embûches lorsque la Providence le conduisait dans une sainte chapelle pour y expier quelques fautes et revenir à Dieu! lorsqu'il soutenait au milieu de la nuit un vieillard, un infirme, un prêtre qui avait imploré son secours!...

— Mais enfin, Monsieur l'abbé, il y a ici crime de désertion.

— Ah! Monsieur le gouverneur, vous êtes Breton, dit le bon prêtre, mettez-vous à la place d'un pauvre orphelin qui passe en

vue de sa patrie après un premier exil. Et qu'a-t-il fait ? il s'est jeté à la mer, sans espoir de salut..... et si son pauvre chien ne s'était pas trouvé là!...

— Ah! Monsieur le gouverneur, dit Trévihan tout en larmes,



La députation de la Saudraie se rendant à Lorient (voir p. 163).

si vous aviez entendu comme lui chanter le coq de la Saudraie!

. . . .

On commençait à entendre un lugubre roulement de tambour.

Le bonhomme Guennaü ne put résister.

— Oui, s'écriait-il, c'est lui qui s'est jeté encore l'autre jour à

la mer, au risque d'être coupé en morceaux par les lames qui le battaient contre des rochers plus tranchants que mon couteau... Et il nous a sauvés tous tant que nous sommes, moi, ma fille Marivonic et tous ces gars-là! Demandez-leur... Et chaque fois qu'il y a un homme à sauver, il se jette à la mer; chaque fois que le feu est à quelque maison, c'est lui qui accourt le premier; chaque fois qu'il y a un chien enragé, c'est lui qui le tue.

Tous les paysans répétaient, dans la naïveté de leur langage, ce que venait de dire le bonhomme Guennaü; puis ils tombèrent tous à genoux pour demander la grâce du déserteur.

Monsieur de Tinténiac ne put résister :

— Eh bien! mes amis, le roi le saura.

Il donna l'ordre d'arrêter le cortège qui déjà était en mouvement... Guionvac'h fut reconduit en prison.

Mais l'âme du gouverneur avait été touchée. Il exposa chaleureusement les motifs d'indulgence et de pitié.

Le roi fit grâce.

Ce fut grande joie dans tout le pays, depuis le Laita jusqu'au Scorff. On ne parlait que du bon monsieur Réguidel et de Loïsic Guionvac'h. Chacun faisait des vœux pour son bonheur.

Les veillées recommencèrent à la Saudraie. Le bonhomme Guennaü se livra de tout son cœur aux sentiments qu'il éprouvait naturellement pour l'enfant qu'il avait ramassé transi de froid sur le pailler. Marivonic suivit l'exemple de son père et le jour des noces fut enfin arrêté, au grand contentement de tout le voisinage.

. . . .

Guionvac'h et Marivonic attendaient ce jour, long à venir. Tous deux causaient un soir auprès de la porte du moulin. Ils riaient en regardant les murs du château et la petite ogive à travers laquelle Marivonic avait tant de fois porté à Guionvac'h des crêpes de blé noir.

Cependant la jeune fille devint pensive :

— Pourquoi donc, dit-elle, ne voyons-nous plus le pauvre Minn-dû depuis quelques jours?

— Je ne sais, répondit Guionvac'h, j'y pensais aussi... Mais voilà une bête qui court dans le taillis; écoute, c'est peut-être lui.

En effet, on entendait sous le bois un galop des plus rapides, mais trop léger pour que ce pût être Minn-dû. Le feuillage tremblait, le bruit s'approchait... Les deux amants virent paraître

22

quelque chose de blanc qui passa tout près d'eux et s'éloigna comme un trait.

— Sainte Vierge! dit Marivonic, c'est la biche blanche de Sainte-Ninoc'h!

Ils étaient glacés d'épouvante, ni l'un ni l'autre n'osait parler. Ils rentrèrent, et malgré toutes les gaillardises de Trévihan qui les plaisantait sur leur tristesse, ils ne parvinrent pas à la chasser.

Mais le lendemain ils reprirent bonne espérance, ils oublièrent le cauchemar de la veille... et l'on s'occupa des noces.



« Et l'on s'occupa des noces. »



L'invitation aux noces.

CHAPITRE X

Les Noces.

Guionvac'h et le bonhomme Guennaü avaient fait une longue tournée dans les paroisses des environs. Ils appelaient chaleureusement tous leurs amis :

— Venez... venez vous réjouir au moulin de Guennaü; il y aura de belles noces, de bon cidre, un beau rôti... et de bonnes gens pour vous recevoir, sous la grange s'il fait mauvais, sous

les grands marronniers si le soleil est beau... Mathurin viendra sonner de la bombarde.

Le caractère de Guionvac'h, les vicissitudes de sa destinée avaient excité trop d'intérêt de curiosité pour qu'on ne s'empressât pas d'accourir aux noces de l'orphelin. On y vint de tous côtés et par familles entières, avec les enfants et les petits-enfants.

Ceux de Caudan, de Redené, de Pont-Scorf, arrivaient sur de bons chevaux qu'ils faisaient galoper autour de l'aire à battre et sauter par-dessus les monceaux de ruines accumulées dans la cour du château.

Il y avait trois binious, dont les basses cornantes comme de gros tuyaux d'orgue ne pouvaient couvrir les sons aigus, saccadés, vibratiles, de la bombarde de Mathurin.

On courait par tous les sentiers au-devant des invités, et dès qu'ils avaient sauté de cheval, on les prenait par la main, on entrelaçait quelques tours de danse, puis on les conduisait sous les marronniers, auprès de la cascade, pas bien loin de la petite ogive à laquelle se rattachaient de si doux souvenirs.

Les jeunes filles se rangeaient du côté de Marivonic, les jeunes garçons du côté de Guionvac'h.

Au pied des arbres, il y avait nombre de barriques de cidre cachées sous des tentes et garnies de rameaux de châtaigniers.

Dans le verger on avait creusé d'énormes trous pour y faire bouillir les chaudières. Les flammes du feu de lande montaient, pétillaient de tous côtés. On aurait dit autant de feux de joie.



Favennec et Trévihan.

Déjà l'on enfonçait dans la gueule des fours de gros quartiers de veau, piqués au bout des fourches.

Les rôles étaient bien distribués. Le tailleur Favennec et Trévihan, le piqueur de toile, tenaient en main des branches de genêt fleuri, véritable sceptre des bazvalans, des chourics (26) et de toute cette race de

marieurs que l'on retrouve partout, et qui partout se croit appelée à prévenir la fin du monde.

Trévihan et Favennec avaient ici double emploi et portaient double décoration. Ils étaient cuisiniers et maîtres de cérémonie.

Le tablier blanc et la fourche pavoisée indiquaient la première de ces dignités. Quant à la seconde, elle avait pour insigne un gros paquet de rubans rouges plaqués sur l'épaule gauche.

C'était ces deux importants personnages qui avaient dressé la table des mariés et celle des mendiants. Ces derniers s'empressaient aussi d'arriver; à leur tête Pucik, Yan-Penforn et Marie Bernfoën, avec leurs besaces et leurs sacs de cuir tout ridés; car ils comptaient s'approvisionner et remporter à Kernitrå de quoi continuer la fête qu'ils commenceraient à la Saudraie.

L'aveugle Guilaü-Dall était venu aussi, sans autre guide que son chien noir (27).

Même Kerias le gabelou ne fut pas oublié, car il n'y a pas de longues rancunes dans ce bon pays. Il ne manqua pas de se rendre à l'invitation; mais il arriva tout armé, parce qu'en venant il avait cherché, le long de la côte, des vestiges de contre-

bandiers; il comptait bien en faire autant avant de rentrer dans sa cabane du Couragan, vers le milieu de la nuit.

En arrivant il s'adressa de suite au bonhomme Guennaü, comme à celui qui pouvait lui donner le plus de garanties et rassurer sa conscience essentiellement timorée :

— Bonhomme, lui dit-il, je viens de bon cœur aux noces de ta fille et de ce diable de déserteur, quoiqu'il m'ait bien un peu gêné dans l'exercice de mes fonctions... Mais s'il y avait dans ces boissons que tu vas donner à tous ces braves gens quelque chose qui n'eût pas payé les droits... tu sens bien...

— Sois tranquille, répondit le bonhomme, il n'y pas de fraude chez moi.

Sur cette assurance, Kerias vida un grand verre de cidre.

Cependant les jeunes garçons, Er-Govic à leur tête en sa qualité de garçon d'honneur, s'approchent des jeunes filles qui, parées de leurs coiffes et de leurs corkenn [(28)] galonnés de velours noir, quelques-uns même de cordonnets d'argent, attendaient avec une tranquillité apparente, tout en jetant quelques regards furtifs du côté de leurs voisins. Ceux-ci firent librement leurs choix, chacun offrit à celle qu'il préférait, et qui devait danser avec lui, un beau

ruban pailleté, moiré, festonné, dont elle s'empressa de se faire une ceinture. Puis Mathurin, plein d'enthousiasme, sonna l'air du départ.

Chacun prépara son cheval pour descendre à la chapelle de Notre-Dame de Pitié, où dom Réguidel attendait les deux jeunes gens qu'il n'appelaït plus que ses enfants.

Mais un acte solennel devait s'accomplir avant tout. Aucun des fiancés n'était assisté de sa mère; toutes deux elles reposaient dans le trou de terre auprès de Notre-Dame de Pitié. Mais il restait là un vieillard, et celui-là avait le droit de bénir avant le départ.

Guennaü, debout sur le seuil de la porte, attendait que Guionvac'h, environné du cortége de ses amis, s'approchât respectueusement pour commencer le *Chant du jeune homme,* et lui-même s'apprêtait à y répondre.

Marivonic s'empressa d'entrer dans la maison, et avec l'expression d'une candeur angélique elle se plaça derrière son vieux père.

Alors le jeune homme s'approcha et se mit à chanter.

Chant pour demander à un vieillard la main de sa fille.

LE JEUNE HOMME.

Que tout le monde se taise, je veux faire ma volonté. Je m'en fie aux lumières que Dieu m'a données, j'implore son secours.... Avant d'aller plus loin, vous tous écoutez-moi, faisons le signe de la croix.


Le chant du fiancé.

Au nom du Père éternel notre Maître et notre Roi, au nom de l'Homme-Dieu la seconde personne, au nom de l'Esprit-

Saint qui donne la clarté et qui me fera triompher de mes rivaux;

Allons, nous sommes assemblés, allons demander la femme dans sa maison, saluons le vieillard avec humilité, autrement il nous refuserait.

Salut! maître de cette maison, regarde-moi sur le seuil de ta porte, avec tous ceux qui m'entourent; permets-moi d'entrer chez toi, dehors il n'est pas convenable de parler de mariage.

LE VIEILLARD.

Je ne suis pas surpris, je vous attendais, on m'avait dit que vous deviez venir. Mes amis, asseyez-vous à ma table, prenons notre repas ensemble, puissions-nous nous entendre tous!

LE JEUNE HOMME.

Je viens de manger et de boire, j'ai pris ce que je voulais.... Le temps est venu de demander ce que je désire. Aie pitié de moi mon maître, mon parrain (12); je t'obéirai toujours.

LE VIEILLARD.

Tu parles sagement, je pense; mais il faut m'expliquer ce que tu désires, afin que je te sois en aide si j'en ai le pouvoir. Il faut bien que j'entende une partie de tes misères.

LE JEUNE HOMME.

Vous dites vrai, ô mon parrain, et je dois écouter vos paroles. Eh bien! je vous prie humblement d'accorder à deux jeunes gens la permission de se marier.

LE VIEILLARD.

Je leur ai dit de se fiancer, je leur permets de se marier. Je les suivrai partout jusqu'à la fin du jour, et je ferai les honneurs à ceux qui les accompagnent.

LE JEUNE HOMME.

Mon chagrin est fini, puisque je viens d'apprendre quel bonheur terminera ma journée. Maintenant, petits et grands, écoutez, prosternez-vous en actions de grâces.

LE VIEILLARD.

Ah! oui, c'est là ce que nous pouvons faire de plus beau. Demandons à Dieu chance et bonheur pour ceux qui vont se marier... Qu'ils soient heureux dans tout ce qu'ils entreprendront.

LE JEUNE HOMME.

La prière est finie, je demande la bénédiction de son père, *pour elle premièrement*. Nous irons à l'église avec la joie dans l'âme, et elle sera épousée avec honneur et respect.

LE VIEILLARD.

Je vous bénis du milieu de mon cœur... Que Jésus vous donne en même temps sa bénédiction!

LE JEUNE HOMME.

Pardon, mes amis, ne nous séparons pas encore, disons un *de profundis* pour les âmes des morts qui pourraient être encore arrêtées dans les douleurs (29).

Au recueillement de la prière succéda un élan de joie. Les fiancés se mirent en mouvement, Guionvac'h à la tête des jeunes garçons, Marivonic avec les jeunes filles. On marchait gravement. Des enfants conduisaient les chevaux par derrière.



Le départ de la noce.

Tous descendirent l'allée des châtaigniers; une joie pleine de douceur et de franchise se peignait sur tous les visages. Kerias détourna la tête et fit une grimace quand on passa près de la place où Guionvac'h avait été arrêté quelques jours auparavant; mais le temps des récriminations était déjà loin. On arriva enfin à la chapelle.

Dom Réguidel avait eu soin de voiler le sépulcre creusé dans le roc et la statue en granit de Notre-Dame de Pitié tenant son fils étendu mort sur ses genoux. Le bon pasteur voulait effacer les souvenirs attachés à ce lieu redoutable.

La cérémonie se continuait et les amis des fiancés ne songeaient qu'à leur bonheur. Pourtant une chose fit trembler Guionvac'h; l'anneau nuptial se brisa comme il le passait au doigt de sa fiancée. Mais personne ne s'en aperçut près d'eux, et Marivonic ne pensait qu'à son bonheur.

Dans un coin de la chapelle, tout près du porche étaient les mendiants. Ils causaient presque à haute voix, quoiqu'on leur eût plusieurs fois imposé silence.

— Tiens, disait Marie Bernfoën, hâtons-nous de manger aujourd'hui le peu qu'on nous donnera..... Les mauvais morceaux sont pour les pauvres gens, et s'il y a du cidre tourné à l'aigre, c'est dans leur verre qu'on le met... Hâtons-nous! Tiens, regarde bien, Pucik, ces fiancés, on ne peut seulement pas allumer leurs cierges..... S'il n'arrive pas quelque malheur aujourd'hui, cela ne se fera pas attendre. A-t-il oublié, le déserteur, qu'on lui a fait boire le lait d'une Touriganès,... du lait tout noir?

— Chut! dit Pucik, mangeons, nous ferons bien... Si le vieux Guennaü a des écus, il les a bien volés dans les sacs des pauvres... nous pouvons manger notre bien... Après cela, arrive que pourra.

Cependant le voile nuptial s'étendait au-dessus de Guionvac'h et de Marivonic, et dom Réguidel leur adressait quelques paroles touchantes :



Les mendiants à la chapelle (p. 182).

« Jeune fille, je t'ai « vue soigner ta mère « sur son lit de souf- « france; souvent tu « es venue toute seule « ici prier pour elle, « mais l'œil de Dieu « n'a pas cessé de te voir. Tu recevras ta récompense dans ce monde « ou dans l'autre, car pour ce monde Dieu ne dit pas ce qu'il donne.

« Jeune homme, n'oublie jamais la nuit de l'évangélisation, « ni ce petit sépulcre taillé dans le roc. C'est là que se sont mani- « festés des mystères si précieux pour toi.

« Mes enfants, priez aussi pour votre vieux pasteur. La mort « fera bientôt retomber ces bras qui vont se lever encore une fois « pour vous bénir. »

On sort de la chapelle pour s'agenouiller quelque temps auprès des tombeaux.

Bientôt les jeunes gens s'évertuent à dissiper toute idée de tristesse.

— Allons, Guionvac'h, à cheval! enlève ta fiancée.

— Aussitôt Guionvac'h saisit Marivonic, saute sur un vigoureux cheval noir qu'il pousse à perdre haleine en le dirigeant à travers le bois avec une dextérité admirable. Chacun se met à sa poursuite, plus d'une chute arrête les concurrents. Guionvac'h arrive le premier au moulin de la Saudraie ; alors commence la fête.

Le cidre coule à flots, toutes les santés se portent à la mariée, les verres à demi pleins sont rassemblés près d'elle. Guillaü-Dall, l'aveugle de Loc-Maria, dit le *Benedicite :* on lui donne la préférence, parce que c'est un bon pauvre.

Les cris, les souhaits, les chants commencent. Bientôt le rôti est apporté en grande pompe. En avant, Favennec et Trévihan la

fourche en l'air; à leur suite le biniou et la bombarde jouent lentement une marche processionnelle. Puis de grandes écuelles de beurre frais ornées de branches de saule et de bouquets de fleurs, et moulées par les soins de la bonne sœur Barbann de manière à représenter des animaux de toute espèce; puis les énormes pièces



La marche du rôti.

de rôti portées sur un brancard et surmontées de grosses guirlandes de marguerites, de renoncules des prés, de digitales pourprées et de belles fleurs de lis.

Tout fut à souhait; le ciel était pur, les ondulations des marronniers faisaient jouer la lumière tout le long de la table.

Bientôt Guionvac'h et Marivonic vinrent prendre les mendiants pour ouvrir la danse; la fête devint générale; les évolutions, les

circuits, les serpentements s'entrelacèrent de mille manières.

Guionvac'h ne tarda pas à quitter la danse ; il prit Marivonic par la main, puis il s'éloigna en marchant lentement. Quelques amis l'accompagnaient le long du torrent de la Saudraie qui plus rapide et plus retentissant que de coutume frappait contre l'écluse du moulin, puis se détournait par un assez long circuit pour tomber en bouillonnant dans son lit ordinaire.

— Il est bien profond aujourd'hui le torrent, dit Marivonic; comme le moulin tournerait bien, si l'écluse était levée ! Mais, ajouta-t-elle en souriant, mon père peut dormir tranquillement sur les sacs, je sais bien qui soignera désormais le moulin de la Saudraie.

Guionvac'h essaya de sourire à sa fiancée, mais il ne put. Chacun se serait étonné de le voir sérieux dans un jour comme celui-là, si l'on n'avait su que parfois il s'abandonnait à ses réflexions et demeurait immobile sans entendre ce qui se passait autour de lui.

Cependant les vieillards attablés sous la grange et sous les châtaigniers, faisaient fête aux derniers pots de cidre; les petits pâtres, les gens des villages voisins répétaient les cris, et les échos étaient

sonores à travers les vapeurs. Le soleil venait de se coucher... mais ses derniers rayons, contrastant avec le noir des gros rochers du Pouldu, avaient frappé durement les yeux... Pourtant les airs de la patrie se répétaient de colline en colline, et les coqs des villages recommençaient leur chant du soir. Guionvac'h serra la main de sa fiancée :

— Marivonic, lui dit-il, j'entendais tout cela quand je me jetai dans le coureau de Groix... Mais je suis au pays... au pays où mourut ma pauvre mère... Vois le galgal de Kervesten, comme il est noir!... il a l'air d'un *intersigne*...

A cette parole prononcée d'un ton grave et comme sur le bord de l'autre vie, Marivonic se sentit presque défaillir...

La noce était toujours bien joyeuse; le biniou et la bombarde étaient chargés de nouveaux rubans, on y avait entrelacé des branches de buis et du gui de pommier.

— Allons, courage! criaient les jeunes garçons et les jeunes filles, le jour tombe, voilà le plus beau moment... Où donc sont les fiancés?

Mais sur les collines et dans les villages d'alentour, tout était rentré dans un silence morne... Puis on crut entendre des gémis-

sements; enfin des cris se prolongèrent; c'étaient des cris d'alarme. Ceux qui les poussaient avaient la voix comme étouffée par la peur... L'épouvante gagne... On écoute...

Le feu serait-il dans quelque ferme? Mais, ni à l'horizon ni à travers les arbres, on ne voyait flamme ni fumée. Quelque troupe de malfaiteurs était-elle venue tuer les hommes et enlever



Les derniers pots de cidre (p. 186).

les bestiaux? Mais on aurait entendu des cris de guerre, et non ces avertissements lugubres qui semblaient envoyés à travers un porte-voix sépulcral.

Les cris approchent, l'on distingue enfin : *Diohalet der hi clanhue!* Prenez garde au chien malade! — En même temps un énorme chien se précipite du galgal de Kervesten.

— C'est Minn-dû, c'est le bon Minn-dû! s'écrie Marivonic... Le voilà enfin! Viens donc, pauvre Minn-dû...

Elle courait vers lui, mais Guionvac'h, qui avait fixé des yeux perçants sur l'animal, la repoussa rudement et s'avança de quelques pas en disant :

— Ma mère, priez pour moi ! (30).

C'était bien Minn-dû, le compagnon de Guionvac'h, celui qui venait poser sa tête sur les genoux de l'exilé malade, celui qui venait s'asseoir auprès du cabestan de la frégate, celui qui se jeta dans le coureau de Groix et qui tira sur le sable son maître à demi noyé; celui qui l'arrêta quand, poussé par un affreux désespoir, il allait se briser la tête contre la roche pointue du Couragan; celui qui depuis tant d'années couchait avec lui dans les cavernes, celui qui protégeait son sommeil et qui venait le lécher doucement pour le réveiller... C'était le fidèle Minn-dû... Mais son large front restait abattu, les longues soies de sa queue et de ses oreilles traînaient et se souillaient dans la boue, son œil restait hagard, et son énorme gueule laissait couler une écume fétide tout le long du chemin...

— Mon cœur se brise, cria Guionvac'h en avançant la main... Minn-dû... Minn-dû!...

L'animal s'arrêta, se coucha sur le flanc, remua la queue en

donnant à son maître un de ces regards qui le consolaient quand il était assis sur la frégate auprès du cabestan, et qu'il avait la maladie du pays. Deux grosses larmes coulèrent des yeux de Guionvac'h... Il resta immobile, regardant son ancien ami.

Cependant les flancs de Minn-dû commencent à battre avec force, ses lèvres deviennent baveuses, son œil sanglant. Ses membres tremblent et se contractent, il bondit, il se mord. Il va s'élancer du côté de Marivonic... tous restent pâles.

Guionvac'h fait le signe de la croix et s'avance en disant :

— Il ne tuera que moi.

Il regarde Marivonic... Minn-dû se jette sur lui... Alors commence une lutte à glacer l'âme...

Guionvac'h enlace le chien dans ses bras, le presse violemment contre sa poitrine : l'animal, en poussant des hurlements sinistres, lui enfonce de profondes morsures dans les bras, dans les épaules, et le couvre de venin. Guionvac'h redouble ses terribles étreintes, mais la lutte se prolonge, son sang ruisselle de tous côtés, son visage n'est qu'une plaie. Il commence à pâlir, ses forces vont l'abandonner. Il regarde... Il voit à ses pieds le torrent de la Saudraie, il s'y précipite en entraînant Minn-dû... Tous deux rou-

lent au milieu de l'eau ensanglantée... Le combat continue plus affreux,... dans leurs efforts ils brisent la petite écluse.



Le torrent de la Saudraie.

Le torrent prend son cours, le moulin se met à tourner; les deux malheureux, entraînés par le courant, s'avancent à chaque instant vers le précipice.

Le long du galgal noir de Kervesten on voyait quelque chose

qui gravissait... Bientôt sur le sommet, se dressa Magdeleine la folle, qui regardait et qui dansait...

. . . .

Ils tombent au fond comme une pierre; le moulin, tournant toujours, fait craquer leurs os.

Et Magdeleine crie de son rocher :

— *Arrose, arrose ton moulin, Guennaü, il veut tourner avec du sang!*





Notes sur Guionvac'h

(1) [Voir p. 1] *Poul-du.* — Trou noir.

(2) [Voir p. 2] *Sonen.* — Ballade.

(3) [Voir p. 2] *Yan-er-Homzour*, Jean-le-Causeur. — La coutume d'ajouter au nom d'un individu une épithète caractéristique est très répandue en Bretagne. *Yan-Bras,* Grand-Jean, *Piar-er-Ridour,* Pierre-le-Coureur. On remplace même très souvent le nom propre par le nom du métier : *Méliner,* meunier; *Fourner,* fournier; *Mercer,* mercier, etc. Ce nom s'applique à toute la famille comme un véritable nom propre, et finit, au bout d'une ou deux générations, par devenir le seul qu'on se connaisse.

(4) [Voir p. 3] *Marivonic.* — La terminaison *ic* indique les diminutifs.

(5) [Voir p. 6] *Bragaw-bras.* — Larges culottes serrées à la ceinture et faisant sur les cuisses une multitude de plis. Elles ne descendent pas au-dessous des genoux. Les bragaw-bras ne sont plus portées dans le Morbihan, si ce n'est dans quelques paroisses reculées.

(6) [Voir p. 7] *Favennec.* — Personnage grotesque.

(7) [Voir p. 9] *Tourigan, Touriganet, Osignanet, Poulpiquet.* — On désigne sous ces noms diverses tribus d'êtres malfaisants et difformes, qui jettent des sorts sur les troupeaux, et affligent de leurs maléfices les pays qu'ils fréquentent. On se les représente tantôt sous la figure de chauves-souris d'une grandeur démesurée, tantôt sous celle de chevaux sauvages, tantôt sous une forme humaine et grimaçante. Les traditions à ce sujet varient à l'infini et portent presque toutes un caractère tragique. — On dit plus ordinairement *Koric, Korigan, Koriganet.*

(8) [Voir p. 12] *Le Golern.* — Vent du Sud-Ouest.

(9) [Voir p. 15] *Coureau.* — Bras de mer compris entre une île de forme allongée et la pleine mer.

(10) [Voir p. 18] :

I

Sonen Gertrud guet hi Vam.

Ma mam, din a laveret
En autru er c'homt da péleac'h ê voët ?
— Da charséal der choat ê ma voët;
Da béric, ma mec'h, ê zeï do guélet.

— Hir bras e gavou er nozac'h ma,
Ac autru er c'homt peleac'h ê ma?
— Guénoc'h, ma mec'h, ê m'omp souhet,
Pê houled quémet a liès hô pried.

— Halas! ma mam, lavaret din
Péréac a can er béleïen en ti?
— Rac er paour quez e n'eus ni longet,
A zo guénoemp er noz man dicédet.

— Laret tê, ma mam, pedi doué ganto,
Me a meuz argant ac a beô.
Ma mam, goulen a raon c'houas
Péréac a son er cleïer er glas?

— Map bihan er Roé zo marô :
A zon er cleïer ganton peb brô.
— Ma mam, brémé dimé lavaret
Péréac e c'hoel er domestiquet?

— E guelhi er c'houë ê mon bet,
Er licer caër en dent collet.
— Laret dê, ma mam, ne c'hoélen quet;
Me meuz argant evit cahouet.

Gant autru c'homt e momp souhet,
Pe ne za quet prompt da ma guélet.
Halas! ma mam, lavaret din
Pe ru pe glas ïen dan ilis.

En habit ru en deuz goulened,
Ac unan du e zô dei reïl :
— Ma mam, dimé a lavaret
Péréac en habit du din brésantet?

— Halas! ma mec'h, deut e ar guis,
E iant en intronnez duen ilis. —
E bar er vérêt pé voa intréét,
Bé hi fried en deuz guélet :

— Peré doc'h ma sud a zo dicédet,
Pę ma en doar né fresquet?
— Halas! ma mec'h, n'allon narc'h mui,
Ho pried paür e zo en hi.

— Déled, me mam, en alveou;
Conduët en deniou paür,
Discouet dehè pedi Doué abret :
Ho map, ho vec'h zo dicedet.

(11) [Voir p. 22] *La soule.* — Les jeunes gens de deux paroisses voisines se rendent, à jour convenu, dans une lande située à la limite des deux communes. On trace un camp pour chaque parti, puis on lance un ballon (*la soule*) dans l'intervalle qui sépare les deux camps; les jeunes gens se précipitent pour la *loger* dans le camp de leur paroisse. La lutte est acharnée et dure

plusieurs heures, non sans danger de collisions sanglantes. Une paroisse est fière de loger souvent la soule, comme de triompher dans les luttes.

(12) [Voir p. 25] :

II

Sonen er Breton Ioang.

Doué oll buissant, c'hui a len em c'halon,
C'hui a gont ma daëlou, ma hunvenadou don :
Guélet hac estimet ar moment hac en hur
Ê vô fin dam poéniou ha dam displijadur.

Daü vloas zo tréménet, na goutan quet ar rèst,
Ê voa ordrenet tin ambarqui voar rad Brest,
Eléac'h ma moun bréman, hac a vin martreze
Bedec e deis truheus e vo fin dam buhé.

Pa arruis er lestr, ma souez ê voa bras
Ê velt eur seurd gastel ê vrallo voar dour glas;
An aud, ével ur c'helc'h, e velen pel diouzen,
Ê ranno ê daou bez ar mor don ac an ên.

Bec ar guernennou zo pelloc'h de meus er dour
Èvit eus ar vézèt bec an uëlla tour.
Querdeu bras ha bihan, neuzé ar perroquet,
A dreuz voar peb guernou a form crozo parfet.

Guelt oc'h peus, da vitin, ar dro dar raden glas,
Neut croazet a pep tu, coulz ha hed hac a gras?
Voar eur vatimant zo aliesoc'h a gordeu
Evit a neuden zo an dro d'ar radeneu.

Pevar-uguen canoneü, daou uguent ê peb tu,
Stouvet gant lieg guen, o horf livet ê du,
Bombou, perierou, fusiliou, mousqueton,
Ar gléven an e hemp quen a zève ma halon.

Doué oll buissant, hui a len em c'halon,
Hui a gout ma daëlou ma hunvenadou don :
Guélet hac estimet er moment ac en hur
E vô fin dam poéniou ha dam displijadur!

(13) [Voir p. 30] *Momie de Landeda.* — Dans la paroisse de Landeda, on trouva, en creusant une vieille tombe, le corps d'une femme parfaitement desséché et momifié. Ce fait parut miraculeux aux bons paysans; on mit un tablier à la sainte, et on la plaça debout dans un reliquaire, où elle est encore aujourd'hui, toujours bien sèche et bien honorée.

(14) [Voir p. 30] *Penn-bac'h,* bâton à tête. — Sorte de bâton assez mince, et terminé par un gros nœud. C'est l'arme favorite des Bas-Bretons, et elle est souvent redoutable entre leurs mains.

(15) [Voir p. 37] *Boudaü.* — Célèbre lutteur.

(16) [Voir p. 50] *Guin-ardent,* vin brûlant. — Eau-de-vie.

(17) [Voir p. 65] *Dol-men, galgal, menhir, peulvan,* etc. — Monuments du culte druidique. — Peulvan (*peul-van, vaen, maen, men,* pilier de pierre), ou menhir (*menhir,* pierre longue), pierre grossièrement taillée en long et implantée verticalement dans le sol. Ces pierres ont quelquefois jusqu'à douze pieds de hauteur. — *Dol-men* (table de pierre). Il y en a de plusieurs espèces ; la plus simple est le trilithe ou *lichaven*; il est formé de deux peulvans d'égale grandeur, surmontés d'une pierre transversale. Dans le dol-men ordinaire, les pierres verticales sont au nombre de trois et quelquefois plus : celle qui les surmonte transversalement est carrée, et plus large que les supports. On y distingue souvent des ébauches d'ornements grossiers. Quelques-unes présentent une excavation qui rappelle la forme humaine, et que l'on croit avoir été destinée à fixer sur l'autel le corps de la victime. On trouve dans la lande de Lanvau, de Meucon à Saint-Jean Brévelay, la table d'un de ces dol-men, portant quelques traces presque effacées d'une pareille excavation, mais remarquable par un enfoncement en forme d'entonnoir, qui devait communiquer avec le cou et descendait jusqu'à terre. Était-ce pour faciliter l'écoulement du sang? Quelques-uns de ces dol-men ont quinze ou vingt pieds de longueur, et de huit à dix d'élévation. Les plus grands sont partagés en compartiments intérieurs, et il n'est pas rare de voir les mendiants et les sorciers en faire leur habitation. Une suite de dol-men rapprochés sans intervalles constitue une *allée couverte;* on en trouve de fort étendues, qui ont intérieurement la forme d'un long corridor, terminé à l'extrémité par une sorte de salle circulaire. — *Tumulus,* petites collines artificielles qui renferment intérieurement de grossiers ouvrages de maçonnerie, et quelquefois une allée souterraine. On croit que ce sont les tombeaux des druides et des chefs. — Le *galgal* est un tumulus formé d'une multitude de pierres ou cailloux amoncelés ; chacun de ceux qui

assistaient aux funérailles apportait sa pierre pour former le tombeau. Quelques antiquaires ont pensé sans fondement que les galgals étaient composés des pierres mêmes avec lesquelles on avait lapidé un coupable.

(18) [Voir p. 65] *Couril.* — Les courils sont une famille de follets, moins tragique que celle des Tourigans. Leurs sorcelleries ont surtout le caractère de malices, et quelquefois ils rendent de petits services, surtout aux jeunes filles. Ce sont de petits hommes lascifs, qui dansent sur l'herbe au clair de lune et jouent au palet avec d'énormes rochers. Si l'on rencontre le matin l'herbe brûlée en rond dans un pré, c'est que les courils y ont dansé la nuit précédente : on n'a garde de laisser paître les vaches à l'entour.

(19) [Voir p. 70] *Pardons.* — Pèlerinages à de petites chapelles isolées, le jour de la fête du saint. Ce sont tout à la fois des jours de plaisir et de dévotion.

(20) [Voir p. 72] *Reuz.* — Souffle impur, mauvais vent des sorciers.

(21) [Voir p. 74] *Biniou.* — Bénigueu, cornemuse en tout semblable à celle d'Écosse. Le biniou, accompagné de la bombarde (sorte de haut-bois), est chez les Bretons l'unique orchestre du bal. La musique d'église est plus guerrière ; elle se compose aux grands jours d'un tambour et d'un fifre, qui alternent avec les chants du chœur. La veille des fêtes solennelles, lorsque la nuit est sereine, on place sur les hauteurs de vastes bassins de cuivre remplis d'eau, sur le bord desquels on presse des joncs. Il en sort des sons continus, monotones, mais qui s'harmonisent agréablement avec les bruits d'une nuit d'été. Sur le bord de la mer, cette musique s'entend à plusieurs lieues et mêle ses notes aiguës à la basse solennelle des vagues.

(22) [Voir p. 99] *Tenereac'h.* — Tir à la cible. Le prix est ordinairement un mouton, un coq, etc.

(23) [Voir p. 117] *Cacous.* — Race particulière qui paraît descendre des ladres ou anciens lépreux. Les cacous sont méprisés; ils ne trouvent à s'allier qu'entre eux. Ils exercent ordinairement la profession de cordiers.

(24) [Voir p. 119] *Ker-nitrâ.* — La syllabe *ker,* qui entre dans la composition d'un nombre considérable de mots, signifie *village;* Ker-nitrâ, *village de rien.*

(25) [Voir p. 121].

III

Sonen Jacquette er Gallaü.

Bac'h eur mélin en abbati
E zo ter mec'h yoang,
E zoug er boteu ler mélen
Guet er blougau argant.

E zoug er boteu ler mélèn
Guet er blougau argant.
Quen e larè botret yoang :
— E ré man dès argant!

Jacquette er Gallaü è laré
De mam, hi zad en dé :
— Ma ne garet me dimézin,
Me i hiei de valé.

Ma ne garet me dimézin,
Reingù digne me fantasi.
Me huisqueign me botegau mélen
Hac e yei den hostelleri.

Quer ar béren pe vai mélen,
E zo mat de zébin.
Sihoac'h, sihoac'h dem halon
Faut ne don dimézet.

. . . .

— Quemer, Jacquette, te botegau
Ha des en hostelleri :
Muioc'h plijadur ne zo quet
Bac'h lec'h ag er hountri.

(26) [Voir p. 173] *Chouric.* — Le chouric ou bazvalan est un tailleur qui brocante des mariages. Lorsqu'il va faire la proposition à la famille, il porte un bas bleu et un bas blanc. Si on lui offre des crêpes après la demande faite, c'est une preuve qu'elle est accordée. Un tronc de chou placé sur la porte est le signe du refus.

(27) [Voir p. 174] *Guillaü-Dall.* — Nom d'un aveugle mendiant.

(28) [Voir p. 175] *Corkenn,* corset, sorte de *juste* sans manches, échancré sur le devant et lacé avec un ruban rouge.

(29) [Voir p. 180].

IV

Quentel evit goulen din den coz a reï eur plac'h da eureuji.

AN DEN YOUANC.

Ne lavar den netra, me rei va bolonté.
Me fizio er sclérijen e meus digant Doué,
Da c'houlen e assistanç. Quent avanç davantach,
En eum glèvomp, assemblés, ha gréomp sin ar groas.

En hano en Tad eternel, hon mœstr hac hon roué
En hano an eil Ferson, guir den ha guir Doué,
En hano ar Speret Santel, a ro er sclèrijen,
An ners din da drec'hi hon oll adersourien.

Partiomp var guémeus, pa omp ni assemblet,
Bedec hé zy da c'houlen ar voues a euret,
Ha saludomp an den goz gant guir humilité
Rac aon na memb o refus pa c'houlfomb diganton.

Salud, vestr an ty-man. Bézit ar vadeles
D'am sélaou en tout o tor gant va c'hompagounès,
O c'houlen permission da entren en o ty :
Rac er mès ne gredan quet goulen ma eurédi.

An den coz.

Noc'h eus ma surprenet, n'en doc'h quet deut eb gout,
Rac clêvet em boa lavaret e iteac'h arruout.
Antreit, va mignonet, hac azeit eus tol,
Ma tijunfomp assemblès, ha neum glèvomp oll.

An den youanc.

Débrèt a meus hac evet ar pez a rê va mad.
Eru eo va amzer da c'houlen và mennat :
Dec'h en eum recommandan, va mœstr ha va faëron,
C'hui a laquan da ober an disposition.

An den coz.

Parlant a rès en furnès, hervé va santimant.
Mès ret e vê dit laret da bétra oc'h eus c'hoant,
Quent m'a alfen o sicour eus ma meus ar pouvoer;
Ranquan beza clevet un darn eus ho miser.

An den youanc.

Ar guestion a laret, va faëron, a zo guir,
Rac me voa chozet gantè evit clevet ho quir;
Hac ho pedi humblamant da zout da accordi
Ha pennes da rei dezè da vont da eureuji.

AN DEN COZ.

Roët em boa va c'honje dêze da zemesi,
Ha breman roan adare da vont da eureuji;
Ho c'heuill a reï pen da pen bedé fin ho deves,
Da renta honor dézê ha do c'hompagnounès.

AN DEN YOUANC.

Finissa ra va chagrin, goudé ma meus clévet
E tremenin va deves gant pep fort joausdet :
Var ze en eum ententomp, ha demp, bihan ha bras,
Quent partia da ober hon action a c'hraç.

AN DEN COZ.

Ya, onnes ar gaëra a onflemb da ober,
Da c'houlen digant Doué er chanç hac ar bonhur
Dan daou den e prétantomp da gas dâ eureuji,
Ma veziut victorius pa deuint da gombatti.

AN DEN YOUANC.

Finisset ço ar beden. Breman e c'houlennan
Bennos he zad hac hi dud eviti da guenta,
Ha neze ni 'bartio gant peb sort jouaüstet
Dan ilis de eureuji gant énor ha respet.

AN DEN COZ.

Me a ro de va bennos deus a greis va c'halon;
Jesus da roï assembles e venediction !

AN DEN YOUANC.

Escusit, compagnunes : quent evit finissa,
Leveromp un de profondis d'an eum dispartia,
A galon en delivranç d'an anaon décédet
Perè a ouffe bea er poaniou arrêtet.

(30) [Voir p. 189]. Ce fait est historique; il a eu lieu dans le courant d'avril 1833, dans la paroisse de Canihuel, diocèse de Saint-Brieuc. L'auteur de cet acte d'héroïsme était un simple journalier nommé Yan Jégou. Il prononça les paroles que dit Guionvac'h. Il étouffa le chien et mourut quelques heures après..... *Il était père de cinq enfants!*





TABLE DES CHAPITRES



RENNES, ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ.